



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



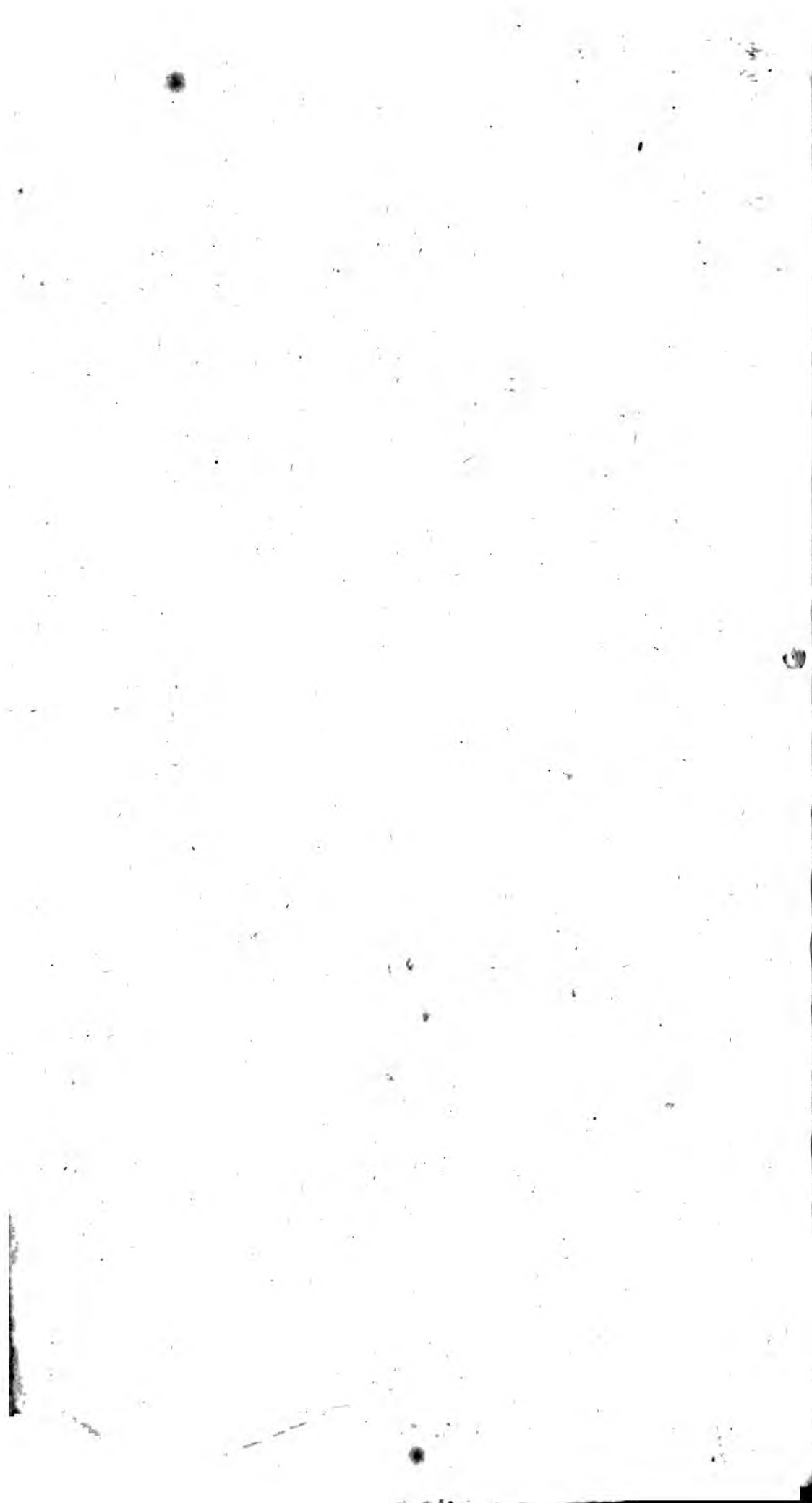
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

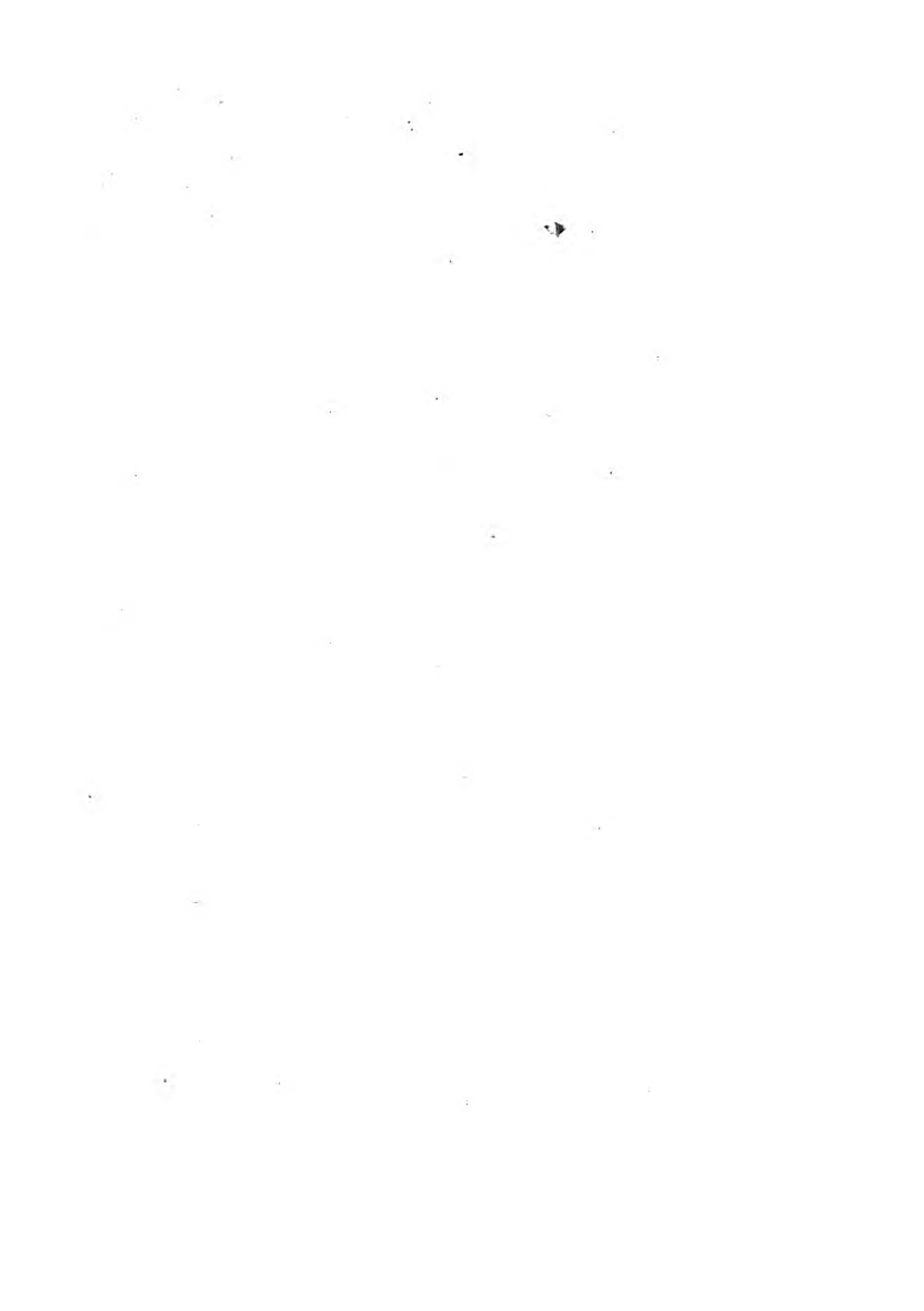


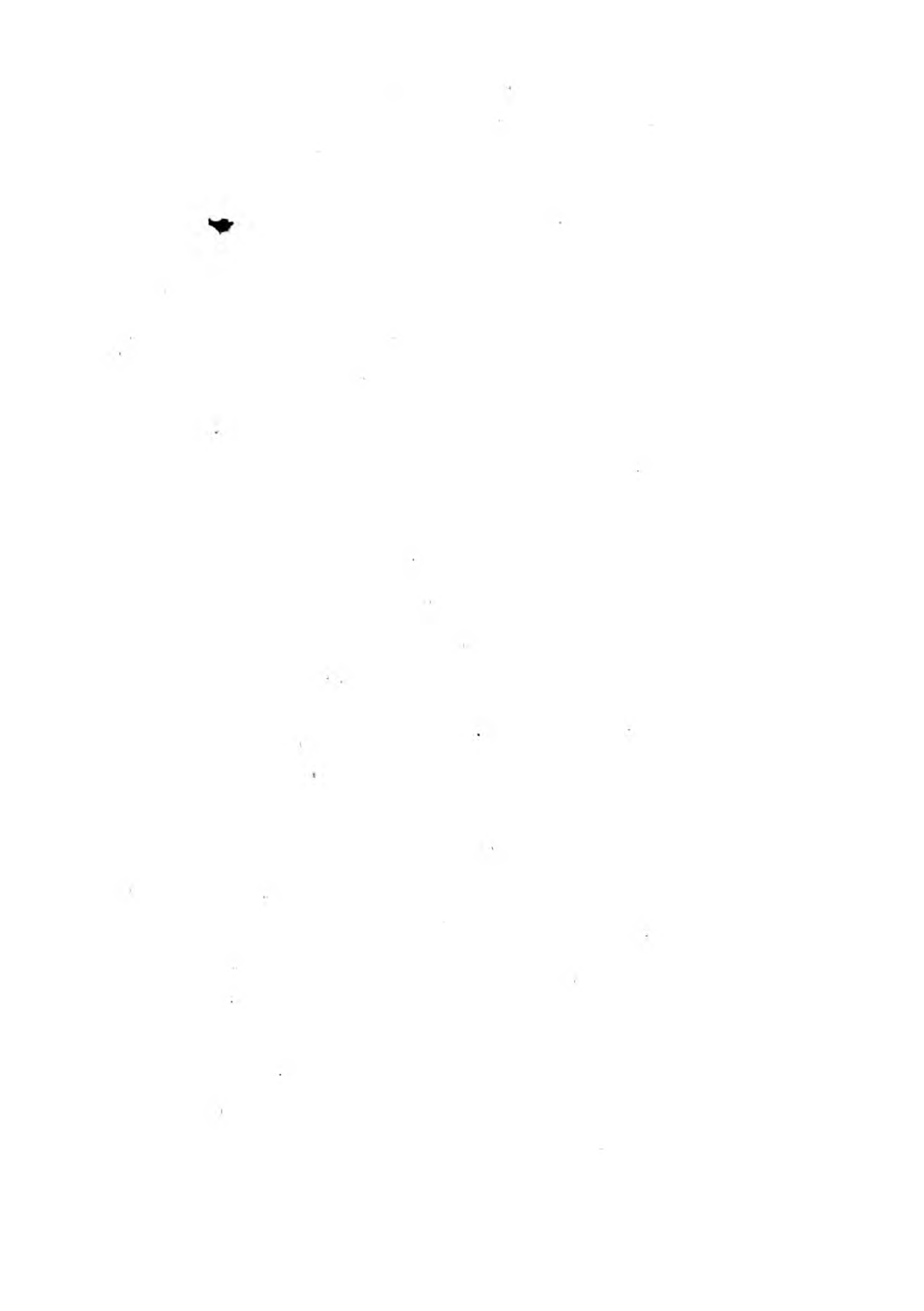


Zah. III B. 14, 15









LES
MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D*.**

AVANT SA RETRAITE,

CONTENANT

DIVERSES AVANTURES

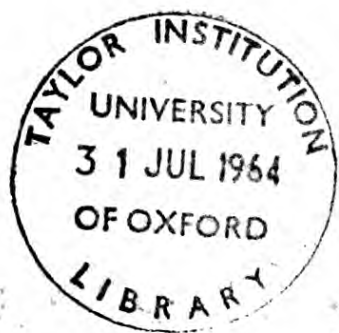
qui peuvent servir d'instruction à ceux qui
ont à vivre dans le grand monde.

Redigés par **M. DE SAINT-EVREMOND.**

TOME PREMIER.



M. DCC. XL.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L E S Aventures qui sont racontées dans ces Mémoires , sont arrivées depuis l'année 1625. Il sera aisé en les lisant , de voir que l'Auteur s'est proposé de ne point faire connoître ceux dont il parle , mais il avoit souvent manqué à cette précaution ; & celui qui a travaillé à les rédiger , s'est vû obligé de changer plus d'une fois la qualité des personnes & la date des événemens , pour les rendre absolument méconnoissables , quand la réputation du prochain pouvoit y être intéressée ; en sorte qu'on n'y trouvera rien de cette nature qui puisse désigner quelqu'un. Ce n'est que dans les choses qui pourroient donner lieu à la médisance , qu'on a employé ces déguisemens : car dans tout le reste , la vérité y est exacte , & on trouvera par-tout plusieurs circonstances très-curieuses des faits les plus connus de l'Histoire de ce temps.

On voudroit pouvoir satisfaire la curiosité de ceux qui demanderont quel est celui dont on donne ici les Mémoires ; mais c'est ce qu'on ne fait point. Ils ont été ap-

AVERTISSEMENT.

portés d'Angleterre par un homme à qui on a fait un mystère du nom de l'Auteur ; & il n'est pas surprenant qu'il ait eu , pour se cacher lui-même , la précaution qu'il a eue pour ne nommer personne. Au reste , quoiqu'il semble n'avoir entrepris ces Mémoires que pour y dépeindre les dangers & les écueils de la Galanterie , on verra que s'il donne quelquefois l'idée de la mauvaise conduite des femmes coquettes , il rend aux autres la justice , & leur donne tous les éloges qu'elles méritent ; & ce n'est pas seulement à l'égard du commerce des femmes que l'on trouvera des instructions , c'est aussi sur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.



S O M M A I R E S

DU TOME PREMIER

DES MEMOIRES

DE M. LE COMTE D***

Avant sa Retraite.

Rédigés par M. de Saint-Evremond.

L I V R E P R E M I E R :

Motif qui engagea le Comte de ***
à écrire sa vie. 2. Sa naissance 3. Est
mis dans une petite Ville de Province avec
son second frere , pour y faire ses études ,
3. & 4. On lui donne la qualité de Cheva-
lier , 4. Son caractère , ibid. Le progrès
qu'il fait dans ses études lui attire la hai-
ne de son frere , 4. & 5. A quatorze ans
il devient amoureux d'une Comédienne qui
faisoit le rolle de Chiméne dans la Tragi-

Tome I.

a

ij S O M M A I R E S

Comédie du Cid, 5. Raisons pour lesquelles il s'en détache, 6. Il va voir une de ses parentes qui étoit Abbessé dans un Couvent, 7. Devient amoureux d'une Pensionnaire de ce même Couvent, *ibid.* Lui déclare la passion qu'il a pour elle, & comment, *ibid.* Réponse qu'elle lui fait, *ibid.* Ils s'aiment réciproquement pendant un mois, 8. Ils se brouillent & pourquoi, 9. & suiv.

Le Comte devient amoureux de la femme du Lieutenant general de la Ville où il demouroit, 11. Se compare à *Alexandre* & à *Orondate*, *Heros de Romans*, & sa Maîtresse à *Cassandre* & à *Statira*, *ibid.* Elle le met à l'épreuve dans une de ses intrigues, 12. Tour qu'il lui joue, 12. & 13. Ce qu'elle dit à son mari à ce sujet, 13. Il est maltraité & banni de cette Maison, 14. Réflexions qu'il fait sur le caractère des femmes coquettes, *ibid.* Il revient à Paris après la mort de son pere, 15. Son frere le destine à servir avec lui en *Piémont*, 15. & 16.

Le Comte devient amoureux de la Maîtresse de Monsieur de Cinq-Mars, Protecteur de sa famille, 18. Caractère de cette fille, 19. & suiv. Il la quitte avec mépris, 28. Il s'adonne chez la Duchesse de * * * * sa parente, qui avoit une Nièce fort jolie.

à qui il conte des douceurs , 29. *Tour* que lui fait la *Femme de Chambre* de cette fille , 30. & suiv. Il entre dans la faveur de la *Duchesse* même , qui l'engage à prendre l'état *Ecclesiastique* , 35. Sa *Niece* veut l'en détourner , 36. La *Duchesse* entre en jalousie contre sa *Niece* , 37. Il prend le petit collet , 39. *Caractère* de la *Duchesse* de *** , 40. & suiv. Une *entremetteuse* lui propose de lui faire donner un *Bénéfice* , 47. Sa curiosité le fait aller chez les personnes que lui avoit indiqué cette femme , 48. Ce qui lui arrive dans cette *Maison* , 49. & suiv. Il se sauve avec une fille qui y étoit retenue de force , 52. Cette affaire lui donne une mauvaise réputation , 54. La *Duchesse* en prend occasion de le quitter , 55. Ce qui arrive à la fille qu'il avoit sauvée , 56. & suiv. Il quitte le petit collet & prend l'épée. 61.

Le *Comte* va à *Lyon* , & est présent à la mort de *Monsieur de Cinq-Mars* , *ibid.* & suiv. Il suit son frere en *Catalogne* , où il est témoin de la prise de *Perpignan* & de la conquête du *Roussillon* , 66. Il revient à *Paris* , & est présenté au *Cardinal de Richelieu* par le *Maréchal de la Morbe* , *ibid.* & suiv. Il devient amoureux de la *Maitresse* de son frere , 72. & suiv. Son frere

iv S O M M A I R E S

s'en apperçoit , & ne lui en fait pas plus froid , 75. Raisons qui l'obligent à s'en détacher , 76.

Le Comte va avec son frere en Champagne où étoit le fort de la guerre , 76. Il reste sous Charleville pendant le siège de Rocroi , ibid. Son chagrin de ne pas assister à ce siège , ibid. Il s'en console par l'attachement qu'il prend pour la fille d'un Bourgeois , 77. Portrait de cette fille , ibid. Son mariage avec elle , où il manque les formalités les plus nécessaires , 78. Etant obligé de la quitter pour aller à Thionville , elle se met dans un Couvent , ibid. Il assiste à sa prise d'habit , où elle lui déclare qu'elle est grosse , ibid. & suiv. Il reste à Thionville plus long-temps qu'il ne croyoit , 79. Il revient à Paris , & prend la poste pour aller trouver sa prétendue épouse , ibid. Il arrive à Charleville dans le temps qu'on alloit la faire mourir pour avoir fait périr son enfant , 80. Ce qu'il fait pour la sauver d'entre les mains de la Justice , 81. & suiv. Il l'amène à Paris , 87. Elle se retire à l'Hôtel-Dieu , à dessein d'y prendre le voile , 89. Après bien des recherches , il l'y trouve , ibid. Remontrances qu'elle lui fait , sur ce qu'il veut l'en faire sortir , ibid. Il la tire de cette Maison , & la fait entrer dans un

D U L I V R E I I. ▼

Autre Couvent , 90. Pendant ce temps , on décrète contre eux à Charleville , ibid. Il obtient sa grace & la sienne , & la fait entrer aux Carmelites , où elle a vécu en Sainte , 92.

Le Comte vit pendant un an dans la retraite , 93. Son frere lui persuade de rentrer dans le service , ibid. Il se trouve à la bataille de Nortlingue , & à la prise de Dunkespink , 94. Il revient à Paris après la prise de Landau , & va souvent aux Carmelites , ibid. Son frere pour le détacher de cette fille , lui propose de faire un voyage en Pologne avec la Princesse Marie , ibid. Il accepte ce parti , & forme le dessein de se faire aimer de cette Princesse , 95.

L I V R E S E C O N D.

LE Comte de *** déclare à la Princesse Marie, la passion qu'il a pour elle, 97. Elle s'en fâche , & le menace de le renvoyer en France , ibid. La Princesse voyant sa mauvaise humeur , lui conseille d'aimer une des filles de sa suite , pour le rendre gai , 98. Il se pique de ses railleries , & refuse d'aimer cette fille , ibid.

vj S O M M A I R E S

Ils arrivent en Pologne , & la Princesse le présente au Roi Ladistas son Epoux , 99. Il devient amoureux d'une des filles de la Reine , ibid. Naïveté de cette fille , qui déclara à la Reine le penchant qu'elle avoit pour le Comte , 100. La Reine leur défend de se parler en particulier , ibid. Raison qui l'engage à leur permettre de se revoir , 101. Le Roi qui aimoit cette fille , voulant la marier , lui donne le choix d'un Epoux , 103. Elle demande le Comte , qui s'en défend , sous prétexte qu'il n'a point de bien , ibid. Réponse que le Roi lui fait , ibid. & suiv. Conversation qu'il a avec le Roi sur ce sujet , 104. Il rend compte à la Reine de cette conversation , & elle le persuade d'accepter ce mariage , 105. A la persuasion de la Reine , il épouse cette fille qui lui apporte en mariage une Comté considerable , qui lui donne le titre de Comte , ibid. & suiv. Raison qui engage le Roi à changer de Maîtresse , 106. Ce qui arrive de ce changement entre le Comte & sa femme , ibid. Sur les plaintes qu'elle fait faire de son mari au Roi , il se resout de le faire assassiner , 107. La Reine qui étoit mêlée dans cette intrigue , en est instruite , ibid. Maniere dont elle s'y prend pour dissuader le Roi de ce que cette femme lui avoit dit d'elle , ibid. & suiv. Le Roi lui

D U L I V R E I I. vi

en demande pardon, & renvoye chercher le Comte, qui ayant été averti de l'assassin prémédité contre lui, s'étoit caché chez une Dame de considération, 108. Cette Dame a une telle passion pour lui, qu'elle s'offre d'empoisonner sa femme, 109. Il lui remontre les inconveniens d'un pareil dessein, ibid. Voyant qu'il ne vouloit pas répondre à sa passion, elle le menace de l'empoisonner lui-même, 110. Il s'obstine à vouloir sortir de chez elle, & elle se jette sur lui, un poignard à la main, dont elle se blesse, 111. Il se sauve à Dantzic, ibid. Cette affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, & sachant qu'il étoit, il lui mande de revenir pour confondre ses accusateurs, 112. Il retourne à Varsovie, & se rend en prison, suivant le conseil de la Reine, ibid. & suiv. La Dame qu'on l'accusoit d'avoir assassiné fut la première à solliciter sa grace, qu'il obtint, 113. Il soupçonne cette Dame d'avoir empoisonné sa femme, qui mourut au bout de deux mois, après être accouchée de deux enfans, ibid. Le Roi lui ordonne d'épouser cette même Dame, pour réparer le tort qu'il avoit fait à sa réputation, 114. Il lui demande un délai, afin d'éviter ce mariage, ibid. & suiv. Il prend la résolution de sortir de Pologne, & confie son dessein à la Reine, qu'il prie de prendre



soin de ses enfans , 116. Réflexions qu'il fait sur les malheurs qui lui sont déjà arrivés par rapport aux femmes , ibid. & suiv.

Le Comte arrive à Venise dans le temps du Carnaval , 117. Il y devient amoureux de la fille d'un Noble Vénitien , dont il avoit vu le portrait , 118. & suiv. On lui propose une Mascarade pour le lendemain , qu'il accepte , 120. Un inconnu lui apporte une boîte pleine de diamans de la part de cette fille ; pour embellir son habillement , ibid. Au sortir de cette Mascarade il est attaqué par six voleurs , qui lui prennent toutes ses pierreries , 121. Generosité feinte de sa Maitresse , 122. Par qui ces voleurs étoient apostés , 123. Artifice dont on se sert pour lui faire payer ces pierreries , ibid. & suiv.

Le Comte reçoit des Lettres de son frere , qui l'engageoit à revenir en France , 125. Il s'obstine à ne point partir de Venise qu'il n'ait vu celle qu'il aimoit , & dont il n'avoit vu que le portrait , ibid. On lui promet une entrevûe , dans laquelle il est encore volé ; 126. & suiv. Il reconnoît le caractère de cette fille , & pense à s'en venger , 129. Il se déguise en Espagnol , se bat contre le frere de cette fille , & le tue , 130. & suiv. Ce Duel retombe sur l'amant de cette fille , qui étoit Espagnol , 132. Cette double vengeance

D U L I V R E I I. ix

ce le console de la perte de son argent , *ibid.*

Le Comte se jette dans Naples , cherchant à se signaler sous les ordres du Duc de Guise , 133. Ne le trouvant point à Naples , il le va chercher à Gayette , & lui offre ses services pour la France , 134. Le Duc de Guise au lieu de l'occuper dans l'Armée , se sert de lui dans une intrigue amoureuse , *ibid.* Réflexions qu'il fait sur sa destinée , 135.

Le Comte retourne à Naples sous l'habit Espagnol , 136. Rencontre qu'il fait à Pozzolo Castello de deux Dames & un Cavalier , dont il écoute la conversation , *ibid.* Une de ces Dames le prend pour le Duc de Guise , 137. Il arrive à Naples & s'informe de la Maîtresse de ce Duc , 138. Il y reste huit jours sans pouvoir lui parler 139. Au bout de ce temps il voit cette Dame & la reconnoît pour celle qu'il avoit rencontrée à Pozzolo Castello , *ibid.* Il lui rend la Lettre du Duc de Guise , *ibid.* Dans la conversation qu'il a avec elle , elle lui témoigne l'inclination qu'elle a pour lui , *ibid.* Il lui fait connoître sa perfidie , & l'écrit au Duc de Guise , 140. Caractère des Amans , 141. Pour se venger , elle découvre à son amant qu'il est François , & le fait arrêter , *ibid.* Etant en prison , il écrit à cette Dame , &

x S O M M A I R E S

lui demande sa protection, qu'elle lui refuse, ibid. Ce qu'il fit pour obtenir sa liberté, 142.

*Le Comte étant sorti de prison, sans argent & sans habit, ne pense qu'à revoir cette Dame pour en obtenir quelque secours, ibid. & suiv. Réponse qu'elle lui fait, 143. Il prend la résolution d'aller à Rome, ibid. Il passe par Terracine, où il trouve la Duchesse de *** qui lui fait toucher de l'argent, 144. Il prend la poste & revient en France, ibid. Il va en Flandre, & se découvre à un Officier de ses amis, qui lui donne de l'emploi dans l'Armée, ibid. Il fait une action qui est cause du gain de la bataille de Lens, 145. Pour récompense, il obtient un Regiment, à la recommandation de M. le Prince, ibid. Cette action lui rend la tendresse de son frere, ibid. Après la prise de Furnes il revient à Paris, ibid. & suiv. Réflexion qu'il fait sur sa vie, 146. Mariage ridicule que sa mere contracte en ce temps-là, ibid. & suiv.*

La réputation d'homme guerrier & galant, attire au Comte l'estime des Dames, 149. Il va voir sa Carmelite, qui lui conseille de se marier, & lui propose une Dame de la Cour, 150. Portrait de cette Dame, ibid. Ils prennent jour pour l'entrevûe, dans

DU LIVRE II. xj

laquelle ils se déclarent mutuellement leur passion, 151. Il est obligé d'entrer en campagne & de quitter sa Maîtresse, 152. & suiv. A son retour il apprend qu'un Prince de ses amis devoit l'épouser, 153. & suiv. De désespoir il appelle le Prince en duel, 155. Ils s'expliquent avant de se battre, & se quittent bons amis, *ibid.* & suiv. Il va rendre compte à sa Carmelite de ce qui lui étoit arrivé au sujet de la Dame qu'elle lui avoit proposée, 156. Elle lui conseille de ne point s'opiniâtrer à ce mariage, 157. Il persiste à vouloir le conclure, *ibid.* Vain prétexte dont cette Dame se sert pour s'empêcher de l'épouser, 158. Voyant que le Prince avoit retiré sa parole, elle consent d'épouser le Comte, & lui demande un délai de quinze jours, sous prétexte de quelque incommodité, 159. Ce que c'étoit que cette incommodité, 160. & suiv. Il se résout à ne plus penser à elle, 164. Suite de l'histoire de cette Dame, 165. & suiv. Cette affaire le confirme de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il a des femmes, 166.

Malgré la résolution que le Comte prend de ne plus s'amuser aux femmes, il s'attache à une qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, 166. Cette femme offre quatre cens pistoles à qui lui mé-

xij S O M M A I R E S

nagera les bonnes graces du Roi d'Angleterre, 167. *Le Comte sans le savoir la sert dans cette affaire, & touche l'argent*, *ibid.* & *suiv.* *Se promenant avec sa nouvelle Maîtresse à la Foire Saint Germain, le Roi d'Angleterre lui dit que c'étoit la Dame aux quatre cens pistoles*, 169. *Il rompt avec cette femme*, 170.

Le Comte devient amoureux d'une jeune fille, qu'il avoit vûe souvent chez une amie de sa dernière Maîtresse, & qui étoit Pensionnaire dans un Couvent, 170. *Cette fille lui écrit une Lettre dans laquelle elle lui témoigne la passion qu'elle sent pour lui*, 171. *Elle s'échape d'une de ses parentes, & le vient voir*, 172. *Leur commerce dure un mois, au bout duquel elle devient amoureuse d'un Valet de chambre de sa mere*, *ibid.* *Le Comte lui en témoigne son désespoir dans une Lettre*, 173. *Il tâche de la justifier dans son esprit*, 174. *Il se déguise en domestique & la va voir au Couvent*, *ibid.* *Elle lui en marque sa reconnoissance, & ils se raccommodent*, 175. *Elle lui fait promettre de l'épouser*, 176. *Sa famille la fait sortir du Couvent pour la marier à une personne titrée*, *ibid.* & *suiv.* *Elle déclare à sa mere qu'elle ne l'épousera pas, & qu'elle s'est promise au Comte*, 177. *Elle lui fait savoir*,

D U L I V R E I I. xiiij

ce qu'elle avoit dit à ses parens touchant les engagemens qu'ils avoient ensemble , ibid. On la menace de la faire enfermer pour le reste de ses jours , ibid. Cette menace lui fait accepter le mariage qu'on lui propose , ibid. Le Comte se resout à l'enlever & va la trouver dans une Eglise où elle lui avoit donné un rendez-vous , 178. Il y arrive dans le temps qu'on la marioit , & reste jusqu'à la fin de la cérémonie , ibid. Le dépit de voir cette dernière Maitresse mariée , fait qu'il ne se pique plus de politesse , ni de complaisance pour les Dames , 179. Sa brutalité lui attire encore plus d'égards de leur part , ibid. Il en fait essai sur une Dame qui devint son amie , à force de le croire son ennemi , 180. Raisons qui l'engagent à la quitter , 181. Son frere lui conseille de faire un Voyage en Pologne , où le bien & les enfans qu'il y avoit laissés pouvoient avoir besoin de sa présence , ibid. Il suit son conseil & part , 182.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

LE Comte de * * * * prend la route d'Allemagne, & arrive à Heidelberg, 185. Il fait connoissance avec une fille de l'Electrice de Baviere, nommée l'Avanturière, 186. Caractère de cette fille, ibid. Elle devient amoureuse du Comte, & veut l'obliger de l'emmener avec lui en Pologne, 187. Moyen dont il se sert pour s'en débarrasser, 188. Il part d'Heidelberg avec ses gens, & est rejoint à une lieue de-là par l'Avanturière, déguisée en homme, & un Allemand qui en étoit amoureux, 189. Raison qui engageoit l'Allemand à la suivre, 190. Le Comte lui conseille de s'en retourner à Heidelberg, avant que leur sortie ait éclaté, 191. L'Avanturière persiste à vouloir s'en aller avec lui en Pologne, 192. Il est arrêté de la part de l'Electeur de Baviere, & reconduit à Heidelberg, 193. Réflexions qu'il fait sur sa destinée, ibid. Il rend compte à l'Electeur de tout ce qui

DU LIVRE III. xv

s'étoit passé , 193. & suiv. On lui permet de s'en retourner , 194.

Le Comte tombe malade en chemin , & au bout de six semaines il arrive à Varsovie , *ibid.* La Reine de Pologne lui témoigne beaucoup de joye de le revoir , *ibid.* Elle lui apprend les affaires que son second frere s'étoit attirées en Pologne , & les plaintes qu'une fille lui avoit faites de lui , 195. Par le portrait que la Reine lui fait de cette fille , il reconnoît que c'est l'Avanturière d'Heidelberg , qui étoit arrivée à Varsovie avant lui , & qui étoit devenue Maîtresse du Roi , *ibid.* & suiv. Conversation qu'il a avec cette fille , 196. Il devient son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi , 197. Ce qui le rend suspect au Prince , & lui attire la haine de la Reine , *ibid.* & suiv. Il met ordre à ses affaires , & quitte la Pologne pour revenir en France , 199. Caractère du Roi de Pologne , 200.

Avanture nouvelle qui arrive au Comte à deux journées de Varsovie , & qui pense lui coûter la vie , 201. & suiv. Il continue son chemin , & arrive à Paris , 205. & suiv. Raison qui oblige son frere à lui conseiller de s'attacher à la fortune de Monsieur le Prince , 206. Il accepte ce

xvj S O M M A I R E S

parti pour le consoler de la perfidie d'une Maîtresse qu'il avoit faite depuis son retour de Pologne , 207. Portrait & caractère de cette Maîtresse & de sa mere , 208. & suiv.

Le Comte va trouver Monsieur le Prince en Flandre , qui s'informe de ce qu'on disoit de lui à Paris , 216. Monsieur le Prince lui propose d'aller à Madrid pour lui ménager les Ministres d'Espagne , 217. & suiv. Il se rend aux sollicitations de Monsieur le Prince , & part pour Madrid , 218. & suiv. Il y reste deux ans , & y étant peu occupé des affaires de Monsieur le Prince , il redonne dans les galanteries , 220. Il se loge avec un François , qui étoit de Bayonne , 221. Caractère de cet homme , ibid. & suiv. Sa premiere intrigue fut avec une femme dont le mari étoit créature du premier Ministre du Roi d'Espagne , 223. Ce qui se passa entre lui & le François avec lequel il étoit logé au sujet de cette femme , 224. & suiv.

Le Comte retrouve Monsieur de Guise à Madrid , à qui il rend compte de la commission dont il l'avoit chargé au sujet de sa Maîtresse , 228. & suiv. Monsieur de Guise , pour le consoler , lui propose une nouvelle intrigue avec une Dame Espagnole .

D U L I V R E I I I. xvij

229. Il accepte la proposition & prennent jour pour voir cette Dame , 229. Il est surpris de voir que c'est la même Napolitaine , qui étoit Maîtresse du Duc de Guise , & dont il avoit lieu d'être si mécontent , 230. Pour se venger du Duc , il prend la résolution de renouer avec cette Dame , & de s'en faire aimer , 231. Elle lui demande pardon du mauvais traitement qu'elle lui a fait à Naples , 232 , & suiv. Cependant elle le trompe , 233. Le Roi d'Espagne ayant une nouvelle Maîtresse , le Comte est curieux de la voir , ibid. & suiv. Le Gascon chez qui il étoit logé lui procure cette occasion , 234. Ils se mettent sur un escalier , pour voir passer cette Dame , 235. Ce qu'elle dit au Comte en descendant , lui fait croire qu'elle veut avoir une intrigue avec lui , ibid. Il va chez sa Napolitaine pour savoir qui étoit cette Dame ; ibid. Elle lui dit qu'elle est sa meilleure amie , & tâche de l'en détourner , 236. Le Duc de Guise lui conseille de poursuivre auprès de cette Dame , qu'il ne connoissoit pas encore , 237. Il reste long-temps dans son ignorance , ibid. & suiv. Il reçoit un billet de cette Dame qui lui promet de se faire connoître au plutôt , 239. Elle lui donne rendez-vous chez sa Napolitaine pour le

xviiij S O M M A I R E S

même jour , *ibid.* Il reconnoît dans cette entrevûe que la Napolitaine & la Maîtresse du Roi étoient la même personne , *ibid.* Le Comte feint de n'être pas la dupe du tour qu'on lui avoit joué , mais ni cette Dame , ni le Duc de Guise ne le croient point , 240. Il recommence à aimer la Napolitaine , 241. Le Duc de Guise part de Madrid , & laisse le Comte en liberté avec sa Maîtresse , *ibid.* Elle se console de son départ , par la gloire d'être Maîtresse du Roi , *ibid.* Comment se fait la séparation du Duc & de la Napolitaine , 242.

Réflexions que fait le Comte sur son aveuglement , *ibid.* & suiv. La Napolitaine regrette le Duc si-tôt qu'il est parti , & reproche au Comte qu'il en est cause , 243. Le Comte lui reproche à son tour l'intrigue qu'elle a avec le Roi , *ibid.* Ils redeviennent bons amis , mais cette paix ne dure guère , 244. Elle devient jalouse d'une autre Maîtresse du Roi d'Espagne nommée Eleonor , *ibid.* Remontrances que lui fait le Comte à ce sujet , 245. Ayant résolu de s'en défaire , elle veut obliger le Comte à lui aider dans son entreprise , *ibid.* & suiv. Elle lui conseille de faire semblant d'être amoureux de cette fille , 246. Dès la première entrevûe , le Comte en devient amou-

DU LIVRE III. xix

Peux, 247. *Caractère de cette fille*, *ibid.*

Le Comte rebuté des travers de la Napolitaine, déclare son amour à Eleonor, & prennent jour pour se revoir, 248. *Conversation qu'ils ont ensemble dans cette seconde visite, dans laquelle elle lui déclare que le fils du Duc d..... est fort amoureux d'elle*, 249. & *suiv.* *La Napolitaine s'informe du Comte où il en est avec Eleonor*, 252. *Il lui dit qu'elle est incapable d'aucun attachement*, *ibid.* *De désespoir elle dit au Roi qu'Eleonor a une intrigue avec le Comte*, *ibid.* *Le Roi déclare à Eleonor tout ce que la Napolitaine lui a dit; Eleonor jure au Roi que cela est faux, & lui en demande vengeance*, *ibid.* *Elle ne se contente pas de la promesse que le Roi lui en fait, elle suscite encore le fils du Duc d..... contre le Comte*, *ibid.* *Le Comte quoi qu'innocent, est arrêté par six hommes qui le lient & le conduisent dans une maison où il trouve Eleonor & le fils du Duc d.....* 253. *Elle lui demande raison des calomnies qu'il a répandues contre elle*, *ibid.* *Sur les réponses que lui fait le Comte, elle commence à revenir des préventions qu'on lui avoit données*, 254. *Eleonor lui déclare tout ce que la Napolitaine avoit dit au Roi*, *ibid.* *Il offre de soutenir*

XX SOMMAIRES

le contraire devant le Roi, & accompagnée ses protestations de termes tendres & passionnés, *ibid.* & suiv. Le fils du Duc en prend ombrage & en fait des reproches à Eleonor, 255. Malgré qu'on lui tient le poignard sous la gorge, il continue de témoigner sa passion pour Eleonor, *ibid.* Le fils du Duc sort en menaçant sa Maîtresse, qui délie le Comte & le blâme de lui avoir témoigné son amour si mal à propos, 256. Le fils du Duc publie par-tout qu'Eleonor aime le Comte, & qu'il en a obtenu des faveurs, 257.

Le Roi en ayant entendu parler, redouble ses soins & ses empressements pour cette fille, 258. Eleonor est mariée peu de temps après à un Seigneur Espagnol, *ibid.*

Le Comte se raccommode avec la Napolitaine, malgré le danger où elle l'avoit exposé, *ibid.* Elle reprend ses jalousies contre la Catalane, & déclare au Comte qu'il faut qu'il lui aide à perdre cette femme, 259. Ne voulant point avoir cette complaisance, il rompt encore avec elle, *ibid.* De dépit elle engage le fils du Duc de à seconder sa vengeance, *ibid.* & suiv. Il forme le dessein de la faire poignarder, 260. Le Comte en étant instruit par un domestique d'Eleonor, il l'avertit des desseins qu'on

D U L I V R E I I I. xxj

tramoit contre elle, & lui conseille d'en prévenir le Roi, *ibid.* & *suiv.* Le Roi entre en jalousie contre lui, & néglige l'avis qu'on lui avoit donné, 261. Eleonor avertit le Comte que le Roi le devoit faire arrêter, 262. Il se cache dans Madrid, & fait courir le bruit qu'il s'est sauvé, *ibid.* Il se déguise en Esclave Algérien, retourne chez la Catalane, à qui il se découvre, & la conjure de ne pas sortir sans escorte, 263. Elle commence à craindre le péril où elle se voit; pour l'éviter elle feint d'être malade, & retient le Comte caché chez elle, *ibid.* Au bout de huit jours, des gens armés conduits par le fils du Duc, viennent pour égorger Eleonor, 264. Le Comte, à l'aide de ses domestiques, fait résistance & les conduit jusques dans la rue, où il trouve le fils du Duc qu'il tue d'un coup de sabre, *ibid.* Il est pris par le Guet & conduit en prison, *ibid.* Les dépositions allant à sa justification, il est élargi, 265. La Napolitaine se sauve à Naples, *ibid.* Eleonor marque sa reconnoissance au Comte par un présent, & l'engage à rester à Madrid, d'où il vouloit partir pour revenir en France, *ibid.* & *suiv.* Il reste à Madrid à condition de la voir de temps en temps, & y fait le personnage de deux hommes différens, 266.

LIVRE QUATRIÈME

LE Comte de *** atteste la vérité de ses Mémoires, & de toutes les aventures qui y sont renfermées, quoiqu'elles paroissent incroyables, 267. Il a une audience du Roi, dans laquelle il lui conseille de ne plus voir Eleonor, 268. Le Comte ne laisse pas de la voir quelquefois sous l'habit d'Esclave Algérien, 269. Le Roi devient jaloux de l'Esclave, lui fait donner deux mille ducats, & ordonne qu'on le fasse partir, *ibid.* Par cet ordre le Comte est privé de voir Eleonor, qui en est affligée autant que lui, 270.

Il fait connoissance avec un Espagnol (Dom Antonio Manrique) dont il voyoit souvent la femme, (Dona Isabella) *ibid.* Dans une conversation qu'ils ont ensemble, elle lui vante fort la bonne mine d'un Esclave Algérien qu'elle avoit vû une fois, 271. Le Comte, à ce discours, s'imagine que cette femme veut avoir une intrigue avec lui, & il devient amoureux d'elle, *ibid.* & *suiv.* Il reconnoît que Dona Isabella n'en veut qu'à l'Esclave & non pas à lui, 272. Elle le questionne sur cet Esclave, s'informe où il

D U L I V R E I V. xxiiij

demeure , ce que le Comte lui enseigne , & ils se separent , *ibid* & *suijv*. Il retourne la voir , & lui témoigne qu'il l'aime éperdûment , 273. Elle se fâche de cette déclaration & le menace d'en avertir son mari , 274. Il n'en a que plus de passion pour elle , *ibid*. & *suijv*. Dona Isabella envoye demander l'Esclave Algérien à l'adresse qu'on lui avoit donné , 275. Le Comte prend son habit d'Esclave & suit la Duegne qui le vient chercher , *ibid*. Elle le mène chez Dona Isabella , qui ne le reconnoît pas , 276. Il profite de son ignorance pour lui reprocher l'avanie qu'elle avoit faite à un homme qu'il lui dit être de ses amis 277. Isabella s'explique avec lui sur ce sujet , 278. Il admire le caprice des femmes , & devient jaloux de lui-même , *ibid*. & *suijv*. Isabella voyant que l'Esclave ne lui parle que de son ami & qu'il ne répond pas à ses empressements , s'en irrite , & remet leur entrevûe au lendemain , 279. Le Comte se propose d'y retourner avec son habit françois si on revient le chercher , 280. La même Duegne revient le prendre le lendemain pour le conduire chez Isabella , 281. Il cache son habit françois avec celui d'Esclave qu'il laisse au pied du balcon , *ibid*. Isabella est surprise & lui fait promettre de la venger de l'Esclave , *ibid*. Il lui déclare qu'il est le

xxiv S O M M A I R E S

même que l'Esclave , ce qu'Isabella ne veut pas croire , 282. Il veut lui prouver en allant chercher ses habits , mais la Dame se retire , & il ne peut la revoir , 283. Il se résout de passer le reste de la nuit dans la rue , afin de reconnoître la maison , *ibid.* Il y est attaqué par Manrique & ses domestiques , 284. Il blesse Manrique & se sauve , *ibid.* On ne fait point de poursuites contre lui , 285.

Isabella ayant vû les habits de l'Esclave que ses domestiques avoient ramassés , reconnoît son erreur , *ibid.* Son amour se réveille en faveur du Comte , & elle le va chercher elle-même , 286. Elle lui fait des excuses , & lui donne les moyens de se raccommoder avec son mari , 287. Il lui représente les difficultés d'exécuter un tel projet , 288. Réflexions qu'il fait à ce sujet , *ibid.* Il cherche l'occasion d'entretenir Manrique , 289. L'ayant trouvée , il lui découvre l'intrigue de sa femme avec l'Algérien , *ibid.* Manrique lui rend son amitié , & sollicite le Comte à faire revenir l'Algérien à Madrid pour convaincre sa femme , 290. Il lui procure la facilité de la voir autant qu'il veut , 291. Voyant que l'Esclave ne revenoit point , il veut obliger le Comte à déposer contre elle , afin de la faire punir , *ibid.* Le Comte aver-

D U L I V R E I V. xxv

tit *Isabella* du dessein de son mari , *ibid.* & suiv. Elle prend la résolution de faire retomber toute son intrigue sur le Comte , 292. & déclare à son mari que l'Esclave & lui étoient le même , 293. *Manrique* se raccommode avec sa femme , lui demande pardon de ses soupçons , & lui promet de s'en venger , *ibid.* & suiv.

Le Comte en est averti par un Billet que lui écrit *Eleonor* , 294. Il se déguise en Esclave & la va voir , sous prétexte de lui apporter des nouvelles de son mari , 294. Elle lui fait sentir le danger où il s'expose en restant à *Madrid* , 295. Il ne peut se résoudre d'en sortir , & pense à se venger de *Dona Isabella* , 296. Il essaye de se raccommo-der avec elle sous la figure d'Esclave , & lui écrit à ce sujet , 297. & suiv. Il va loger chez un Commerçant , où il attend la réponse de sa lettre , 298. *Isabella* prend le change , & se fait bon gré de ce qu'elle a dit à son mari que le Comte & l'Esclave étoient le même , 299. Elle l'envoie chercher par la *Duegne Beatrix* , qui le conduit sous son balcon , *ibid.* *Isabella* l'introduit , lui fait des reproches & lui conte comment elle avoit voulu faire assassiner son ami , *ibid.* & suiv. Il lui fait des excuses de son indiscretion , & lui fait à son tour des reproches d'avoir

été bien avec ce François , ce qu'elle nie
300. Ils se séparent sans qu'Isabella ait le
moindre soupçon qu'il fût autre chose que
l'Esclave d'Alger , 301.

Il trouve un vray Algérien qui lui paroît
propre à la vengeance qu'il méditoit contre
Isabella , *ibid.* Il le fait aboucher par son
Valet de chambre , qui lui promet une bon-
ne récompense s'il veut faire ce qu'on lui
dira , ce qu'il accepte , 302. Beatrix étant
venue à l'heure ordinaire , le Comte envoie
l'Algérien à sa place , *ibid.* Dès qu'il sait
qu'il est dans la chambre d'Isabella , il écrit
un billet à Manrique , par lequel il lui
mande que sa femme est enfermée avec l'Es-
clave d'Alger , *ibid.* Manrique s'étant le-
vé , ordonne à une partie de ses gens de se
tenir sous le balcon , & l'autre partie dans
la maison , 303. Pendant ce temps , Isabel-
la qui reconnoît que l'Algérien n'est pas son
amant , lui ordonne de se retirer , *ibid.* Si-
tôt qu'il est descendu les valets de Manri-
que se saisissent de lui , & le mènent à leur
Maître , 304. Manrique est surpris de voir
que ce n'est pas le Comte , & commence à
croire qu'on l'a trompé , *ibid.* Il fait enfer-
mer sa femme dans sa chambre & l'Algé-
rien dans un cul de basse-fosse , *ibid.* L'A-
fricain ayant dit que c'étoit le Comte qui l'a-

D U L I V R E I V. xxvij

voit embarqué dans cette affaire , on va pour se saisir de lui , mais on ne le trouve plus , 305. Il se tient caché tout le jour , & part le lendemain de Madrid , *ibid.* & *suiv.*

Le Comte arrive à Bayonne & y tombe malade , 306. Il écrit à M. le Prince les raisons qui l'avoient engagé de sortir de Madrid , *ibid.* M. le Prince lui fait une réponse sèche , *ibid.* Le mécontentement de M. le Prince , & plus que cela l'amour qu'il avoit pour Eleonor , le font résoudre à retourner à Madrid , malgré le péril dont il étoit menacé , 307. Réflexions qu'il fait sur ses passions , 308.

Le Comte reprend le chemin de Madrid & tombe dangereusement malade à Fontarabie , 309. Il envoie un de ses gens à Madrid porter une Lettre pour Eleonor , & lui donne ordre de s'informer de ce qu'on disoit de l'affaire de Manrique , *ibid.* Eleonor lui fait dire qu'il se garde bien de revenir à Madrid , que Manrique le fait chercher par tout , & qu'Isabella étoit mieux que jamais dans son esprit , 310. Il prend le parti d'oublier Eleonor , *ibid.* & *suiv.* Il raconte ce qui s'est passé à Madrid depuis son départ , 311. Nouvelle aventure de Dona Isabella avec le Prince de 312. & *suiv.* Dans une conversation qu'elle a

xxviii S O M M A I R E S

avec le Roi d'Espagne au sujet du Comte, il la trouve à son gré, & en fait sa Maîtresse, 318. Eleonor en étant avertie, met tout en usage pour le faire revenir à elle, ou s'en venger, *ibid.* Elle va trouver Manrique, à qui elle essaye de donner de la jalousie, & elle y réussit, 319. Il fait enlever sa femme, la fait conduire dans une de ses Terres éloignée, & devient amoureux d'Eleonor, *ibid.* Manrique voyant qu'elle ne veut point répondre à son amour, il sollicite son mari pour qu'il la fasse venir dans sa Viceroyauté, mais il en est la dupe, 320.

Le Comte fait des réflexions sur sa vie passée, & sur le caractère des femmes, 321. Il regrette le temps qu'elles lui ont fait perdre, 322. Ces pensées lui font naître le desir de se retirer du monde, *ibid.* Dans une promenade, il rencontre un Hermite qu'il questionne sur sa vie retirée, *ibid.* & *suiv.* Il lui dit les motifs qui la lui ont fait entreprendre, & qu'il est prêt de s'en retirer, 323. Le Comte lui déclare le dessein qu'il a pris d'embrasser la solitude, *ibid.* L'Hermite lui conseille de s'éprouver auparavant, *ibid.* Le Comte prie l'Hermite de lui conter ses aventures, ce qu'il fait, *ibid.* & *suiv.* Il lui dit qu'il est né Portugais, & parent du Roi Dom Juan, 324. Il deviens

D U L I V R E I V. xxix

Amoureux d'une fille qui étoit auprès de la Vice-Reine , ibid. Portrait & caractère de cette fille , ibid. & suiv. Il entre dans une conspiration , qu'il révèle à sa Maîtresse , 325. Vasconcellos Secrétaire de la Reine de Portugal devient amoureux de cette fille, ibid. Ne voulant que la mettre au nombre de ses Maîtresses , elle semble ne vouloir pas répondre à son amour , 326. On en avertit le Portugais , & il n'en veut rien croire , 327. La conspiration éclate , on s'empare de Lisbonne , de la Vice - Reine , & Vasconcellos est jetté par les fenêtres , ibid. Le Duc de Bragance est reconnu Roi de Portugal , ibid. Dans le tumulte , le Portugais entre dans la chambre de Vasconcellos , & s'empare d'un paquet de Lettres qui étoient de sa Maîtresse , 328. & suiv. Cette fille est enfermée comme ennemie , 330. Le Portugais la va voir en prison , lui fait voir les Lettres qu'il avoit prises , & elle lui avoue qu'elle étoit femme de Vasconcellos , ibid. & suiv. Il lui fait des reproches de lui avoir révélé la conspiration , 331. Elle lui fait entendre que c'étoit pour son bien , ibid. Pendant cet entretien le Portugais dissimule sa colère , 332. Il se radoucit , sollicite sa liberté , & la délivre , 333. Il continue à la voir & à l'aimer , 334.

XXX SOMMAIRES

Cette fille reçoit les assiduités du Duc de Camille, le Portugais en devient jaloux, & lui en fait des reproches, ibid. & suiv. Elle veut se justifier, & lui découvre une autre conspiration contre le nouveau Roi, dont l'Archevêque de Brague étoit le chef, 336. Elle tâche de le faire entrer dans cette conspiration, ibid. Pendant qu'il délibère s'il y entrera, la conspiration est découverte, par l'imprudence de l'Archevêque de Brague, 337. On se saisit de tous les Conjurés, & en même temps de la Maîtresse du Portugais, ibid. La Reine lui donne sa grace, & change sa peine en une prison perpétuelle, ibid. & suiv. Le Portugais est soupçonné, & craignant qu'on ne l'arrête, il se résout à s'éloigner, 338. Avant de le faire, il veut encore la mettre en liberté, ibid. Comme sa prison étoit un Couvent, il lui écrit qu'il y mettra le feu, ibid. & suiv. Cette fille envoie le billet à la Reine, qui donne ordre d'arrêter le Portugais, mais on ne le trouve plus, 339. Pour récompense, la Reine lui permet de se faire Religieuse, ce qu'elle accepte, 340. Le Portugais ayant appris qu'elle s'étoit fait Religieuse, veut aussi se faire Religieux, 341. Il se présente dans plusieurs Couvens, sous des noms empruntés, & on ne veut pas l'y recevoir, ce qui le dé-

D U L I V R E I V. xxxj

termine à mener la vie d'Hermitte pendant six ans , ibid.

Le Comte se console d'avoir trouvé un homme plus fou que lui , 341. Il prend la Poste & se rend à Paris , 343. Il va consulter sa Carmelite avant que de se retirer du monde , ibid. Cette fille lui conseille de se cacher pendant quelque temps pour s'éprouver , 344. & suiv. Il se met dans un Couvent , & trouve dans la Bibliothèque les Lettres d'Abailard , qu'il lit , 346. Il trouve une si parfaite conformité des amours d'Héloïse & d'Abailard avec les siennes & celles de sa Carmelite , qu'il en redevient éperdûment amoureux , ibid. & suiv. Il se repent de la complaisance qu'il avoit eu de consentir à son engagement , 347. Il la va voir & lui représente son état , 348. Elle lui avoue qu'elle est sensible à l'amour qu'il a pour elle , & les chagrins qu'elle avoit senti toutes les fois qu'elle l'avoit vû engagé dans d'autres amours , 349. Il tâche à lui persuader de rompre ses liens , & de vivre ensemble , ibid. Elle lui fait sentir l'impossibilité où elle est de pouvoir répondre à son amour , & lui déclare qu'elle approche de la fin de sa vie , 350. Ils se quittent après cette conversation qui fut la dernière qu'ils eurent ensemble , étant tombée malade si-tôt

xxxij SOM. DU LIVRE IV.

que le Comte l'eut quittée , d'une fièvre dont elle mourut , ibid. Après la mort de la Carmelite , le Comte qui s'étoit caché depuis son arrivée à Paris , apprend son retour. à son frere , & lui témoigne l'envie qu'il a de mener une autre vie que celle qu'il avoit menée , 351.

**Fin des Sommaires du Tome premier
des Memoires.**

MEMOIRES



MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE DE***.

AVANT SA RETRAITE;

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

JENTRE dans ma soixantième année, plus rebuté du monde par mes disgraces, que par la vieillesse; je cherche à jouir du peu de repos que Dieu me laisse encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me

Tome I.

A

2 MEMOIRES DE M.

détacher du monde ; & comme ma vie est, pour ainsi dire , un tissu de tous les écueils , qu'on peut trouver auprès des femmes , je crois que rien ne sauroit être plus utile, & à moi-même, & aux autres, que de repasser sur mes aventures , qui ont rapport à elles. Ceux qui liront ces Mémoires, y prendront peut-être des motifs pour être plus sages que je n'ai été, & moi en les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les égaremens de la galanterie , je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit penchant, qui tout vieux & tout expérimenté que je suis, pourroit encore m'entraîner ; tant les hommes ont peu de force pour suivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Memoires, je pense plus à laisser à la postérité une instruction, qu'une Histoire ; je ne dirai point qui je suis, & je cacherai de même le nom de la plupart de ceux dont je parlerai. Je n'écris pas précisément pour apprendre mes aventures, mais pour enseigner, par le récit de mes aventures, à éviter les déreglemens que je déplore ; & il y auroit de l'injustice aux Lecteurs, de s'appliquer davantage, à deviner la vérité de cette Histoire, qu'à profiter des vérités qu'elle renferme.

DE SAINT-EVREMOND 3

Je prie, du moins, ceux qui me reconnoîtront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs découvertes, & je leur donne sous le secret, tout ce qui me sera impossible de leur cacher.

Je suis né dans le mois de Mai de l'année 1625. Mon pere qui étoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi, qui lui permettoit peu de prendre le soin de son ménage, l'avoit laissé à ma mere. Sa Famille étoit composée d'une fille & de trois garçons : la fille étoit l'aînée, & j'étois le cadet de tous les quatre. Le fonds de son bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eût apporté peu de chose en mariage, & à peine fûmes-nous au monde, qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous éloigna de bonne heure d'auprès d'elle, & ayant mis sa fille dans un Couvent de Province, où elle payoit une pension modique, elle chercha aussi les Colléges, où l'éducation de ses garçons pourroit lui moins coûter. Mon frere aîné avoit déjà pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eût que quinze ans. On me mit avec mon second frere dans une petite Ville de Province,

4 MEMOIRES DE M.

sous la conduite d'un Prêtre , qui nous envoyoit étudier dans un Collège qui étoit dans la même Ville. Nous y étions fort distingués , quoique nous fissions peu de dépense ; mais outre qu'on connoissoit qui nous étions , on nous donna des qualités , qui nous attiroient cette distinction. On donna à mon frere la qualité de Comte , & à moi celle de Chevalier ; car la mode n'étoit pas en ce temps-là aussi établie qu'aujourd'hui , de donner celle d'Abbé à des enfans , qui n'ont nulle autre vocation à l'Eglise , que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva aucune ouverture d'esprit pour les Lettres , & toute son occupation , depuis le matin jusqu'au soir , étoit de faire enrager le pauvre Précepteur chez qui nous logions. Pour moi j'étois plus docile , & quoique je ne fusse pas ennemi du plaisir , je ne laissai pas de trouver moyen de bien faire dans mes Classes. La différence qu'on remarqua entre le caractère d'esprit de l'un & de l'autre , m'attira des louanges , qui chagrinant mon frere , commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toujours eue , & c'est ce qui m'a convaincu , qu'il ne faut jamais faire étudier ensemble des enfans , dont le génie est différent. Les mortifications qu'on don-

DE SAINT-EVREMOND. 5
ne à un aîné , qui est surpassé par son cadet ,
retombent toujours sur celui qui en est la
cause innocente. Mon frere avoit déjà quin-
ze ans , & moi quatorze , quand une Trou-
pe de Comédiens arriva dans la Ville où
nous faisons nos études.

Je n'avois eu jusques-là , que de vagues
impressions de cette passion qui attache
un sexe à l'autre. Ce fut à la Comédie qu'el-
le commença à se développer , & à se faire
sentir en moi , & je le dirai , ou à ma con-
fusion , ou à celle des plus graves Auteurs de
la Tragédie , que ce fut à la représentation
du Cid , que je commençai tout de bon à
vouloir faire l'amour. La femme qui jouoit
le rôle de Chiméne , me toucha , & par sa
beauté , & par la tendresse des sentimens
de son personnage. Je me sentis affligé de
la voir malheureuse. Il me semble même ,
que j'étois un peu fâché , qu'elle fût aussi
vertueuse , que son rôle la faisoit paroître ;
mais ce regret ne me dura pas long-temps.
J'appris bientôt que cette femme , qui re-
présentoit sur le Théâtre des rôles si ver-
tueux , n'étoit dans le particulier rien moins
que Chiméne. Ce fut là ce qui me renversa
entièrement l'imaginaton. Quoi , disois-je
en moi-même , il me seroit aisé d'être ai-
mé de cette Chiméne , qui a tant de fierté

6 MEMOIRES DE M.

pour Rodrigue ? Je portois par tout ces pensées & ces réflexions, & j'avalois, sans le savoir, le funeste poison de la débauche.

Ce que j'éprouvai dans un âge si tendre, m'a, dans la suite de ma vie, empêché d'être surpris, quand j'ai vû les Comédiennes, toutes décriées qu'elles sont, inspirer de plus fortes passions que les plus honnêtes femmes. Le rôle qu'elles font sur le Théâtre, donne du goût pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'étois trop jeune pour oser m'attacher à la Chimène, qui m'avoit touché dans la représentation du Cid. D'ailleurs, cette Comédienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'étois à cet âge, & prévoyant bien que si j'osois lui parler d'amour sans avoir à lui faire des présens, je n'en serois traité que comme un écolier, je cherchois des amours plus aisées, & plus capables de me réussir. Mais à qui m'attacher ? Je ne voyois pas une femme pour qui je n'eusse du penchant. Tout étoit Chimène pour moi, mais je n'étois Rodrigue pour personne ; & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes, à qui je prodiguois les miennes, c'est que j'étois un joli enfant. Cela me désespéroit ; je voulois qu'on me

DE SAINTE-VREMOND. 7

regardât comme un homme , puisque je sentoie si bien que je l'étois.

Il y avoit dans la Ville où nous de meurons , un Couvent de Filles , dont l'Abbesse étoit un peu notre parente. J'allois la voir assez souvent , & par son moyen , je connoissois la plûpart des jeunes Pensionnaires qui étoient chez elle. Il y en avoit une à peu près de mon âge , qui me plaisoit plus que les autres ; & comme j'avois assez de facilité pour la voir , je crus qu'il n'y avoit personne , à qui je pusse mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je résolus de découvrir la passion , qui commençoit à naître dans mon cœur. Je me servis pour faire cette déclaration , de quelques Vers de Comédies que j'avois retenus , que je lui prononçai d'un air fort passionné & fort tendre : la petite personne étoit déjà bien plus aguërie que moi , & je fus fort étonné de la voir répondre à mes Vers par de la Prose fort intelligible. Elle se moqua de la manière dont j'avois fait ma déclaration , & elle me dit qu'elle avoit appris dans son Couvent à parler d'une autre sorte. Je reconnus qu'elle avoit lû toutes sortes de Livres de galanterie , & qu'elle en favoit déjà assez , non-seulement pour répondre à mes sentimens , mais encore pour m'encou-

§ MEMOIRES DE M.

rager , & pour m'instruire. Elle jura pourtant , qu'elle n'avoit jamais senti que pour moi , la passion qu'elle me découvroit , & qu'elle ne la sentiroit jamais pour un autre ; mais elle me dit que si je l'aimois véritablement , il falloit ne point perdre de temps , & travailler à trouver l'occasion de nous voir souvent.

Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de trouver une personne si aimable , toute remplie d'amour pour moi. Je me persuadai aisément que c'étoit l'effet de mon mérite , qui lui causoit cette passion ; & je fus confirmé dans cette vanité , par les lettres qu'elle commença à m'écrire tous les jours , car il me sembloit alors qu'on ne pouvoit écrire , ni avec plus de passion , ni avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous écrivions exactement tous les jours , & nous nous servions pour ce commerce , d'un Ecolier , qui étoit fils de la Tourrière de l'Abbaye , & qui en venant en Classe , me rendoit ses lettres , & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la sorte , quand mon frere , qui paroissoit attaché à une Religieuse de la même Abbaye , & qui n'étoit pas d'humeur

DE SAINT-EVREMOND. 9

à cacher ses intrigues , me fit voir les lettres que cette Religieuse lui écrivoit. Quelle fut ma surprise , quand je vis que c'étoit presque mot pour mot , les mêmes lettres que m'écrivoit ma Pensionnaire , & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçues eussent été composées par cette Religieuse ! Je n'en témoignai rien à mon frere , mais en le quittant , j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois , & je les renvoyai à celle de qui je les avois reçues , lui mandant par un billet fort sec , que je ne voulois plus l'aimer ni la voir , puisqu'elle avoit été capable de me tromper.

Elle répondit à mon billet par un billet encore plus sec. Comme je l'aimois de bonne-foi , je fus fâché de la voir en colère. Je lui écrivis une lettre fort humble , en lui demandant mille pardons , & n'ayant eu aucune réponse , j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me persuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma tristesse ; & voyant que je voulois lui faire des reproches en forme , elle me dit que j'étois un plaisant marmot , pour vouloir être aimé d'une personne comme elle. Cela m'accabla , car elle n'étoit guère plus âgée que moi. J'enrageois

10 MEMOIRES DE M.

de me voir traiter d'enfant par un enfant ; & je n'avois pas sçu jusques là , que les filles ne sont plus des enfans , à l'âge où les garçons le sont encore.

Le mauvais succès de cette premiere passion , commença à me faire connoître le caractère des femmes. Heureux ! si j'en eusse profité , mais je crûs que la jeunesse étoit la seule cause de la tromperie que cette Pensionnaire m'avoit faite , & je résolus de m'attacher à des Maîtresses moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant Général de la Ville où nous demeurions. Il avoit une femme assez bien faite , & qui faisoit fort parler d'elle. Elle avoit environ trente ans , & je n'en avois pas quinze , mais je ne la voyois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croyois alors qu'il falloit paroître passionné de toutes les femmes , & je le sentois même comme je le disois , car dans l'envie générale que j'avois de faire l'amour , je me trouvois , ce me semble , disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Générale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs , & elle me disoit ordinairement , que c'étoit dommage que je fusse si jeune , mais qu'elle n'osoit

DE SAINTEYREMOND 11

compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse, quand il étoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui étoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences étoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans, * car c'étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu'il fût permis de faire l'amour autrement, que leurs Héros le faisoient. Je m'imaginois être tantôt Alexandre, tantôt Orondate, & ma Lieutenante Générale ne paroissoit pas à mes yeux, une moindre Maîtresse, que Cassandre, ou Statira.

Je n'étois point suspect à son mari, étant presque le seul, qui eût la liberté de voir sa femme. Non-seulement nous étions seuls, quand je la voyois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui étoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit, qu'elle vouloit éprouver si je l'aimois véritablement, & si

* Comme Pharamond en 12. vol.

elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discrétion à l'épreuve de tout, & alors elle me dit, qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens, qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eût connoissance, parce qu'elle seroit perdue, si on venoit à le découvrir; son mari lui ayant fait des défenses expresses de voir cet homme; elle m'assura que ce n'étoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidélité, sans m'informer de ses raisons.

Nous allâmes à ce jardin, & à peine y fûmes-nous arrivés, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée, où nous nous promenions. Le voilà, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne, & si vous voyez quelqu'un, vous me viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée, qui répondoit à ce cabinet, & me disant, que je me gardasse bien de changer de place.

Dès qu'elle fut dans le cabinet, j'oublai la promesse que je lui avois faite de garder toujours mon poste, & m'approchant

DE SAINTE-ÉVREMOND. 13

roul doucement de la porte de ce cabinet , j'eus la malice d'y frapper rudement , en lui criant , *Madame , voici votre mari qui vient*. A ces paroles , elle s'approcha de la porte , & sans l'ouvrir , elle me pria de mener son mari dans une autre allée , jusqu'à ce qu'elle eût eu le temps de faire évader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce temps-là ; & le Cavalier regrimpa avec précipitation à la muraille , par où il étoit venu. Elle vint à moi , & me voyant seul , elle demanda où étoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il étoit déjà ressorti , elle vit bien que c'étoit une peur que j'avois voulu lui faire , & elle m'en témoigna un chagrin , qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'ayant apperçu son intrigue , elle me ménageroit , mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot , & en me quittant elle alla dire à son mari , que j'étois un insolent , qui avois osé lui en conter , & qu'elle le prioit que je ne revinsse plus chez elle.

J'y retournai dès le lendemain , & le mari me dit en se moquant de moi , que j'étois un libertin & un débauché , & que sans la considération qu'il avoit pour ma

famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les châtier.

Cette injure me perça jusqu'au vif, & au lieu de lui répondre comme j'aurois pu le faire, que sa femme le trompoit, je ne m'arrêtai qu'à la honteuse menace qu'il m'avoit faite. Je lui sautai au collet, & le manque seul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit, & prenant le parti de son mari, elle me dit cent injures. Voyez, disoit-elle, quelle insolence. Ce petit fripon en fait déjà beaucoup, & s'il ose traiter mon mari de cette sorte, que ne diroit-il point de moi si on l'écouloit ? On m'arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je sortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils méritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtemps l'impudence de cette femme, qui sachant que j'avois de quoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un procédé si étrange ; mais je ne connoissois pas en ce temps-là de quoi une femme coquette est capable, & ce qui m'arriva à cet âge ne fut qu'une légère ébauche des friponneries que j'ai éprouvées depuis dans les femmes de ce caractère.

DE SAINTE VREMOND 15

Cette aventure fit grand bruit. Le Précepteur chez qui nous logions en écrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parce que nous étions trop grands. Ma mere auroit eu peu d'égard à ses remontrances, si cette année-là qui étoit l'année 1640. elle n'étoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piémont à la bataille que le Comte d'Harcourt gagna sur les Espagnols. Elle nous rappella donc à Paris, où nous trouvâmes mon frere aîné qui étoit revenu après la mort de mon pere, pour demander la Charge, & pour tâcher aussi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avons un ami puissant avec qui mon frere aîné avoit été élevé, & que nous avons aussi fort connu dans notre jeunesse. C'étoit Monsieur de Cinq Mars, fils du Maréchal d'Effiat. Comme il étoit dans sa plus grande faveur, nous n'eûmes pas de peine à obtenir tout ce que nous souhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere aîné. On donna mon frere le Comte à Monsieur le Duc de Brezé pour servir sur mer, & mon frere aîné qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprès de lui pour servir

en Piémont la campagne prochaine. Je restai donc à Paris, où je passai l'hiver avec lui, étant presque de toutes ses parties & de tous ses plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion de connoître bien mieux que je n'avois fait, le caractère des femmes coquettes.

Nous étions presque toujours chez Monsieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empêcher de dire ici la surprise où j'étois, & les réflexions que j'avois coutume de faire toutes les fois que je le voyois. Jamais homme ne m'a semblé devoir être plus heureux qu'il étoit alors. Il se voyoit à vingt ans Favori du Roi, avec des distinctions que nul autre n'avoit eues avant lui. Il étoit adoré de tous les Courtisans, & aimé de toutes les femmes auxquelles il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je ne le voyois jamais content, & dès qu'il se trouvoit seul avec mon frere & moi, il se disoit l'homme du monde le plus malheureux. Il rêvoit, il soupiroit, & passoit souvent des heures entières à ne rien dire & à se promener dans la Chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me mêlois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne pouvois

DE SAINT-EVREMOND 17.
pouvois cesser d'admirer combien les hommes sont trompés, quand ils se persuadent que les grands postes & les grands honneurs sont nécessaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoissance des secrets de Monsieur de Cinq Mars en matière d'Etat, & je ne fai s'il les découvrit à mon frere, mais je connus la plupart de ceux qu'il avoit en matière de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guère qui puissent ne pas se vanter de ce qui a dequoi flatter leur vanité en amour.

Monsieur de Cinq Mars étoit parfaitement bien fait & fort libéral. Cependant les femmes auxquelles il paroissoit attaché, ne lui étoient pas fort fidelles. Comme il étoit obligé d'être presque tout le jour auprès du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ses maîtresses, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de dépense. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guère de visites qu'il ne lui fît des présens. Il nous menoit fort souvent chez

elle mon frere & moi , & même il nous y laissoit , étant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eût des engagements ailleurs , soit qu'il fît scrupule d'en conter à la Maîtresse de son ami , il paroissoit s'attacher peu à elle , & quand Monsieur de Cinq Mars étoit sorti , & que nous restions chez cette fille , il s'endormoit presque toujours , & me laissoit causer avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que j'avois prise , de croire qu'il n'étoit pas permis de voir une femme sans lui témoigner de la passion. Celle-ci étoit belle , & on peut bien croire qu'ayant la facilité de l'entretenir , je lui dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette déclaration avec un peu de délicatesse , je lui dis que j'étois fâché que Monsieur de Cinq Mars fût si attaché à elle , & qu'elle lui eût de si grandes obligations , parce que sans cela j'aurois pris la liberté de lui témoigner que je l'aimois de tout mon cœur. Vous croyez , reprit-elle , qu'il est attaché à moi , & que je lui ai de l'obligation , point du tout , il ne m'aime point , & il ne fait presque rien pour moi. Il ne fait rien pour vous , repris-je avec étonnement ? Cependant on ne dit pas cela , & on prétend dans le

DE SAINT-EVREMOND 19
monde qu'il vous a donné plus de cinquante mille écus. Hé bien, repondit-elle, cinquante mille écus, voilà une belle gueuserie pour une fille comme moi. Si je voulois avoir pour d'autres les complaisances que j'ai pour lui, j'aurois déjà reçu trois fois plus d'argent, & je serois bien mieux établie.

J'avoue que ce discours me parut si singulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maîtresses qu'on achete se croient toutes beaucoup au-dessus du prix pour lequel elles se vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien témoigner de ma surprise. Il est vrai, lui dis-je, que si on a égard à votre mérite, cinquante mille écus sont peu de chose. Mais que doivent donc espérer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle manière recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'ai pas un sou à vous donner? Est-ce donc, reprit-elle, que vous croyez que je sois intéressée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il étoit vrai que vous m'aimassiez, & que je crusse que c'est de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monsieur de

Cinq Mars avec ses cinquante mille écus; car ajouta-t-elle, il n'appartient qu'aux coureuses de faire l'amour pour de l'argent.

Ce discours me toucha jusques au cœur, & m'empêcha de faire la réflexion que j'aurois dû faire sur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une personne assez intéressée pour n'être pas contente de cinquante mille écus, ne laisser pas de faire la généreuse; mais j'en fus touché, comme si elle eût parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de mérite que Monsieur de Cinq Mars, & j'allai même jusqu'à me persuader qu'une fille aussi bien nippée qu'elle l'étoit, pourroit non-seulement m'aimer sans rien attendre de moi, mais me faire même des présens, car étant alors extrêmement dépourvu d'argent, je serois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, feroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui répondis que j'étois charmé de la générosité de son cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fût sincère. La manière dont elle me répondit, me fit croire que j'étois aimé. Elle m'assura qu'elle me recevrait toutes les fois que j'irois chez elle, & qu'elle auroit soin que

DE SAINT-EVREMOND 21

personne ne nous troublât dans nos tête à tête. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures , & elle me le promit.

Je la quittai si charmé de ma bonne fortune , que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne cessai point en m'en retournant avec lui , de lui parler de cette fille avec un épanchement de cœur qui le faisoit rire. Je croi , me disoit-il , que vous en êtes amoureux ? Il faudroit pour cela , lui repondois-je , que je fusse assez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute sa force quand je lui disois que personne que Monsieur de Cinq Mars ne devoit prétendre à ses bonnes graces , & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connût déjà pour ce qu'elle étoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous , quand je reçus un billet , par lequel elle me mandoit qu'il lui étoit survenu une affaire qui l'obligeoit à sortir de bonne heure , & que n'ayant point de Montre , toutes les siennes étant chez l'Horloger , elle me prioit de lui en envoyer une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet assez jolie. Je la lui envoyai aussi-tôt , l'accompagnant d'un billet très-passionné , par le-

quel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'après-dînée. Je me hâtai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en deshabillé, sans qu'il parût qu'elle eût sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoutant qu'il falloit qu'elle sortît dans un quart d'heure, parce qu'elle étoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajouta-t-elle, parce que vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces dernières paroles d'un air si sec, que je crus que c'étoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je résolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fût. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extrême, disant que ce qu'elle en faisoit étoit plus pour éprouver si je l'aimois véritablement, que par le besoin qu'elle en eût. Elle me promit pour le lendemain le rendez vous dont elle m'avoit flatté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle étoit au désespoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parce que M. de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

DE SAINT-EVREMOND 21

J'enrageois de tous ces contretemps. Le jour suivant ne me fut pas plus heureux, & elle me mena quinze jours de cette sorte, trouvant chaque fois des raisons nouvelles pour me manquer de parole. Ce temps-là passé, elle me fit prier de me trouver à une Eglise où elle se rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occasion de me voir chez elle, qu'elle s'étoit apperçue que l'empressement que j'avois pour elle avoit été remarqué, & qu'il falloit nécessairement que nous nous vissions ailleurs. Elle ajouta que ce n'étoit pas la plus grande peine; que ce qui l'affligeoit étoit que Monsieur de Cinq Mars lui ayant donné cinquante pistoles pour acheter un habit, elle avoit été assez malheureuse pour s'être embarquée au jeu; qu'elle n'osoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit nécessairement qu'elle les trouvât ailleurs. Croyez-vous, ajouta-t-elle, que si vous faisiez semblant d'en avoir besoin, & que vous les demandassiez à Monsieur de Cinq Mars, il vous les refusât? Je lui répondis que je n'osois faire cette proposition à Monsieur de Cinq Mars, non-seulement parce que j'avois une répugnance extrême à emprunter de l'argent à qui que ce fût, mais aussi parce que j'avois des

raisons de ménager l'amitié de Monsieur de Cinq Mars pour des intérêts plus considérables. Elle me répondit séchement que cette excuse étoit une défaite, & qu'elle étoit folle de s'imaginer que je l'aimasse. Elle me quitta après ces paroles, & ne voulut plus entendre de raisons.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'elle n'agissoit pas de bonne foi. Elle avoit déjà ma Montre qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix pistoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai assez aveugle pour ne pas faire la moindre réflexion sur son procédé. Elle est trop riche; me dis-je à moi-même, pour être intéressée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi, soit un effet de sa confiance.

Je me résolus donc de demander les cinquante pistoles à Monsieur de Cinq Mars. J'étois chez elle avec lui quand je lui en fis la proposition. Je le tirai dans une Chambre à l'écart, & je lui dis en tremblant que j'avois un extrême besoin de cinquante pistoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me répondit qu'il m'en alloit donner cent, & aussi-tôt appelant la personne chez qui nous étions: Combien vous ai-je laissé d'argent, Mademoiselle,

D'E SAINT-EVREMOND. 25
moiselle , lui dit-il , la dernière fois que je vous vis ? N'est-ce pas trois cens pistoles ? Allez m'en querir cent , je vous prie , dont j'ai extrêmement besoin. Cette fille rougit , & n'osant rien répondre , elle lui apporta les cent pistoles bien comptées qu'il me donna.

Je fis difficulté de les prendre , lui disant que cette fille en avoit peut-être besoin. Non , dit-il , elle en a de reste , & je veux même qu'elle vous en donne quand vous en aurez besoin ; & l'appellant aussitôt , il lui dit qu'elle me donnât tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent pistoles , résolu d'apprendre à Monsieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la personne même de qui il les avoit prises , & je le laissai avec elle.

Je ne savois que comprendre au procédé de cette fille , qui avoit fait semblant d'avoir besoin de cinquante pistoles en un temps où Monsieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens ; mais la chose me paroissoit bizarre , supposé qu'elle ne fût pas de bonne foi , qu'elle fût punie elle-même de son avarice , & qu'au lieu de me demander de l'argent , comme elle avoit fait jusques-là , on l'eût obligée de m'en

donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empêcher de raconter la chose à mon frere , qui me blâma fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars , & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoyer. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours , & que quelque argent que lui donnât Monsieur de Cinq Mars ; elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu , ajouta-t-il , dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars , mais l'amour l'aveugle , & il n'a pas le loisir de s'appliquer à connoître ses Maîtresses.

Mon frere reporta les cent pistoles , & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données , toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui l'avoit déjà trouvé aveugle sur le sujet de cette fille , ne jugea pas à propos de lui dire que c'étoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt , mais comme j'avois résolu de ravoir ma Montre & mes dix pistoles , je pris aussi la résolution de me servir de l'ordre que Monsieur de Cinq Mars lui avoit donné , de ne me laisser manquer de rien.

J'allai donc chez elle , & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant : Hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a prêtées? Ne sont-elles pas pour moi? Pour vous, lui dis-je? Ma foi, je les ai déjà dépensées; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extrême. Quoi! reprit-elle, vous croyiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il me feroit mal passer mon temps, si j'avois touché à un sou de l'argent dont il me confie le dépôt. Hélas! dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse. A peine Monsieur de Cinq Mars me donne-t-il mon nécessaire, & je n'ose jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractère de la Demoiselle, m'empêcha de donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monsieur de Cinq Mars n'étoit point du tout du caractère dont elle le faisoit, & que je lui en parlerois moi-même pour en savoir la vérité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix pistoles, puisque je ne pouvois douter qu'elle ne

feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle se met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monsieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'insistai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix pistoles; elle me dit qu'absolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits présens pour marque de mon amitié.

Quelque fâché que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de rire de ses complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'être point touché de ses larmes, & de la m'priser autant que je l'avois aimée. Elle étoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monsieur de Cinq Mars lui prodiguât un argent immense, elle ne laissoit pas de demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monsieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la suite quelle fut sa destinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me dispenser d'y accompagner mon frere, qui s'y trouvoit souvent pour voir Monsieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amuser ailleurs, je m'adonnai à l'Hôtel de..... parce que Madame la

DE SAINTE-EVREMOND. 29

Duchesse de étoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaisir. Elle avoit une Nièce fort jolie, qu'elle faisoit élever auprès d'elle; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce temps-là. C'étoit une fille de seize ou dix-sept ans; & du caractère dont j'étois, il est aisé de juger que la voyant fort souvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle répondoit à mon amour d'une manière qui me faisoit enrager; elle ne faisoit que rire, & je ne pouvois deviner si elle m'aimoit ou si elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle étoit sortie avec la Duchesse, j'allai pour la voir, & je ne trouvai qu'une jeune femme de chambre qui la servoit. C'étoit une fille de vingt ans qui étoit assez bien faite. J'avois coutume de lui faire des honnêtetés toutes les fois que je la rencontrais, & la trouvant seule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de sa Maîtresse, & me dit que j'en étois passionnément aimé; que cette Nièce lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'osoit s'expliquer à moi-même. Elle ajouta que si je l'aimois véritablement, elle tâcheroit de lui ôter cette timidité & ces scrupules, & de me ménager avec elle des conversations secrètes. Je jurai à cette fem-

me de chambre tout ce qu'elle voulut , & elle m'assura que je verrois bien-tôt sa Maîtresse , pourvu que je lui promisse d'être discret. Elle prit ensuite la précaution de m'avertir de ne lui rien témoigner jusqu'à ce qu'elle l'eût prévenue.

Nous finissons à peine cette conversation , que la Duchesse revint avec sa Nièce. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne après ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi , & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire ! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie , & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion , que l'imagination d'être aimé.

La femme de chambre ne me laissa pas languir. Dès le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler , & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maîtresse , & que si je voulois venir à l'Hôtel dès le soir même , elle trouveroit le moyen de me la faire voir. Je n'avois garde de différer , & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse , j'y sou-

DE SAINT-EVREMOND. 31

pai , & quand je crus qu'elle vouloit se coucher , je pris congé d'elle ; mais au lieu de sortir , je montai en sortant de sa chambre dans un grenier en manière de garde-robe , où la femme de chambre m'enferma. Il faisoit un froid extrême , & je fus là deux grosses heures à geler de froid. Au bout de ce temps , & environ sur le minuit , on vint ouvrir la porte de mon grenier , & je connus que c'étoit la femme de chambre , qui me prenant par la main me dit tout bas que je la suivisse. Je la suivis , & après plusieurs détours , je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi éteint , qui ne donnoit pas assez de clarté pour éclairer cette chambre , & me faire reconnoître où j'étois. Elle me dit que je me chauffasse , & que la Maîtresse alloit venir me trouver. Un demi quart d'heure après , j'entendis entrer une personne qui sans me rien dire s'approcha de moi. Est-ce vous ? lui dis-je ; croyant que c'étoit la Nièce de la Duchesse. J'eus beau repeter trois ou quatre fois , est-ce vous ? on ne me répondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empêchoient de parler , & je ne crus pas la devoir questionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous étions , & je vis une figure d'hom-

me qui y entroit. La personne qui s'étoit approchée de moi , me poussa à la ruelle du lit , & alla au-devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit avec beaucoup de familiarité , & qu'elle le prioit fort honnêtement de sortir. Cet homme ne voulut point se retirer , & répondit en jurant qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçût , & il s'avança aussi-tôt vers la ruelle où j'étois , & se jettant sur moi avec furie , il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'échaper de ses mains , nous fîmes du bruit , & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au-dessus de celle où nous étions. Quelque temps après j'apperçus de la lumière , & la Duchesse elle-même , suivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plutôt entrée , que je reconnus que celui contre qui je me battois , étoit un laquais de la maison. La femme de chambre me montra à la Duchesse , & ensuite lui dit en pleurant : vous voyez , Madame , que je ne vous ai pas menti , & que Monsieur le Chevalier est venu se cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire , & j'ai été prier Champagne de venir le faire sortir , mais il n'a jamais

DE SAINT-EVREMOND. 33

voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Duchesse ne put s'empêcher de rire, quoiqu'elle fût fort en colère, & m'adressant la parole, elle me dit que je faisois là de belles actions, & que j'étois un joli garçon. J'étois si saisi & si confus, que je ne pus dire un mot. La Duchesse me fit reconduire par ses gens, & je sortis commençant à deviner une partie de cette aventure.

La vérité étoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la nièce, & qu'elle s'étoit servie de son nom pour avoir elle-même un rendez-vous avec moi. C'étoit elle qui étoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit osé me répondre quand je lui avois demandé, est-ce vous? Soit que le laquais qui vint ensuite m'eût apperçu, soit qu'il eût accoutumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre se voyant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moyen pour sortir d'intrigue, que d'aller avertir la Duchesse, que j'étois caché dans sa chambre. Sa friponnerie eut tout le succès qu'elle souhaitoit. La Duchesse la crut une Vestale, & je passai pour un débauché. Je n'osai même détromper la Duchesse sur le champ,

parce que c'eût été commettre sa nièce. Ainsi j'eus toute la honte de cette aventure, & personne ne douta que je ne fusse amoureux de la femme de chambre. La nièce m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis; j'eus beau protester de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait espérer, elle persista à croire ce que les apparences lui persuadoient, & elle prit les vérités que je lui disois pour des excuses imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser opprimer; & voyant que la nièce elle-même prenoit parti contre moi, je résolus de raconter à la Duchesse comme les choses s'étoient passées. Cela lui donna des soupçons sur la conduite de cette femme de chambre. Elle l'éclaira, & la surprit en intrigue, non-seulement avec le laquais, mais encore avec plusieurs autres. Elle fut chassée, & il ne resta à la Duchesse & à sa nièce d'autre sujet de se plaindre de moi, que l'insolence que j'avois eue d'espérer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la vérité eut été éclaircie, je m'apperçus que la Duchesse & sa nièce me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait, & soit que mon avan-

DE SAINTEVREMOND. 35

ture leur eût fait compassion , soit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque chose pour elles , je ne pus douter que l'une & l'autre n'eût de l'amitié pour moi. Mais hélas ! cette amitié ne servit qu'à me faire mieux connoître encore le caractère des femmes.

La Duchesse fut la première qui me déclara ses sentimens. Elle me dit nettement que jusque-là elle m'avoit regardé comme un enfant , & qu'elle n'avoit osé me dire l'inclination secrète qui la portoit à m'aimer ; mais qu'après le courage & la discrétion que j'avois eû dans l'avanture de la femme de chambre , elle voyoit bien qu'elle pouvoit se fier à moi , & qu'elle vouloit que je l'aimasse : mais il faut , dit-elle , raccommoder un peu votre réputation , car comme vous passez pour un débauché , on trouveroit mauvais que je vous viffe , si vous ne paroissiez être entierement différent de ce que l'on a sujet de vous croire. Vous êtes le cadet de votre Maison , & si vous voulez me plaire , vous prendrez l'état Ecclesiastique. Je trouverai le moyen de vous faire avoir des Benefices , & vous vous metrez dans un Seminaire.

Je lui dis que j'étois disposé à tout ce qu'elle voudroit , & il est vrai qu'en ce mo-

ment je me trouvai si flatté de me voir aimé d'une Duchesse, que je ne fus épouvanté ni par l'aversion naturelle que j'avois pour la profession qu'on me proposoit, ni par ce que je me figurois de triste pour moi dans le séjour d'un Séminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mère; je le dis à mon frere dès ce même jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma Famille à me laisser prendre un état qui sembloit la décharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc semblant d'être fort désabusé des choses du monde, & je pris des mesures pour me mettre dans un Séminaire, & y commencer mes études de Théologie. Quand on sut que j'avois pris cette résolution, la nièce de la Duchesse à qui je n'en avois rien dit, en parut fort surprise & fort touchée. Elle me dit que j'étois fou, & que ce n'étoit pas-là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajouta-t elle, il faut vous avouer que je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas répondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'est que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le seul homme à qui je voulois m'attacher; & j'esperois que vous m'épouseriez quelque jour.

DE SAINTE VREMOND. 37

Ah ! Mademoiselle, lui répondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plutôt ? Car que dira-t-on, de ne me voir point changer d'état, après avoir pris pour cela toutes les mesures nécessaires ? Cependant vous en êtes encore la maîtresse, & je vous promets de n'en rien faire si la chose vous déplaît. Elle me répondit qu'elle ne vouloit pas absolument que je me fisse d'Eglise, & que si je le faisois, je lui donnerois un très-sensible chagrin. Je l'assurai qu'il n'en seroit rien, & un jour après, j'allai dire à la Duchesse que je ne pouvois me résoudre à me faire Ecclesiastique.

Je vois bien, reprit la Duchesse, que c'est maniece qui vous a parlé. Je sai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ses chimères sur la passion qu'elle a pour vous, mais elle n'en est pas où elle pense. C'est une folle dont je veux me défaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là-dessus elle me dit que le Duc son mari & elle, avoient pris secretement des mesures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois véritablement. Je sentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier

une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre mérite que ses richesses : Je répondis à la Duchesse que j'étois encore prêt de faire ce qu'il lui plairoit, & que dès le lendemain j'entrerois au Séminaire : mais qu'il y avoit de la conscience à marier sa nièce de cette sorte. Faites, dit-elle, ce que je souhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à sa nièce de la conversation que j'avois eû, & je lui appris que sa tante avoit de la jalousie de l'amitié que j'avois pour elle, & que si je ne me faisois Ecclesiastique, on la marieroit. Quelle fut ma surprise, quand lui disant qu'on alloit la marier, elle me répondit avec une espee de transport de joye : cela est-il possible ? Oui, lui dis-je, mais sachez à qui on vous marie, c'est à un tel. Quoi ! c'est à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie ? Ah ! dit-elle, je le connois. C'est un homme fort riche ; & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'épouser, lui répondis-je froidement ? Vous, dit-elle ? Est-ce qu'on épouse des gens d'Eglise ? En achevant ces paroles, elle courut brusquement appeller une femme de chambre, & l'embrassant en ma présence ; Ah ! ma chere, lui dit-elle, fais-tu que je vais être mariée ?

DE SAINT-EVREMOND. 39

Je restai immobile à un changement si imprévu, & peu s'en fallut que je ne prisse la résolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voiant les femmes capables d'une pareille inconstance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je sortis plus résolu que jamais de faire ce que la Duchesse souhaitoit de moi.

Je laissai donc partir mon frere qui alla se rendre en Piémont; où son Régiment servoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Duchesse c'est qu'au lieu de m'enfermer dans un Séminaire pour y être en retraite, je me mettrois dans une pension proche la Sorbonne pour y étudier en Théologie.

Le premier jour que je me fus revêtu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Duchesse, qui me dressa elle-même à la modestie & à la bienséance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baisser les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoue que c'étoit un étrange sacrifice que je lui faisois; car outre la répugnance naturelle que j'ai déjà dit que j'avois pour l'état Ecclesiastique, j'étois né ennemi de la contrainte: mais enfin j'étois si flatté de me voir aimé de cette femme,

que quoi que je n'eusse pas pour elle autant de passion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croyois qu'il ne m'étoit pas permis de ne lui point obéir aveuglément.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand soin de répandre par tout que j'étois un Saint, & que c'étoit la seule dévotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Eglise. J'avoue que quelque aversion que j'eusse de cette hypocrisie, je sentoient ma vanité bien flattée de pouvoir me dire qu'une personne de cette qualité qui passoit pour une Vestale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc son mari qui étoit plus âgé qu'elle, n'avoit nul soupçon sur sa conduite, & elle avoit mérité sa confiance par deux ou trois sacrifices qu'elle lui avoit faits, dont je vais parler pour faire connoître de quoi une femme est capable.

Il y avoit un homme de la première qualité qui s'étoit déclaré son Amant. C'étoit l'homme du monde du plus grand mérite, & qui avoit pour elle les manières les plus engageantes. Il lui marquoit son attachement avec un respect & une soumission peu ordinaire dans les personnes de ce rang. La
 Duchesse

DE SAINT-EVREMOND. 48

Duchesse avoit d'abord répondu à sa passion, mais venant à s'appercevoir que son mari en avoit de l'ombrage, elle déclara à cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'aimer ni le voir.

Il pensa devenir fou à cette nouvelle, & il en tomba malade. Tout son recours fut de lui écrire, & jamais je n'ai rien vû de plus touchant que ses lettres. La Duchesse les montroit toutes à son mari qui faisoit lui-même les réponses. Elles ne pouvoient manquer d'être fort sèches, puisqu'elles étoient dictées par un Mari. J'admirois comment cette femme avoit la cruauté d'en user si mal avec un homme qui en usoit si bien avec elle, & je ne pouvois m'empêcher de sentir pour elle un secret mépris. Il faut, lui disois-je quelquefois, que vous ayez bien de l'aversion pour un homme que vous sacrifiez si cruellement. De l'aversion, répondit-elle ? Point du tout, je l'aime au contraire, & si je suivois mon penchant, j'en aurois pitié : mais j'aime mieux mon repos que lui, & dans la situation où je suis, je ne dois donner aucun sujet de défiance à mon mari. Quoique je fusse fort jeune, je jugeois bien qu'elle en useroit de même avec moi si son mari venoit à me soupçonner. Je lui dissimulois pourtant cette pen-

sée, & j'applaudissois tout haut à une conduite que je blâmois dans mon cœur.

Comme cet Amant savoit que j'avois beaucoup d'accès, auprès d'elle, il avoit cherché à me connoître pour avoir le plaisir de m'en parler, & j'avois peine à m'empêcher de le détromper quand je le voyois persuadé que sa Maîtresse ne le maltraitoit que par un excès de fierté. Il me fit tant de pitié, & je trouvai cette femme si indigne de la délicatesse des sentimens qu'il avoit pour elle, que je résolus de le tirer d'erreur. Je lui écrivis une lettre sans nom, & d'un caractère inconnu, & l'avertissois par cette lettre que la Duchesse n'étoit rien moins que ce qu'il pensoit, & que s'il vouloit l'épier aux heures où un certain Abbé alloit la voir, il pourroit être détrompé. Cet Abbé étoit moi-même, & j'avoue que j'étois bien imprudent d'aller l'éclaircir sur une chose qui pouvoit retomber sur moi, mais j'étois jeune, j'avois de la vanité, & je me faisois un secret plaisir de lui faire voir que j'étois plus heureux que lui. Ainsi la vanité eut plus de part à mon procédé que la générosité ou la compassion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoutât peu de foi, il résolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moyen un jour

de se couler dans l'appartement où j'avois coutume de voir la Duchesse , & se mit derriere une tapisserie qui couvroit une encoignure de la chambre qui lui donnoit assez d'espace pour y demeurer caché , sans que l'on s'en apperçût. Il pouvoit entendre aisément de là ce qui se disoit dans cette chambre. Nous ne savions ni la Duchesse ni moi qu'il nous écoutât. Il étoit trois heures après midi , & c'étoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous étions ensemble quand nous entendîmes du bruit derriere la tapisserie. La Duchesse alla voir ce que c'étoit , & elle le trouva évanoui , & qui ne respiroit presque plus. C'étoit l'effet qu'avoit produit en lui la surprise de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la résolution avec laquelle cette femme prit aussitôt son parti. Retirez-vous , me dit-elle , & laissez moi me démêler seule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois ; je sortis d'abord , & j'étois ravi d'être loin d'un lieu où je ne prévoyois rien de bon pour moi.

Quand je fus sorti , la Duchesse appella une femme de chambre , & lui montrant l'homme caché derriere la tapisserie , elle lui dit qu'elle eût soin de le faire retirer , & que c'étoit un fou à qui l'amour avoit ren-

versé l'esprit. Son mari arriva presque dans le même moment, & demanda ce que c'étoit. C'est, reprit-elle, avec un sens froid inconcevable, ce pauvre fou de... qui est venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'évanouir en voyant que je ne voulois pas l'écouter. Il n'est point à propos, ajouta-t-elle, que vous paroissiez ici. Retirons-nous, & laissons à cette fille le soin de le faire sortir.

Le Duc emmena sa femme, ne pouvant cesser de l'embrasser & de la louer de sa vertu. L'Amant revint de son évanouissement & sortit sans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchât à se venger de la Duchesse & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le désabuser : mais je reconnus bientôt que la vengeance qu'il vouloit en tirer n'étoit point dangereuse pour moi. Il prit le parti de mépriser la Duchesse autant qu'il l'avoit aimée, & en cela il fut plus sage & plus courageux que je ne l'ai été en pareille occasion. Comme il étoit parfaitement honnête-homme, il ne témoigna jamais rien de cette aventure, & on l'entendit toujours parler avantageusement de la Duchesse. Je prenois grand soin de l'éviter, & nous nous rencontrâmes peu depuis ce temps-là, car il fut blessé le mois de

DE SAINT-EVREMOND. 49
Septembre suivant à la prise de Salfes , &
il mourut de sa blessure.

Ce ne fut pas cette seule aventure qui me fit connoître le caractère de la Duchesse. Elle fit à son mari un sacrifice bien plus cruel , & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque chose de fâcheux pour moi. Avant qu'elle m'eût aimé , elle avoit jetté les yeux sur un autre. C'étoit un jeune homme un peu plus âgé que moi , qui étoit fils de sa Nourrice. Elle avoit persuadé au Duc son mari de le faire son Page , car en ce temps-là on prenoit des Pages plus âgés qu'en ce temps-ci. Ce Page étoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'étoit un jeune homme extrêmement étourdi , & sur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fonds à faire. C'est ce qui lui fit venir la pensée de s'attacher à moi , & de se défaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi , lui donneroient de la jalousie , elle résolut de prévenir son ressentiment , & le parti qu'elle prit , fut de le rendre suspect à son mari , en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui découvrir qu'il étoit amoureux d'elle. Le Duc ayant pris feu aussitôt sans examiner la chose , appella son Page , & le menaça de lui faire casser la tête.

te , s'il ne sortoit promptement de son service. Ce jeune garçon répondit sans s'étonner , que s'il avoit aimé la Duchesse ; c'étoit elle qui en avoit fait les avances , & il offrit même de l'en convaincre , parce qu'il avoit encore un billet d'elle , qui sembloit expliquer clairement les avances dont il l'accusoit. Les choses étoient comme le disoit le Page , & il produisit le billet. Le mari l'ayant montré à sa femme , elle répondit avec assurance , qu'elle ne pouvoit désavouer que ce billet ne fût de sa main ; mais qu'elle l'avoit écrit à une personne de ses amies , & non pas au Page. Malheureusement pour lui , il étoit tourné de manière , qu'on ne pouvoit démêler , s'il étoit pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut persuadé que la chose étoit comme l'assuroit la Duchesse , & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle insolence ; en osant s'attribuer un billet écrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Duchesse lui avoit donné beaucoup de bijoux , qu'elle savoit bien qu'il avoit gardé. Elle dit à son mari , que non seulement ce Page étoit un fourbe , mais un voleur qui lui avoit pris cent choses. Les bijoux furent trouvés dans la cassette de ce malheureux , & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Jus-

tice , mais la Duchesse obtint qu'il se contentât de le chasser. Il prit parti dans les Troupes , où il déchiroit cruellement cette femme , son ressentiment lui faisant ajouter beaucoup de choses à la vérité. Il fut tué dans le premier combat où il se trouva.

Il est aisé de juger , que je n'étois pas trop tranquille dans un engagement , dont tant d'exemples me faisoient craindre les suites ; mais je ne savois comment me dégager , & d'ailleurs la vanité m'attachoit , où je sentoïis bien que je ne me serois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'étude , & je commençai à me faire de la réputation du côté de l'esprit & du savoir. Je n'avois encore aucun bien d'Eglise ; & comme je prévoyois que l'amitié de la Duchesse finiroit , je ne regardois point l'état Ecclesiastique comme un état permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi , me dit que des gens qui étoient maîtres d'un gros Bénéfice , m'avoient choisi pour me le donner , & que quand je le voudrois , elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit étoit une entremetteuse , car elle ne dissimula point que c'étoit elle qui avoit fait venir cette pensée aux gens.

en question , persuadée qu'il lui en revien-
droit quelque chose. La curiosité plutôt que
l'amour du Bénéfice me fit écouter sa pro-
position. Elle me dit que je me trouvasse
le lendemain près de la Porte Saint-Mar-
tin , & qu'elle me meneroit chez les gens
qui avoient une si bonne volonté pour
moi. Je m'y rendis , & elle me fit aller
près de Saint Sauveur dans une maison
assez vilaine. Il fallut monter dans une
chambre au second étage , où je trouvai
une fille d'environ vingt ans , fort laide ,
mais extraordinairement parée. Cette fille
m'abordant avec un air de connoissance ,
me dit que sa mere alloit venir , qui
m'instrueroit du Bénéfice dont il s'agissoit
mais que cependant elle avoit été bien-
aise de m'entretenir , parce qu'il y avoit
long-temps qu'elle me connoissoit. Ja-
mais je ne fus plus embarrassé ; car c'étoit
assûrément la premiere fois que je l'avois
vûe , quoiqu'elle protestât qu'il y avoit
long-temps que je devois la connoître.
Je m'avisai de répondre que je croyois
qu'elle vouloit m'éprouver en me faisant
de pareilles honnêtetés , & qu'elle savoit
bien qu'un homme qu'on choisissoit pour
un Bénéfice , ne devoit guère connoître
de femmes. Elle parut satisfaite de cette
réponse ,

DE SAINTE-VREMOND. 49

réponse , me disant qu'elle étoit ravie de ne s'être pas trompée , parce qu'en effet elles m'avoient regardé , sa mere & elle , comme un homme qui , par sa sainteté , méritoit de posséder des biens d'Eglise. Cette fille me fit là-dessus un long sermon , & j'admirais comment elle me parloit si bien de Dieu , après m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit dessein de me parler d'autre chose. Sa mere vint , qui commença par m'embrasser , & qui me fit une longue histoire , qui se termina par dire , qu'avant qu'il fût un mois , je serois , par son moyen , un des plus riches Bénéficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté , & j'allois prendre congé d'elles , quand il vint une Dame , qui tenant une bourse , dit qu'elle quêtoit pour une personne de naissance , qui étoit réduite à l'extrémité. Ah ! mon cher enfant , me dit la mere , il faut soulager les pauvres ; & aussi-tôt elle tira trois pistoles , qu'elle mit dans la bourse de la Quêteuse. La fille en mit deux , & on vint me demander si je ne voulois pas aussi faire quelque charité. Je tirai un écu , disant que je donnerois davantage quand j'aurois les Bénéfices qu'on me promettoit. Tout cela m'étoit suspect , & me faisoit craindre que je n'eusse

affaire à des escrocs. Je ne fis pourtant point semblant d'avoir ces soupçons , & je sortis en leur témoignant qu'elles me feroient plaisir de me donner au plutôt de leurs nouvelles. J'en eus dès le lendemain. La mere, dans la conversation que j'avois eüe avec elle , m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Couvent , & je fus fort étonné de la voir venir chez moi avec cette fille prétendue , qui ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans , & qui me parut fort triste. La vüe de cette jolie personne me fit résoudre de seindre que j'ajoutois foi aux propositions du Bénéfice , pour avoir occasion de retourner chez sa mere. J'y retournai en effet deux jours après , & ce fut cette jeune personne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triste que la premiere fois , & je ne püs m'empêcher de lui en demander la raison. Avant que de me répondre , elle regarda de tous côtés , si elle n'étoit point écoutée , & se voyant seule avec moi , elle me dit en pleurant : que la femme chez qui elle demouroit , n'étoit point sa mere , & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la Maison de ses paréns , qui lui avoient été toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes & elle me fit tant de pitié que

DE SAINTE-EVREMOND: 31
je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle se rassura à cette promesse, & me dit : que si j'avois cette bonne volonté-là pour elle , il n'y avoit point de temps à perdre , & qu'il falloit que je l'emmenasse tout-à-l'heure. On m'a envoyée , ajouta-t-elle , pour vous entretenir , parce qu'on a crû que vous voudriez m'en conter , & on est résolu , si vous le faites , de vous insulter pour tâcher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je m'étois exposé en allant dans cette maison , & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas sortir comme j'y étois entré. Je me levai pour me retirer , & je lui dis qu'elle ne se mit pas en peine , & que je ne la laisserois pas long temps dans le lieu où elle étoit. Cette assurance ne lui mit point l'esprit en repos. Elle s'obstina à me vouloir suivre , craignant que si je sortois sans elle , je n'oubliaffe ce que je venois de lui promettre. Dans le temps que je lui donnois de nouvelles assurances ; la mere entra, suivie de deux hommes avec des épées , qui m'arrêterent , en me disant : Ah , ah , M. l'Abbé , vous aimez donc les Dames. Je leur répondis le plus honnêtement que je pûs , les assûrant plus d'une fois que j'étois fort leur serviteur ; la mere , sans un plus

long préambule , dit : qu'il falloit aller querir un Commissaire , & que puisque j'étois venu suborner sa fille , elle vouloit en avoir raison. Je lui jurai que je n'avois point eu cette pensée , & qu'elle en pouvoit savoir la vérité de la fille. Cette fille pleuroit sans dire un seul mot , & je me trouvois fort embarrassé. Je tâchai de faire bonne mine , & dis avec assurance que je consentois que l'on fist venir le Commissaire. Dans ce moment on frappa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir , & se jetta aussi-tôt dans le degré , en me faisant signe de la suivre. Les gens qui avoient frappé à la porte étoient deux autres Bretteurs , qui mettant l'épée à la main , menacerent ceux qui étoient dans cette chambre de les tuer , en criant : Vous voilà donc, Messieurs les coquins , il y a long-temps que nous vous cherchons. Pendant qu'ils songeoient à se défendre , je fis si bien que je m'échappai dans le degré. J'y trouvai la fille , qui me tirant par le bras , me fit descendre avec précipitation dans la rue. Ainsi on me vit sortir de cette Maison avec cette fille toute éplorée , pendant que la mere crioit par la fenêtre , au voleur , à l'assassin. Les voisins s'assemblerent , & je me vis en un moment entouré de plus de cent personnes , qui me

demandoient ce que c'étoit. La fille me disoit , Monsieur , sauvons-nous , & j'étois si étourdi & si honteux , que je ne savois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de résolution que moi , & fendant la presse , elle me tira dans une rue voisine , où nous entrâmes , toujours suivis de beaucoup de canaille qui crioit après nous. Nous allâmes de la sorte jusqu'aux piliers des Halles ; & la foule s'étant un peu dissipée , j'entrai avec cette fille chez un Fripier , qui nous reçut , & qui écarta le reste de la canaille. J'avois perdu mon chapeau ; mon manteau & mon rabat étoient déchirés , la fille n'étoit pas en meilleur équipage , & le Fripier ne savoit que penser de tout cela. Je ne savois moi-même que lui dire , & il crut que c'étoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services , & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette Maison. La fille étoit ravie , à ce qu'elle me disoit , de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trouvée , & elle m'appelloit son libérateur , me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoyai le Fripier chez la Duchesse mon amie , avec un billet , par lequel je lui apprenois en gros mon aventure , & la priois de m'envoyer un Carrosse. Elle vint elle même sur le soir , & me

34 MEMOIRES DE M.

voulut emmener. Je lui dis la chose naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiselle. Sa beauté lui fit compassion, & elle l'emmena avec moi, m'assurant qu'elle la garderoit dans son Hôtel jusqu'à ce qu'elle lui eût trouvé un Couvent. Je retournai chez moi, où je sçus que tout le monde disoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prévalut si fort, que je ne pûs la détruire; & sans être coupable d'aucun autre crime que d'avoir été dans une maison que je ne connoissois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaises mains où elle étoit, je vis ma réputation attaquée par tout, en sorte qu'il n'y avoit personne qui ne me regardât comme un débauché, tant il faut peu se fier aux apparences; car elles étoient toutes contre moi, & si quelqu'un eût entrepris de me justifier, il auroit passé pour un homme de l'autre monde. Cette expérience que je fis alors en ma personne, m'a toujours empêché depuis, d'ajouter foi aux histoires qui déchirent la réputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai crû qu'on pouvoit bien le dire avec aussi peu de fondement que l'on en disoit alors de moi.

Cette aventure me détermina à quitter

le petit collet , car je vis bien qu'après l'éclat qu'elle avoit fait contre moi , il me seroit impossible de réussir dans une profession , où l'on ne peut vivre avec agrément quand la réputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination , & quoiqu'assez jeune , j'avois déjà compris les embarras d'un état , qui demandant plus de régularité qu'un autre , expose les Ecclésiastiques à être méprisés & tournés en ridicule par des choses qui pourroient être un mérite dans les gens du monde. J'étois trop vif pour être hypocrite. Ma conversation étoit toujours gaie , & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit souvent des railleries & des remontrances , & je crus que pour avoir tout mon mérite , je devois paroître dans un état où je ne fusse jamais obligé de me contraindre , car le mérite consiste à savoir se mettre à sa place , & j'ai vû mille gens , qui pour avoir pris des professions qui ne leur convenoient pas , ne pouvoient parvenir à s'attirer ni la considération ni l'estime qu'ils auroient eûe s'ils avoient choisi un autre genre de vie.

Je dis mon dessein à la Duchesse , qui y consentit , avec d'autant plus de facilité , qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'apperçûs de son changement , mais ce

56 MEMOIRES DE M.

qui me surprit , c'est qu'elle prit pour prétexte des manières indifférentes qu'elle eut pour moi , l'aventure qui m'étoit arrivée. Personne ne favoit mieux qu'elle , que j'étois innocent de la débauche , dont cette aventure me faisoit accuser. Elle avoit d'abord été instruite de la vérité ; mais enfin, changeant tout-à-coup , elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire passer pour innocent quand tout le monde croyoit le contraire , & qu'après ce grand éclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoître ce que j'ai reconnu mille fois depuis , qu'il y a peu de gens assez généreux pour justifier leurs amis innocens , dès qu'ils passent pour coupables.

Je me consolai assez aisément du changement de la Duchesse , mais j'avoue que j'eus plus de peine à me consoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maison , où elle jouoit un si méchant personnage. Cette fille plut d'abord au mari de la Duchesse. Il en devint fou , & il lui fit d'abord paroître tant de passion , que la Demoiselle qui étoit moins innocente qu'elle ne paroissoit , résolut d'en profiter. Elle résista aux poursuites du Duc. Le Duc s'opiniâtra à vouloir en être aimé , & tout le monde s'apperçut de son amour. La

Duchesse en eut , ou fit semblant d'en avoir de la jalousie ; & se hâtant de bannir cette fille de chez elle , elle me choisit pour lui persuader de se laisser mener dans un Couvent , sans que le Duc en sçût rien. Je lui en parlai , & ne doutant point qu'elle n'eût des égards pour moi , après le service que je lui avois rendu , je lui représentai combien il étoit important de ne se brouiller pas avec la Duchesse. Elle me demanda sèchement de quoi je me mêlois , & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pûs empêcher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle , à quoi elle répondit par des injures , me priant de n'entrer jamais dans ses affaires , & niant même fort effrontément qu'elle m'eût obligation d'aucune chose. O Dieu ! combien cette impudente me surprit-elle , & combien dis-je alors , *qu'est-ce que les femmes ?* L'ayant quittée , j'allai dire à la Duchesse qu'elle la fist enlever comme elle voudroit , & je lui racontai notre conversation. La Duchesse vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux esprit , & elle résolut de la remener où je l'avois prise. Elle fit chercher la femme qui passoit pour sa mere , mais on ne la trouva plus , & nous apprîmes que tout avoit décampé , la prétendue mere ,

l'autre fille , & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Duchesse ne sachant plus qu'en faire , & voulant absolument qu'elle sortît de chez elle , ne marchandâ point à la faire mettre à la porte , & une belle nuit cette misérable créature se vit arrachée de sa chambre , & menée par force dans un Hôpital à l'extrémité du Fauxbourg , où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu , & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermés.

Le Duc étoit à la campagne , & je ne favois rien de tout cela ; mais je ne fus pas long-temps sans l'apprendre. Le Duc étant revenu , & ne la retrouvant plus , demanda ce qu'elle étoit devenue. La Duchesse dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle étoit un jour sortie sans rien dire , & qu'apparemment il en favoit plus de nouvelles qu'elle. Le Duc jura , menaça , & me vint trouver , croyant que j'en saurois quelque chose. Je n'avois garde de lui en rien apprendre , puisqu'on m'en avoit fait mystère à moi-même. Je lui avois déjà protesté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun éclaircissement sur cette fille , lorsqu'on me vint dire qu'un Ecclé-

Ecclésiastique me demandoit. Je répondis que je ne pouvois quitter Monsieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre temps. L'Ecclésiastique insista pour me parler, & le Duc l'ayant permis, cet homme entra, & me priant qu'il pût me dire un mot en particulier : En vérité, Monsieur, me dit-il, c'est conscience à vous, après avoir abusé d'une fille, de la mettre à l'Hôpital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme étoit un des Directeurs de l'Hôpital où cette fille étoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'étoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'aperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'étoit, l'Ecclésiastique lui conta la chose comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & scélérat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laissant-là, il fit monter l'Ecclésiastique dans son carrosse, le priant de le conduire sur le champ à cet Hôpital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il sauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune sorte. Le Duc ne

60 MEMOIRES DE M:

voulut jamais souffrir que je l'accompagnasse, & il alla seul avec l'Ecclésiastique, jurant toujours qu'il se vengeroit de mon procédé. Je les laissai partir, & je courus chez la Duchesse lui rendre compte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord étonnée, mais profitant de la prévention où elle voyoit son mari, que c'étoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hôpital, elle résolut dans son cœur de le lui laisser croire, pour ne se point faire d'affaire avec lui. Ainsi je me vis encore la victime de cette seconde aventure. Le Duc reprit la Demoiselle, & il me regarda toujours comme celui qui l'avoit mise dans cet Hôpital; ce que la Duchesse lui confirma, en protestant qu'elle n'en savoit rien, & pardonnant enfin à son mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aimait trois ou quatre ans, & qu'il maria ensuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a été très-considerée, & où elle n'est morte que depuis fort peu de temps.

Ayant résolu de quitter le petit collet, je l'écrivis à mon frere aîné, qui en parut fort content, & qui m'envoya de l'argent, afin que j'allasse le trouver. Il étoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'at-

DE SAINT-EVREMOND 61

tendisse à Lyon , où il devoit se rendre incessamment , pour tâcher d'y voir Monsieur de Cinq Mars son intime ami , qu'on y devoit amener , après lui avoir fait son procès , & qui , à ce qu'on disoit , y subiroit bien-tôt un honteux supplice.

Je pris donc l'épée , & laissant mes confreres les Abbés , dont plusieurs ont fait des fortunes dans l'Eglise , qui m'ont souvent fait repentir de ce changement , j'arrivai à Lyon , où mon frere étoit déjà , s'y tenant caché pour avoir plus aisément l'occasion d'y voir Monsieur de Cinq Mars , & de pouvoir l'embrasser , & recevoir ses ordres avant qu'il mourût.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur l'amitié des femmes , j'en vis à Lyon de bien plus fortes encore , du peu de solidité de l'amitié des grands , & de l'inconstance des fortunes humaines , dans la disgrâce & la mort de Monsieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lyon le lendemain de mon arriyée. Nous allâmes mon frere & moi nous ranger en habits de valets auprès de la porte de l'Hôtel de Ville , pour tâcher de nous faire voir à lui à la descente du carrosse. Il nous remarqua , & jugeant par nos habits que nous n'étions pas connus , & du dessein qui nous ame-

noit , il demanda qu'il lui fût permis de nous parler , disant que nous étions des domestiques qui l'avoient servi , & auxquels il auroit été bien-aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace , mais enfin n'ayant rien dans nos habits & dans nos manières qui pût nous rendre suspects , on nous laissa entrer un moment après qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empêcher de fondre en larmes en l'embrassant ; mais lui , nous regardant avec un sourire : Hé quoi , dit-il , mes amis , croyez-vous que tout ceci soit sérieux , & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir ? Mon frere qui étoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à espérer , redoubla ses larmes , en lui voyant cette confiance ; & l'embrassant plus étroitement ; il lui fit paroître une si violente affliction , que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas , s'écria : Hé quoi , est-ce tout de bon ? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer , & comme il ne disoit mot , Monsieur de Cinq Mars m'adressa la parole , & me dit : qu'est-ce donc que tout cela ? Après ces paroles prononcées , je vis un si grand changement dans son visage , que je crus qu'il alloit s'é-

DE SAINT-EVREMOND 63

vanouir. Mon frere se jettant encore à son cou: Hélas, Monsieur, lui dit-il, votre malheur n'est que trop certain. Il ne put continuer, & Monsieur de Cinq Mars passant de la douleur où je l'avois vû à une extrême colere: Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour-là? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme son ami & son serviteur, il étoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penser qu'à pardonner à ses ennemis, & qu'à se disposer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monsieur de Cinq Mars, je m'en soucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les assurances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plutôt que de changer à son égard. Mon frere le laissa parler, & après qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien espérer du Roi. Monsieur de Cinq Mars continua encore quelque temps, tantôt à faire des imprécations contre la Cour, tantôt à chercher les moyens de se sauver, tantôt à prier mon frere de lui donner un poignard pour se tuer; & voyant que mon frere ne lui répondoit rien, il se laissa tomber sur un

64 MEMOIRES DE M.

siége , en disant : je vois bien que je suis perdu , mon cher ami , que ferai-je ? Vous avez raison , continua-t-il , en se calmant un peu , je ne dois penser qu'à mourir , c'en est fait , j'y suis résolu ; & puisqu'on m'a si cruellement trompé dans ce monde , il faut que je tâche de ne l'être pas dans l'autre. Il répandit quelque larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il pût à éloigner de son esprit tous les souvenirs qu'il avoit du passé , & à ne plus penser qu'à bien mourir. Cette conversation dura près de deux heures , & nous eûmes la consolation de le laisser fort tranquille , & fort disposé à ne plus espérer de grace. Il nous demanda pardon de sa foiblesse & de ses emportemens , & donna quelques commissions à mon frere , le priant de ne point sortir de Lyon qu'il n'eût vû ce qu'il deviendrait. Nous le quittâmes ravis de sa fermeté & de son courage. Il nous fut impossible de le revoir , car son exécution tarda peu , & nous en fûmes les témoins , nous tenant aussi près de l'échafaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté , & nous jugeâmes qu'il ne démentiroit point le courage avec lequel nous l'avions laissé. Nous vîmes que dès qu'il fut sur l'échafaut , il se tourna de tous côtés ,
&

DE SAINT-EVREMOND 65.

& nous crûmes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne sçai s'il nous apperçut , mais il fit une révérence du côté où nous étions. Pour moi , j'avoue que je ne pûs souffrir ce spectacle. Je baissai les yeux , & je ne les levai que quand j'eûs entendu le coup qui ne me fit plus voir que le tronc & le sang qui en sortoit en abondance. Mon frere le voyant mort , me dit : retirons-nous , c'en est fait. Nous étions lui & moi à demi morts , & nous allâmes nous mettre au lit que mon frere garda plus long-temps que moi , en étant effectivement tombé malade. J'avois mille raisons d'aimer ce cher frere qui avoit de si grandes bontés pour moi , mais le témoignage qu'il me donna en cette occasion de son bon naturel , me le rendit encore plus précieux. Il me disoit souvent que Monsieur de Cinq Mars s'étoit attiré son mal eur pour s'être attaché à des femmes qui avoient été la cause de sa mauvaise conduite. Ces discours joints à l'expérience que je venois de faire à Paris du peu de solidité de ce sexe , me faisoient prendre de nouvelles résolutions de ne m'y jamais attacher. Mais on ne peut faire fonds sur rien en cette matière , & l'amour des femmes est un écueil contre lequel on a babilé mille fois , & qu'on retrouve toujours .

Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'e Illes quand je les avois aimées , n'étant encore qu'un enfant , ce fut encore pis , quand un âge plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des sentimens plus délicats & plus violens.

Je suivis mon frere en Catalogne , où ma premiere Campagne me rendit témoin de la prise de Perpignan & de la Conquête de tout le Roussillon. Je serois dans le Régiment de mon frere , & je me trouvai en quelques occasions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il est vrai què je ne me sentis point aussi timide que je devois l'être la premiere fois que je vis le feu. J'avois du goût pour le métier , & comme j'avois lû beaucoup d'Histoires , je me figurois que je marchois sur les traces d'Alexandre & de César. Cette imagination m'animoit , & me faisoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinmes à Paris sur la fin d'Octobre après la Bataille de Lerida , gagnée par le Maréchal de la Mothe , qui me présenta au Cardinal de Richelieu , en me donnant tous les éloges qu'on peut donner à un jeune homme. Le Cardinal connoissoit mon frere , & il n'avoit pas ignoré combien il avoit été ami de Monsieur de Cinq

DE SAINT-EVREMOND. 67

Mars. Je ne ſçai ſi c'étoit de bonne-foi qu'il me dit que j'avois un frere bien ſage ; & que je ferois bien ſi je voulois l'imiter. Mon frere qui étoit préſent ne répondant rien , le Cardinal répéta encore que j'avois un frere bien ſage , & qu'il en ſavoit des nouvelles. Il nous promit toutes ſortes d'agrémens , pourvû que nous nous attachaffions à notre devoir.

Quand nous fûmes ſortis de cette viſite , je demandai à mon frere , pourquoi Monsieur le Cardinal avoit tant inſiſté ſur ſa ſageſſe , & mon frere m'apprit que ce Miniſtre l'avoit envoyé querir deux jours auparavant , pour l'entretenir ſur le ſujet de Monsieur de Cinq Mars : qu'il lui avoit paru fort inquiet ſur ce ſujet , par toutes les queſtions qu'il lui avoit faites ; entr'autres , pourquoi Monsieur de Cinq Mars le haïſſoit tant. Mon frere m'assura qu'il n'avoit répondu à toutes les queſtions du Cardinal , qu'en lui diſant qu'il n'avoit rien connu ni des deſſeins , ni des inclinations ſecretes de Monsieur de Cinq Mars , & que le Cardinal lui avoit paru mécontent de cette réponſe , enſorte qu'il y avoit lieu de croire que c'étoit par reproche qu'il avoit loué ſa ſageſſe , ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à eſperer de

ce Ministre ; mais nos espérances & nos craintes finirent bientôt à cet égard. Le Cardinal mourut le 4. Décembre suivant.

J'étois alors dans ma dix-huitième année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'ayant pas droit de la contraindre à autre chose, parce que ses reprises avoient absorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte étoit aussi avec nous, & elle avoit fait revenir ma sœur, qui commençoit d'entrer dans sa trentième année, & qui avoit constamment refusé de se faire Religieuse. Elle l'avoit fait retirer du Couvent, dans l'espérance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit absolument l'esprit & la fortune. C'étoit un assez mauvais parti, mais ma mere qui ne songeoit qu'à se defaire de sa fille, le trouvoit bon, pourvû qu'il la voulût épouser. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fist des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moyens de s'en disculper, en ménageant les choses de telle sorte, qu'on pût dire qu'elle y avoit été contraindre, & cela me fit connoître dequoi les parens sont capables, quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere tra-

DE SAINTE-VREMOND 69

vailla donc à faire croire que cet Officier avoit abusé de sa fille , & pour cela elle les laissoit ensemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce fréquent rendit cet Officier amoureux de ma sœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere prétendoit , mais ma sœur lui résista , soit qu'elle fût sage , soit qu'elle n'eût point pour lui d'inclination. Cette résistance le rendit plus passionné , & il ne lui fut pas difficile , étant aidé de ma mere , de trouver les moyens d'entrer la nuit dans sa chambre. Il y entra lorsqu'elle dormoit , & ma mere en ayant été avertie , nous fit réveiller tous pour les surprendre ensemble , & avoir le prétexte de les faire marier. Nous entrâmes : & ma mere sans rien écouter , fit promettre à l'Officier , que puisqu'il avoit été surpris avec ma sœur , il l'épouserait le lendemain , ce qui fut fait , quoique ma sœur jurât qu'il ne s'étoit rien passé entr'eux qui pût porter préjudice à son honneur , mais il fallut céder au temps ; & ma sœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la sorte , ne lui fît dans la suite de plus mauvais partis , se laissa marier , mais elle n'a pû jamais ni aimer , ni considérer son mari ; & ce que ma mere gagna par cette alliance , fut d'avoir mis ensemble deux

70 MEMOIRES DE M.
personnes qui lui retomberent bientôt sur
les bras.

Il y avoit long-temps que mon frere aîné, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de sa Charge & de ses pensions, pensoit à se marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il étoit aussi aimé passionnément. Leur mariage auroit été fort sortable, si les parens de la fille avoient voulu y consentir, car quoique mon frere ne fût point d'une Maison titrée comme celle dont elle sortoit, il étoit pourtant d'aussi grande qualité; & d'ailleurs, son mérite & les distinctions qu'il avoit à l'Armée, le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux; mais il étoit encore éloigné des honneurs où il s'éleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refusée, & il pensa à se marier ailleurs. Le grand bien le détermina, & il épousa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna près de quatre-cens mille livres. Ce mariage a été la cause de sa fortune, & il eut assez de raison pour comprendre que quelque mérite qu'il eût, il ne pourroit parvenir à rien, s'il n'avoit du bien pour se soutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de son

DE SAINT-EVREMOND. 71

mariage. Quelque soin qu'il eût pris de lui représenter que c'étoit une folie de s'opiniâtrer à vouloir l'épouser, elle ne put goûter ses raisons. C'étoit une fille emportée, qui se piquoit de mépriser le rang & le bien autant que mon frere paroissoit y avoir égard, & il y auroit eu de quoi en faire une Héroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement, ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de sa maîtresse. Comme j'avois encore la tête remplie de Romans, j'admirai la constance de cette fille, & je blâmai mon frere de s'être marié malgré elle. Je me sentis même un secret penchant pour une personne si romanesque, & j'aurois été ravi d'en être aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prévenu; & il s'étoit déjà attaché à elle, voyant que mon frere ne l'épousoit pas. Je ne sçai si cette fille l'aima, ou si ce fut pour se venger de mon frere qu'elle parut l'écouter, mais je les trouvai déjà assez bien ensemble, quand je pensai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte étoit un brutal qui ne gardoit aucunes mesures; & le voyant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma passion. Je me contentai d'avertir mon frere aîné de l'intrigue dont

72 MEMOIRES DE M.

je m'étois apperçû. Il prévint bien les suites de cette affaire ; & comme il avoit encore de la considération pour la Demoiselle , il avertit sérieusement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à sa maîtresse , qui croyant que c'étoit par jalousie que mon frere lui avoit parlé , résolut de pousser cette jalousie aussi loin qu'elle pouvoit aller , ce qui fut cause qu'elle proposa à mon frere le Comte d'en venir jusqu'à la force. Il se trouva d'humeur à accepter le parti ; car il auroit enlevé une Princesse , tant il étoit violent & étourdi dans toute sa conduite.

Ils prirent donc des mesures pour cet enlèvement ; mais une personne à qui cette fille se confia , & qui craignit qu'une telle violence n'eût quelque suite fâcheuse , en avertit le pere de la Demoiselle , qui la fit mener dans un Couvent , & qui défendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le fit appeller en duel. Le pere se moqua de cet appel , & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle , où il fut deux ans sans pouvoir en sortir.

Nous ne fûmes pas trop fâchés mon frere & moi d'en être défaits , car c'étoit un homme plein d'incidens , qui nous attiroit tous les jours des affaires ; mais j'avoue que
j'avois

J'avois toujours un secret penchant pour sa maîtresse, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'égard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en être aimé. J'étois au désespoir qu'elle ne m'eût pas choisi plutôt que cet emporté. Ma vanité en souffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de mériter aussi ses distinctions, tant par les moyens dont les passions s'insinuent sont bizarres: car dans le fonds, je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je pensois à elle incessamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occasion d'aller dans le Couvent où elle étoit. Je représentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait, n'étant qu'un effet de son dépit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant, qu'il résolut de lui rendre une visite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord, & je consentis à aller devant en habit de laquais, comme si je fusse venu de la part de son pere. Elle vint me parler, & m'ayant reconnu presque aussitôt, elle témoigna une extrême joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoyé que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voyant que je ne l'avois encore été, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis

des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué pour mon frere le Comte , lui témoignant qu'elle m'avoit fait en cela une injure , puisque je l'aimois passionnément. Elle répondit à cette déclaration en des termes qui me persuaderent que je ne lui déplaisois pas. Elle me pria de lui écrire tous les jours , & de la venir voir de temps en temps , me jurant qu'elle ne seroit jamais qu'à moi. Notre conversation dura assez long-temps pour impatienter mon frere , qui ne me voyant point revenir , vint savoir ce qui m'arrêtoit , & entra dans le parloir où j'étois. Il me pria de le laisser seul avec elle , afin qu'il la pût entretenir. Je n'étois pas content de cet ordre , mais je ne pouvois faire autrement ; je sortis de ce parloir , & je me tins collé à la porte pour tâcher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'après bien des larmes répandues , elle lui disoit , qu'elle étoit bien malheureuse de s'être attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle , & là-dessus elle lui raconta tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai rentrer pour lui reprocher cette perfidie , mais je me retins , & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point écouter de jeunes-gens qui n'étoient capa-

DE SAINT-EVREMOND. 75

bles que de la perdre ; qu'elle devoit par une conduite réglée , tâcher de regagner les bonnes graces de son pere , penser à un établissement digne d'elle ; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle répondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches , lui jurant qu'elle se vengeroit de son inconstance , & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere ayant tâché vainement de l'adoucir , la quitta , & nous nous en revînmes. Il me dit en chemin qu'il étoit bien-heureux de s'être marié ailleurs ; que cette fille étoit d'une humeur très-violente , & capable de faire passer pour des vérités ce qu'elle inventoit pour se satisfaire , & pour vous marquer son mauvais esprit , ajouta-t-il , elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah , la fourbe , m'écriai-je aussitôt ! Je ne pûs achever , & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire , & je vis bien qu'il en croyoit quelque chose , par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois ; & de me défier des femmes.

J'étois outré de cette aventure , & charmé en même-temps de la douceur & de la sagesse de mon frere , qui ne m'en fit pas plus froid , & qui se contenta de me prier , pour mon propre intérêt , de n'avoir jamais

d'attachement pour cette fille. Je suivis ses conseils , mais avec beaucoup de peine , & je pense même que je ne les aurois pas suivis , si deux choses ne fussent arrivées. L'une , fut le mariage de la Demoiselle , qui épousa un homme qualifié de la Province. L'autre , fut mon départ précipité ; car mon frere ayant reçu ordre de se rendre à l'Armée , il fallut que je l'y suivisse.

Nous marchâmes en Champagne , où étoit cette année-là le fort de la guerre. Le Régiment de mon frere fut commandé pour rester sous Charleville avec quelques autres Troupes de réserve. Mon frere qui avoit été fait Brigadier , servit dans l'Armée de Monsieur le Duc d'Enguien , me laissant avec le Régiment pendant la bataille de Rocroi. J'étois au désespoir de n'en être pas , & quoique j'eusse obtenu cette même année une Compagnie dans le Régiment de mon frere , & que les autres Capitaines eussent de fort grands égards pour moi , je ne me serois point consolé de me voir inutile , si je n'avois trouvé une personne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle étoit fille d'un Bourgeois , mais elle avoit , outre la beauté , des manières au-dessus de sa naissance. Je l'aimai passionnément , & j'en fus aimé de même. Elle étoit , quand je com-

DE SAINTE-ÉVREMOND. 77

mençai à la connoître , sur le point d'épouser un jeune homme de la même Ville , mais elle avoit si peu de goût pour une vie bourgeoise , qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'être toute sa vie que mon Amie , que de faire ce mariage ; car , ajoutoit-elle : je ne me flatte pas que vous vouliez m'épouser ; je connois trop la différence qu'il y a entre votre qualité & la mienne , & c'est ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu , & ferai tout ce que vous voudrez que je sois , trop heureuse de vous voir & de vous aimer.

Ces sentimens me charmerent au point que je crus n'avoir jusques-là jamais aimé , tant que je trouvai de différence entre l'amour que j'avois pour elle , & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui protestai que son cœur me tenoit lieu de tout , & que si j'étois en état de faire sa fortune , je l'épouserois dans le moment. Non , non , me disoit-elle , ne pensez-point à m'épouser ; pensez seulement à me mettre en lieu où je puisse vous aimer , & être aimée de vous. Nous convînmes qu'après la Campagne je la ferois venir à Paris , & que jusqu'à ce temps-là elle feroit croire à ses parens qu'elle vouloit être Religieuse. Elle fit tout ce que je voulus ; mais enfin ne



78 MEMOIRES DE M.

pouvant résister à la passion que j'avois pour elle , je la voulus épouser , & ayant dressé un Contrat , & trouvé un Prêtre & quelques témoins , nous allâmes faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalités les plus essentielles , & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Personne n'en eut connoissance que ceux que nous avions pris pour témoins ; & quinze jours après , voyant qu'il falloit que je partisse , elle alla se jeter dans un Couvent , déclarant à ses parens qu'elle avoit renoncé au mariage , & fait vœu de se faire Religieuse. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir suspect ; ils furent ravis qu'elle prît ce parti-là. Ainsi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre , & pour mieux couvrir son dessein , elle prit l'habit de Religieuse. Je cessai même de la voir , sitôt qu'elle fut dans le Couvent , mais j'assistai à la cérémonie de sa prise d'habit , & tout ce que je pûs faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu , parce que sur la fin de Juillet notre Régiment fut commandé pour le siège de Thionville. Son Noviciat devant être d'une année , je lui promis qu'avant ce temps - là je la tirerois du

DE SAINTE VREMOND 79

Couvent , & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle se croyoit grosse , & elle me conjura de la laisser le moins que je pourrois donner la Comédie où elle s'étoit engagée. Je lui jurai très-sincèrement que je lui tiendrois parole dès que les Troupes seroient en quartier d'hiver , & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'étois capable. Nous avions pris des mesures pour nous écrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées , & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas possible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Couvent , ni d'être informé de la cause de son silence , parce qu'après la prise de Thionville , on nous fit passer en Allemagne dans l'Armée du Maréchal de Guébriant. Jamais je ne pûs obtenir mon congé , & je passai tout l'hiver en Allemagne. Tout ce que je pûs faire , me doutant bien qu'on avoit surpris nos Lettres , fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France , de passer par Charleville , mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que sur la fin de Mars , & pris la Poste dès le lendemain pour aller à Charleville , car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis près de dix mois,

86 MEMOIRES DE M.

d'une personne que j'aimois , ce me sembloit , avec d'autant plus de passion , que je me sentoïis une inquiétude extraordinaire de ne point avoir de ses nouvelles.

Etant arrivé à Charleville sur les trois heures après midi , je trouvai un grand peuple assemblé , & ayant demandé ce que c'étoit , on me répondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait périr son enfant. Un moment après je vis paroître cette malheureuse créature entre les mains d'un Confesseur & du Bourreau. O Dieu ! quelle fut ma surprise , quand attachant les yeux sur elle , je la reconnus pour cette même personne que j'avois tant envie de revoir. Elle étoit si changée , que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoître ; & toutes les fois que je pense au pitoyable état où elle me parut , les larmes me viennent aux yeux , & en écrivant ceci , je les sens couler encore.

Je l'aimois passionnément ; je l'estimois autant que je l'aimois , & jamais je n'avois reconnu en elle que des sentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je souffris à cette vûe. Peu s'en fallut que l'étonnement & la douleur ne me fissent tomber de cheval ; mais enfin , prenant tout d'un coup mon parti , je fendis la pref-

DE SAINTE-ÉVREMOND. 81

se , criant de toute ma force , grace , grace . J'étois à cheval , fort fatigué , & dans l'équipage d'un Courier qui arrive avec précipitation . Le peuple m'entendant crier de cette sorte , crut qu'en effet j'apportoïis la grace de la criminelle , & on commença à m'entourer de toutes parts . Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde , & cela m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait , que l'on se joignît à moi pour la sauver . Alors une partie du peuple se jetta sur la potence , & l'abattit , pendant que les plus déterminés me suivirent ; & écartant les Archers , nous nous trouvâmes les maîtres de la personne que nous voulions secourir . On la prit , on l'enleva , & on me la mit sur mon cheval . Je l'embrassai étroitement , & piquant de toute ma force , je gagnai la porte de la Ville , & je me jettai dans le Fauxbourg . Les Archers firent mine de courir après moi , mais le peuple qui me suivoit , ferma la porte de la Ville sur eux , & je me trouvais dans le Fauxbourg , sans que personne s'opposât à mon passage . Il y eut même un Loueur de chevaux , qui voyant , que mon cheval ne pouvoit presque plus galoper , m'en donna un tout frais , sur lequel je montai , sans quitter ma proie . Je me trou-

82 MEMOIRES DE M.

vai accompagné de quatre Cavaliers , qui s'offrirent de leur bonne volonté à me prêter main-forte , tant le peuple est facile à émouvoir , quand il s'agit de sauver la vie à ceux que la Justice condamne pour de certains crimes , dont le désespoir est cause. Je sortis donc , moi cinquième , du Fauxbourg , & ayant encore galopé près d'une lieue , j'entrai dans un bois pour prendre haleine , & pour tâcher de trouver les moyens de mettre en croupe la personne que j'enlevois , & que je ne pouvois presque plus soutenir entre mes bras. Elle étoit évanouie , & elle respiroit si peu , que l'ayant étendue à terre , je crus qu'en effet elle étoit morte. Un des Cavaliers , homme plus robuste que moi , me dit , qu'il n'y avoit pas de sûreté à s'arrêter dans l'endroit où nous étions , & il se chargea de la porter entre ses bras jusques à la nuit. Nous remontâmes à cheval , & nous arrivâmes à deux heures de nuit à un Village , qui étoit à plus de douze lieues de Charleville , tant nous avons fait de diligence. Nous nous y reposâmes deux heures , & la première chose que nous fîmes , fut de mettre cette pauvre créature dans un lit fort chaud , où elle commença à donner des marques de vie. J'étois auprès d'elle ,

DE SAINT-EVREMOND. 83

& la joie de l'avoir sauvée , n'étoit point assez grande , pour me rendre insensible à la douleur extrême que me donnoient , & le souvenir de l'état où je l'avois vûe , & la crainte de celui où je la voyois. Enfin , elle ouvrit les yeux , & m'ayant long-temps regardé , sans faire connoître qu'elle me reconnût , je l'embrassai avec beaucoup de tendresse , & fondant en larmes : Hé quoi donc , lui criai-je , ne me reconnoissez-vous pas ? Son visage changea à ces paroles , & se mettant sur son séant avec un air effrayé : Quoi , dit-elle, Monsieur, êtes-vous mort ? Je lui dis que je vivois ; & enfin à force de lui répéter , que c'étoit moi , j'achevai de la faire revenir ; & j'eus la consolation de voir que son évanouissement n'auroit point de suites funestes.

On ne peut exprimer tout ce qui se passa dans mon cœur , quand je la vis revenue , ni tout ce qu'elle me donna de joie , de tendresse & d'amour , quand je vis dans son visage , que son cœur avoit les mêmes mouvemens que je sentoís dans le mien. Ce sont là de ces momens , qu'on peut appeller délicieux. Nous nous embrassions sans dire un mot , & nos larmes & nos soupirs nous auroient empêché de parler , quand le faisoissement de nos cœurs auroit

84 MEMOIRES DE M.

pû nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaisir pour remonter à cheval. Heureusement nous trouvâmes une espèce de brancard , où nous la mîmes , & enfin nous arrivâmes à Reims à la pointe du jour. Nous nous cachâmes dans une maison écartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné , y demeurèrent un jour avec moi , & ne me quitterent qu'après m'avoir promis de ne point dire ce que nous étions devenus , & de feindre qu'ils avoient voulu nous poursuivre , bien loin de faire croire qu'ils nous eussent assistés dans notre fuite.

Je demurai donc seul avec l'aimable personne que j'avois sauvée , & elle m'apprit comment lui étoit arrivé le malheur , dont je venois de la garantir. Voyant , me dit elle , que je n'avois point de nouvelles de vous , je ne doutai point que vous ne m'eussiez trompée , & cela me fit résoudre à me faire tout de bon Religieuse ; mais je me trouvai dans un extrême embarras , quand je fus assurée que j'étois grosse , & plus encore , lorsque j'approchai du terme. Peu s'en fallut que je ne me jettasse par les fenêtres , car la mort étoit ce que je souhairois le plus , étant accablée , & de l'opinion que j'avois que vous étiez un perfide , & des

DE SAINTEVREMOND. 85

cruelles extrémités où me réduisoit ma grosseffe. Je la confiai à une vieille servante , qui étoit dans l'intérieur du Couvent , & qui y servoit depuis long-temps. Cette femme fut la seule qui eut connoissance de mon accouchement ; car j'eus la force de supprimer mes plaintes. Cette malheureuse créature prit l'enfant, sans que je fusse ce qu'elle en vouloit faire , m'ayant seulement fait entendre que je n'en serois pas embarrassée , & elle alla , avant qu'il fût jour , le jeter dans un ruisseau qui passe dans le jardin du Monastere où j'étois. Le malheur voulut, ou plutôt la justice de Dieu permit que cet enfant , entraîné par le courant de l'eau , s'arrêta à une grille qui séparoit le jardin des Religieuses , d'une rue qui est fort passante. On l'apperçut ; on alla querir la Justice , & on vint avec un grand scandale au Couvent. Le procès - verbal ayant été apporté à la Superieure , on n'eut pas de peine à connoître que j'étois la coupable , & je me mis peu en peine de le déguiser , tant je souhaitois la mort. Ainsi je n'accusai point celle qui avoit commis le crime , tout le monde crut que je l'avois commis seule. Aucune des Religieuses n'eut pitié de moi , & toutes , au contraire , avec une dureté qui passe l'imagination , dirent

que je méritois d'être punie. Je fus mise entre les mains de la Justice , & mes parens n'eurent point assez de crédit , pour empêcher qu'on ne me condamnât. Je fus transférée à Paris , où les Juges confirmèrent ma Sentence , & pendant que j'y étois , je vous écrivis une lettre , que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous disois adieu , & si jamais elle tombe entre vos mains , vous verrez dans quels sentimens je mourois à votre égard.

Elle m'embrassa à ces paroles , & ses pleurs l'empêcherent de poursuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeste aventure. Elle finit en disant , que quand je l'avois enlevée , en criant grace , elle m'avoit reconnu , mais que depuis ce moment-là , elle avoit entièrement perdu l'usage de ses sens , déjà fort affoiblis par l'approche du supplice. Son malheur me toucha au dernier point , & je ne pouvois assez me reprocher d'en être la cause.

Lorsque sa santé fut rétablie , je lui proposai de venir avec moi à Paris , & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'imasse éperdûment , mais je trouvai que son cœur étoit encore plus grand & plus généreux que je ne l'avois cru. Non , me dit-elle ,

DE SAINTE-EVREMOND. 87

mon cher Amant , je ne me flatte plus de la pensée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable , & le supplice auquel j'ai été condamnée , m'en rendent à jamais indigne ; & tout ce que j'attens de vous , c'est un peu de compassion & de secours pour m'enfermer quelque part , & pour y passer le reste de ma vie dans la pénitence. Ah ! lui répondis-je , ne vous mettez point ces pensées-là dans l'esprit. C'est moi qui ai commis le crime , & vous n'avez point mérité le supplice. Tout cela n'a rien de honteux pour vous , & ne peut servir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire ; comme elle étoit bien persuadée que notre mariage ne pouvoit subsister , elle persista toujours à vouloir être Religieuse , & je lui donnai ma parole , que je ne l'en empêcherois pas , quand nous serions à Paris. Elle s'y laissa conduire ; je la logeai le mieux que je pus dans une chambre garnie , auprès des Recollets du Fauxbourg Saint Laurent , où je la laissai pour revenir chez moi. Je trouvai la lettre dont elle m'avoit parlé , que j'ai toujours gardée depuis ce temps-là , & que je veux mettre ici , pour faire encore mieux connoître le caractère de cette généreuse fille. Voici les termes dont elle s'étoit servie.

Je vous écris de la prison , après avoir été condamnée à la mort , pour un crime que je n'ai commis , que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris , que pour y voir confirmer ma triste sentence. Hélas ! Qui m'eût dit que je ne verrois Paris que pour cela , & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse , je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma mémoire , quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours ; mais je vous assure , que quelque honteux qu'il soit , il m'est agréable , puisqu'il va m'ôter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville , on vous apprendra mon crime , sans qu'on soupçonne que vous y avez part , car je ne vous ai jamais nommé , & j'ai cru devoir ce ménagement à un homme , dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-même. La seule grace que je vous demande en mourant , c'est de faire prier Dieu pour moi , & de croire que s'il me fait miséricorde , je n'employerai mes prières auprès de lui , qu'afin qu'il vous comble de prospérités. Adieu , je meurs toute à vous.

Quelles impressions ne me fit point la lecture

lecture de cette lettre ! Je courus chez elle , plus résolu que jamais , de ne point souffrir qu'elle se fît Religieuse ; mais je ne la trouvai plus. Je fus qu'elle avoit eu quelques conversations avec un Pere Recollet ; j'allai demander ce Pere , qui refusa de m'en dire des nouvelles. Je fus près de huit jours à la chercher ; & enfin j'appris qu'elle étoit à l'Hôtel-Dieu , à dessein d'y prendre le voile. Je courus la voir , & on consentit avec beaucoup de peine que je lui parlasse. Jamais je n'avois été si transporté. Je me jettai à ses pieds , & je lui jurai de me poignarder si elle ne m'écoutoit. Mon désespoir l'attendrit , & elle me dit , les larmes aux yeux : que prétendez vous faire , Monsieur ? Je ne puis être à vous sans exposer votre réputation , & vous auriez une honte éternelle d'avoir épousé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'est pas , lui dis-je , question de vous épouser , puisque vous ne voulez pas que l'on en parle ; mais au moins , si vous avez à vous faire Religieuse , prenez une autre Maison que celle-ci. Mon Dieu , Monsieur , reprit cette généreuse personne , je ne veux point vous être à charge. Je suis venu dans cette Maison , parce que j'y ferai reçue pour rien. Je ne puis choisir un

autre Couvent , sans qu'il vous en coûte , & je sai que vous n'êtes pas en état de faire cette dépense. Ah ! lui dis-je , ma vie & mon bien sont à vous , & quoi qu'il en coûte , je vous ferai recevoir dans toute autre Maison , où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empressements à ces paroles , mais je ne pus en rien obtenir , & elle me quitta , en me disant un adieu , dont je me sentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Supérieure. Elle vint , & je lui dis que je m'opposois à la reception de cette fille ; qu'elle étoit ma femme , & que je la redemandois. La Supérieure l'ayant fait venir , lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainsi elle me fut rendue , mais elle me fit promettre que je la menerois au sortir de là dans une autre Maison de Religieuses. Je la menai à un petit Couvent , dont la Supérieure étoit de ma connoissance , lui recommandant d'en avoir soin , & lui confiant que je la regardois comme une personne qui étoit ma femme.

Cependant ce qui étoit arrivé à Charleville faisoit grand bruit , & j'appris qu'on décretoit contre moi pour l'enlèvement que j'avois fait. Toute ma famille en fut

DE SAINT-EVREMOND. 91
informée , & je connus bien par toutes les remontrances qu'on me fit , que cette fille avoit mieux raisonné que moi , & que je ne pouvois l'épouser avec honneur. Je ne dirai point tous les desseins qui me passèrent dans la tête : car enfin je trouvois que c'étoit la chose du monde la plus injuste , de me rendre esclave des opinions des hommes , & de n'avoir pas la liberté de passer ma vie avec une fille , dont la réputation n'étoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eût voulu y donner les mains , nous serions passés en Angleterre , mais je la trouvai toujours persuadée, que je devois lui permettre pour ma gloire , de se faire Religieuse , & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere aîné , à qui je racontai sans déguisement tout le détail de cette aventure , me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'après tout , j'étois heureux d'avoir affaire à une personne qui prenoit d'elle-même le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajouta tant de choses , qu'enfin je vis que c'étoit une nécessité , ce qui me fit consentir à son dessein. J'obtins sa grace & la mienne , & nous la fîmes Religieuse aux Carmelites , en changeant son nom , & ne disant rien de ce qui lui étoit arrivé. Mon fre-

re aîné fut assez généreux pour lui faire un présent de deux mille écus. Je la contrainis aussi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuses. On la reçut donc avec distinction, & sans que jamais personne ait su qui elle étoit. Elle a vécu comme une sainte, & pendant toute sa vie, mon frere & moi, nous avons eu en elle une amie inviolable, à laquelle nous avons ordinairement recours quand nous avons besoin de conseil ou de consolation. J'eus une peine extrême à m'accoutumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & sans le secours de mon frere, je crois que j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maîtresse, & que je n'ai jamais connu de femme, que j'aye tant aimée & estimée que celle-là. Ainsi, par une bizarrerie qu'on ne peut assez admirer, il est arrivé, que la seule personne que j'aye véritablement trouvée digne de mon admiration, étoit une fille de qui je ne pouvois en honneur, devenir l'époux, ni même paroître amoureux.

Cette aventure, & le chagrin qu'elle me donna, reculerent un peu ma fortune : car je fus un an entier sans vouloir voir personne, ayant loué un petit appartement auprès des Carmélites, d'où je ne bougeois,

DE SAINT-EVREMOND. 93

n'étant connu de personne , & passant pour un homme retiré du monde , & qui ne pensoit qu'à son salut. Mon frere ne laissa pas de me faire conserver ma Compagnie , faisant entendre que j'étois malade , & contraint , pour me rétablir , de passer toute l'année dans le voisinage des Eaux de Bourbon , qui étoient nécessaires à ma santé.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraite , ni toutes les douceurs dont je jouissois , lorsque je pouvois seulement démêler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'étoit le seul plaisir qui me fût permis : car elle refusa toujours de me voir , se contentant de m'écrire quelquefois pour me persuader d'avoir plus de courage , & de penser , ou à une retraite qui m'ôtât pour jamais du monde , ou à une vie plus digne de ma naissance. J'ai gardé toutes ses lettres , & elles me consolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ses prieres à celles de cette généreuse fille , me persuada enfin de me remettre dans le Service , & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans , mais je croyois qu'après les expériences que j'avois eûes , il me seroit impossible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre

plus que je n'avois fait jusques-là , & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraite d'une fille , que j'avois aimée si tendrement , ne servit pas peu à augmenter mon courage , par l'envie qu'il m'inspiroit de chercher les occasions de mourir. Je servis à la Bataille de Nortlingue. Je revins ensuite dans l'Armée de M. de Turenne , où j'assistai à la prise de Dunkespink , & je puis dire qu'il n'y eut personne plus déterminé que moi , dans l'une & dans l'autre occasion. Quelque valeur que les hommes ayent reçu de la nature , il leur faut souvent des motifs étrangers pour être braves , & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition , à la valeur dont j'acquis la réputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris après que Landau se fut rendu à M. de Turenne , & je m'apperçus que le voisinage de mon aimable Religieuse augmentoit mon humeur sombre , car je ne pouvois m'empêcher de retourner aux Carmelites. Je découvris ma foiblesse à mon frere , qui , persuadé que j'avois besoin d'une absence un peu longue , me proposa le voyage de Pologne. La Princesse Marie devoit partir au commencement de Novembre , & les liaisons qu'elle savoit que nous avions eues avec un Prince , qui l'a-

voit aimée jusqu'à la mort , lui faisoient souhaiter que je l'accompagnasse.

J'acceptai donc le parti que mon frere me proposoit, & je dirai, à ma confusion, que je sentis alors naître dans mon cœur un secret desir de plaire à la Princesse , & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raisonnai point, mais dès que je vis que j'allois faire le voyage avec elle, & que j'aurois tous les jours occasion de la voir, je commençai un peu à oublier la personne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle est un meilleur moyen pour se consoler de la perte d'une maîtresse, que l'ambition & la guerre.

La Princesse se trouva à l'égard du Prince qui l'avoit aimée, dans une situation presque semblable à celle où j'étois à l'égard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit se consoler de sa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai, de mon côté, mon aventure de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la délicatesse qu'elle avoit, & nos conversations roulerent longtems sur les disputes que nous avions en agitant si elle étoit plus malheureuse de voir mort un homme qu'elle avoit estimé, que moi de voir ma Maîtresse Religieuse. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois

98 MEMOIRES DE M.
ici le détail de ces conversations , & elles
vaudroient peut-être bien celles qui font le
fort de Clélie ou du grand Cyrus ; mais je
laisse toutes ces digressions pour mieux ex-
cuter le dessein que je me suis proposé dans
ces Mémoires , de faire voir le génie des
femmes , & les écueils qu'un homme peut
trouver auprès d'elles.

Fin du premier Livre.

LIVRE

LIVRE SECOND.

LA Princesse me parut résolue de se consoler de la perte de son amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne ; & j'avois beau vouloir lui persuader de s'en consoler par une autre passion ; je ne la trouvai occupée que de son ambition & de sa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intérêt en lui proposant quelque attachement nouveau ; & elle me disoit , que quand elle auroit senti du penchant pour moi , elle auroit fait scrupule de me rendre infidelle à une personne aussi digne d'être aimée que ma Religieuse. Je ne me trouvois plus capable de cette fidélité délicate , & j'avoue que tout ce que la Princesse me disoit sur ce sujet , me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois. Elle fit d'abord semblant de n'en rien croire ; mais enfin , voyant que c'étoit tout de bon , elle prit son sérieux , & me fit entendre que si je continuois à lui parler sur ce ton là ; elle me renverroit en France. Elle me dit ces paroles d'une manière si impérieuse &

si sèche que j'en fus outré, & je résolus, non-seulement de ne lui parler jamais d'amour, mais aussi de n'en point avoir pour elle. Ainsi, pendant le reste du Voiage, je gardai presque toujours le silence. Ma mauvaise humeur lui déplut, & elle m'exhorta, puisqu'il falloit que j'aimasse pour être gai, d'aimer une de ses filles qui étoit fort bien faite : car, disoit-elle, je saurai bien empêcher que les choses n'aillent trop loin, & j'aurai le plaisir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me désespéroient & je pris la résolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me proposoit, mais la première Polonoise que je trouverois à mon gré si-tôt que nous serions arrivés. Cette résolution, dont je ne lui rendis point compte, me rendit ma gaité, & je crus m'appercevoir que la Princesse qui s'étoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'étoit pas trop contente de me voir si gai. J'évitai de lui dire un mot qui pût lui faire croire que je l'aimois encore, & j'eus d'autant plus de facilité à éviter de lui parler d'amour, qu'en effet je sentoisi bien que j'avois cessé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eût, je ne pouvois lui pardonner sa fierté & ses railleries, & j'eus assez d'esprit & de raison pour comprendre que je ne serois jamais écouté d'une Princesse.

DE SAINTE-VRÉMOND. 99

qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivâmes en Pologne. Le Roi Ladislas vint recevoir sa nouvelle Epouse. Elle me présenta à lui , & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fûmes-nous à Varsovie , que j'exécutai la résolution que j'avois prise d'aimer la première personne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Pays qu'on mit auprès de la Reine , j'en vis une qui me toucha assez pour croire que c'étoit la personne qui me convenoit ; c'étoit une Demoiselle de dix-huit à dix-neuf ans , fille d'un des plus qualifiés Seigneurs du Royaume. Je me trouvai auprès d'elle la première fois qu'elle fut présentée à la Reine , & je la regardai avec beaucoup de distinction. Je ne sai si la Reine m'observa , mais il me parut qu'elle sourit en me voyant regarder cette jeune personne avec application ; & je reconnus bien dans la suite que c'étoit aussi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit présentées , qu'elle avoit trouvé le plus à son gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occasion de la voir souvent , & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit assez le François pour me donner lieu d'avoir des conversations avec

elle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus surpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en sentoie pour elle, je ne le fus pas moins de la manière franche & naïve dont elle me le déclara; mais elle porta cette naïveté trop loin, car la Reine lui ayant demandé ce que je lui disois, non - seulement elle lui rendit compte de mes discours, mais aussi de ses réponses, & elle dit sans déguisement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui représenta les inconveniens d'une pareille passion, & lui défendit de me parler en particulier. Elle me fit la même défense de mon côté, me menaçant de me faire retourner en France si je continuois. J'avois intérêt de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas sortir mal d'avec elle, mais aussi j'aimois cette fille, & la naïveté avec laquelle elle avoit déclaré sa passion, ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarrassé; mais je sortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'évitois effectivement d'avoir des conversations avec elle, quand la Reine me dit que j'étois bien aisé à rebuter; que ce qu'elle en avoit fait n'a-

DE SAINT-EVREMOND. 101
voit été que pour m'éprouver : mais qu'en-
fin puisque j'avois été si obéissant , elle vou-
loit bien avoir égard à ma passion , & qu'el-
le trouveroit très-bon , non-seulement que
j'aimasse cette fille , mais aussi que je lui par-
lasse autant que je voudrois.

Je ne savois pas que ce qui avoit changé
la Reine à cet égard , c'étoit qu'elle s'étoit
apperçue que le Roi son mari aimoit cette
même fille ; & , soit jalousie , soit politique,
elle crut que le moyen d'en dégouter le Roi
étoit de lui faire connoître que j'en étois
aimé.

Je fus ravi de la permission que la Reine
me donnoit de continuer mon amour , &
dès le jour même je cherchai l'occasion d'en-
retenir ma maîtresse ; mais je vis qu'elle
m'évitoit autant qu'elle avoit paru aupara-
vant me souhaiter ; & enfin l'ayant pressée
de m'en dire la raison , elle m'avoua avec
sa franchise ordinaire, qu'elle étoit aimée du
Roi , que cet amour lui faisoit trop d'hon-
neur pour en écouter un autre , mais que
dès que le Roi l'auroit mariée , elle conti-
nueroit à m'aimer. J'appris alors que la pre-
miere chose à laquelle les Grands pensent
en Pologne , quand ils veulent avoir des
maîtresses , c'est de les marier ; & en effet
on parla peu de jours après du mariage de

cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parce qu'elle prévoyoit bien que le Roi ne la marieroit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisément. Cette Princesse tâcha donc de me mettre dans la tête de la demander au Roi, & de l'épouser, parce qu'en cas que mon mariage se fît, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconvéniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'épouser. Je jugeois bien, parce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la marieroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croyois pas pouvoir réussir à l'emmener en France, malgré le Prince; & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me résoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne me dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son époux, elle avoit intérêt de ne la marier qu'à un homme qui pût lui répondre d'elle. Elle convint avec moi que j'étois peu propre à cela, & nous nous séparâmes sans savoir

DE SAINT-EVREMOND. 103
quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entre-faites , & le Roi qui vouloit marier sa maîtresse , ayant appris la mort du mari qu'il lui destinoit , la pria d'en choisir un autre , & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien , & il me fit aussi-tôt appeller. Je lui représentai que je n'avois point de bien ; que j'étois un Cadet qui en espérois fort peu , & que je ferois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à établir. Le Roi me répondit , que la personne qu'il me destinoit étoit assez riche pour elle & pour moi , & que d'ailleurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France , & pour rendre heureuse celle que j'épouferois. En toute autre occasion j'aurois été ravi d'une pareille proposition , car enfin je trouvois tout d'un coup le moyen d'épouser une fille que j'aimois , & de faire ma fortune ; mais je ne pouvois m'ôter de la tête que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit , & je ne me sento point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'étois trop honoré du choix

404 MEMOIRES DE M.

& des offres de Sa Majesté, mais que j'étois obligé de lui avouer que je me sentoiss d'une humeur horriblement jalouse, & qu'une femme seroit malheureuse avec moi. Ce Prince sourit à cette excuse, & me dit: si ce n'est que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guère de voir votre femme, & d'être témoin de sa conduite.

Ce discours du Roi me parut un outrage; mais dissimulant ce que je pensois, je lui dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne consentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majesté me permettroit, immédiatement après mes nûces, d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'est pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne sortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela est, Sire, lui repliquai-je, je remercie votre Majesté, & je la prie même de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propose, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, disant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'étois un fou.

J'allai rendre compte de cette conversation à la Reine, qui me conjura, les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi desiroit; qu'à l'égard de la jalousie & de la délicatesse.

Se qui étoit la seule raison qui m'obligeoit de m'opposer à ce mariage , elle attacherait si fort ma femme auprès d'elle , que le Roi ne trouveroit jamais le moyen de la voir ; qu'elle m'en répondoit , & que je pouvois être en repos sur toutes les choses qui pouvoient m'inquiéter.

La Reine me persuada par tant de raisons , que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi témoigna beaucoup de joie de ma résolution , mais sa joie n'approcha point de celle de ma maîtresse qui s'abandonna tout entière au plaisir d'être ma femme ; de manière que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi , & qu'il me seroit aisé , étant aimé d'elle & fécondé par la Reine , d'éviter la honte que je craignois. Enfin , pour dire tout , la vûe de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre considération , & je fus même surpris d'avoir balancé un seul moment , tant le cœur humain est peu fixe dans ses vûes , & préfère aisément les raisons de l'intérêt & du plaisir à celles de l'honneur.

J'épousai donc cette fille , & ce mariage me fit changer de nom : car devenu maître en l'épousant d'une Comté très-considérable , on ne m'appella plus que du nom de

106 MEMOIRES DE M.
cette Comté, & c'est sous ce nom-là que
j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'a-
voit donnée. Sa jalousie, jointe à sa vertu,
& l'une & l'autre soutenue par mes précau-
tions, lui firent si bien garder ma femme,
qu'il ne fut pas possible au Roi de conti-
nuer à l'aimer. Ce Prince se rebuta, &
s'attacha à une autre personne moins ob-
servée. Je fus ravi de ce changement, &
je crus alors jouir tranquillement de toutes
les douceurs & de tous les avantages de
mon mariage, mais ce fut tout le con-
traire, & mon malheur arriva par l'endroit
que j'avois le moins prévu. Ma femme fut
désespérée de voir que le Roi changeoit
pour elle, & ce grand amour qu'elle m'a-
voit marqué se changea en une aversion
extrême, dès qu'elle vit que ce Prince en
aimoit une autre. Elle ne me dissimula
point son désespoir, & elle me dit haute-
ment que j'étois cause de ce qu'il avoit ces-
sé de l'aimer. J'eus beau lui représenter
son extravagance, toutes mes raisons ne
servirent qu'à l'aigrir, & soit qu'elle voulût
se défaire de moi, soit qu'elle esperât que
la compassion rameneroit l'esprit de ce
Prince, elle lui fit faire des plaintes des
mauvais traitemens que je lui faisois. Ces

DE SAINTEVREMOND. 107

mauvais traitemens étoient chimériques , mais le Roi y ajouta d'autant plus de foi , qu'il se souvint que je lui avois dit que j'étois horriblement jaloux. La malice de ma femme alla plus loin ; elle fit entendre au Roi que j'aimois la Reine ; & le Roi , susceptible de toutes ces impressions , ne pensa plus qu'à me faire assassiner. Il trouva d'autant plus de facilité à faire executer ce dessein , que mon mariage avoit excité beaucoup d'envie contre moi dans l'esprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de gens qui offrirent à ce Prince de me poignarder. La Reine en fut avertie plutôt que moi , & comme on la mêloit dans cette affaire , elle ne jugea pas à propos de me le dire , voyant bien que si j'étois averti , rien ne pourroit m'empêcher de prendre la fuite. Elle raisonna sur cette fuite , qui pourroit être une preuve de l'amour dont on m'accusoit à son égard , & elle crut qu'il falloit auparavant détromper l'esprit du Roi. Elle ne fit donc point semblant d'avoir reçu cet avis , mais supposant des lettres de France , par lesquelles on lui mandoit la mort de mon frere aîné , elle les fit voir au Roi , & elle lui dit , que ce seroit nuire à mes affaires que vouloir me retenir en Pologne. L'in-

différence avec laquelle elle parla au Roi sur ce qui me regardoit , & la proposition qu'elle lui faisoit de me renvoyer en France, firent juger à ce Prince, que ce qu'on lui avoit dit de son amour pour moi n'avoit aucun fondement. Il lui avoua ses soupçons , & il lui en demanda pardon ; & en même tems il lui dit , que sur les soupçons & sur les plaintes que faisoit ma femme , il avoit résolu de se défaire de moi, & qu'il ne savoit pas même si j'étois encore vivant, parce qu'il croyoit que ce jour-là même on devoit m'assassiner. La Reine ayant fort blâmé la précipitation avec laquelle le Roi s'étoit laissé aller à une résolution si cruelle , dit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit m'envoyer chercher.

On me chercha , mais fort inutilement. J'avois été averti de l'assassinat qu'on avoit prémédité ; & la même personne qui m'en avoit donné l'avis, m'avoit mis dans un lieu de sûreté. C'étoit une des plus considérables Dame de la Cour. J'avois remarqué en plusieurs occasions que cette Dame se disoit de mes amies , mais je ne savois pas que cette amitié allât jusqu'à la passion. Elle me le découvrit, en m'apprenant ce qu'on tramoit contre moi. Comme elle étoit veuve, & plus maîtresse de ses actions

DE SAINT-EVREMOND. 109

que les femmes ne le sont en Pologne, elle put facilement me cacher chez elle, & ce fut le parti que je pris, intimidé par les circonstances dont elle me rendit compte, & qui me persuadèrent que je n'évitais pas mes assassins si je paroissais. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce temps, elle me proposa tout ce que la passion lui suggérait pour me mettre en sûreté. Le moyen sur lequel elle insistoit davantage, étoit d'empoisonner ma femme, & elle m'offroit de se charger de la chose. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces pensées que parce que la passion l'aveugloit, je n'en eus pas tant d'horreur que j'en aurois eû dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconvéniens d'un pareil dessein. Elle ne voulut jamais me permettre d'écrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'étois. Il y a grande apparence que cette Princesse crut qu'ayant été averti du dessein du Roi, j'avois pris la fuite, ou bien que j'avois été assassiné; & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquiétude, mais enfin pour empêcher qu'on ne jugeât mal des raisons de mon absence, il est certain qu'elle fit courir le bruit, que sur les nouvelles de la mort de mon frere, j'étois retourné en France.

Ce bruit vint jusqu'à moi , & croyant qu'effectivement mon frere étoit mort, je ne pûs plus demeurer caché, & je dis résolument à la Dame qui me gardoit , que je voulois m'informer de la verité de ces nouvelles , & voir la Reine pour en être instruit. Cette Dame me fit des reproches de la sensibilité que j'avois pour mon frere, en un temps où elle vouloit que je n'en eusse que pour elle. Des reproches elle passa aux injures , & des injures au refroidissement. Elle me menaça même de me livrer à mes assassins , & enfin il lui échapa de me dire , que puisque je la voulois quitter , elle y mettroit bon ordre , & qu'elle m'empoisonneroit plutôt que de le souffrir. Ce qu'elle m'avoit proposé à l'égard de ma femme , me fit craindre qu'elle n'en vint en effet jusqu'à faire ce qu'elle disoit , & je craignis si bien le poison , que je ne voulus plus manger. Jamais on n'a passé en si peu de temps de l'amour à la haine , que nous fîmes cette Dame & moi. Elle m'étoit insupportable , & je lui étois devenu odieux. Je lui déclarai nettement que je ne pouvois l'aimer , & que je la conjurois de souffrir que je fortisse. Tu fortiras , reprit-elle , mais ce sera de ce monde ; & en disant ces paroles , elle se jetta

DE SAINT-EVREMOND. III

sur moi , tenant un poignard dont elle s'étoit faisie. Je lui arrachai ce poignard, & je ne sai comment elle en fut blessée à la gorge , mais je la vis toute en sang , & qui se laissa tomber. Je prévis toutes les suites de cet accident , & jugeant bien que je ne me sauverois pas des mains de ses Domestiques s'ils en avoient connoissance , je la laissai & le poignard auprès d'elle. Heureusement je trouvai les portes ouvertes , & je sortis sans être appercû. Je passai une rue ou deux , & je me trouvai auprès de la maison d'un homme du Païs , que je connoissois , à qui je demandai un asyle , lui confiant qu'il falloit que je partisse sans être connu , ayant des affaires importantes en France , à cause de la mort de mon frere , & que ma femme n'ayant point voulu consentir à mon départ , j'étois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute sorte de secours , & dès la nuit suivante il me fournit des chevaux sur lesquels je me rendis à Dantzic. Dès que j'y fus arrivé , j'écrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon aventure.

La Reine reçut ma lettre en un temps où personne ne doutoit que je n'eusse assassiné la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit été trouvée toute en sang par ses

Domestiques , & elle leur avoit dit que c'étoit moi qui l'avois traitée de cette sorte. Sa blessure se trouva légère , mais elle persista toujours à dire que j'étois son assassin. Personne n'en croyoit devoir douter , & on me cherchoit par tout , quand la Reine reçut ma lettre. Elle la fit voir au Roi , qui lui ordonna de m'écrire , que si j'étois innocent , je ne tardasse pas à revenir pour confondre mes accusateurs.

La justice de ce Prince eut moins de part à cet ordre , que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en étoit persécuté , & qu'il ne l'aimoit plus , il fut bien aise de me faire revenir , afin que je fusse chargé seul du soin d'une femme si emportée. La Reine m'écrivit que la nouvelle de la mort de mon frere étoit fautive , & qu'il falloit que je retournasse à Varsovie , pour me purger de l'assassinat dont on m'accusoit. J'eus tant de joie d'apprendre que mon frere n'étoit pas mort , que je consentis sans peine à retourner à Varsovie , malgré tous les embarras où je prévoyois que j'allois être.

Dès que je fus arrivé , j'allai me mettre en prison , par le conseil de la Reine. La Dame qui m'accusoit fut extrêmement surprise de mon retour , mais se piquant alors
d'une

d'une générosité qu'elle n'avoit pas , elle fut la première à solliciter ma grace. J'aurois été ravi que la vérité eût été éclaircie , mais enfin voyant qu'on ne regardoit plus cette affaire , que comme une querelle de deux Amans , je ne persistai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace , & je sortis de prison. Le Roi voulut même que j'en témoignasse ma reconnoissance à la Dame qui m'avoit accusé.

Cette affaire l'avoit entièrement perdue de réputation , car on ne pardonne guère en Pologne des galanteries aussi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'être convaincue. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir son honneur que de m'épouser , & c'est ce qui m'a toujours persuadé qu'elle avoit empoisonné ma femme , qui mourut un mois ou deux après cette affaire , & assez subitement , pour me faire croire que mes soupçons étoient vrais.

Il y avoit peu de temps qu'elle étoit accouchée de deux enfans , d'une fille & d'un garçon , & j'appris plutôt la mort que la maladie : car nous faisons fort mauvais ménage , par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de sa mauvaise conduite. Je ne laissai pas d'en être touché , & je fus moins sen-

fible en ce moment aux raisons que j'avois de la haïr , qu'à celles que j'avois eûes de l'aimer.

Dès qu'elle fut morte , le Roi lui-même me dit , que c'étoit une nécessité pour moi d'épouser la femme qui m'avoit caché chez elle , & que j'avois deshonorée par l'éclat que nous avions fait. Je dis au Roi , que je le priois de ne point précipiter ce mariage , & de me donner au moins un peu de temps pour me consoler de la perte de ma femme , dont je lui parus très-affligé. Je demandai ce délai , afin de pouvoir songer à loisir , à trouver moyen d'éviter une chose que j'étois absolument résolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agissoit d'épouser , n'étoit ni belle , ni jeune , & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les assassins & les poisons , me donnoit beaucoup d'horreur. Je dissimulai pourtant , & je feignis de la regarder comme une femme que je devois épouser.

Elle se tenoit si sûre de notre mariage , qu'elle ne prit aucun soin de me ménager ni de me plaire. Au contraire , elle affecta de me mépriser hautement , & de témoigner de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occasion de rompre avec elle , je commençai à la

DE SAINTE-VREMOND. 115
chicaner sur sa conduite. Elle se moqua de ma mauvaise humeur , disant nettement qu'elle n'avoit point à se contraindre pour moi , puisqu'il falloit bien que je l'épousasse de gré ou de force. Je crus que si je pouvois la surprendre en galanterie , ce seroit une raison qui m'affranchiroit de cette prétendue obligation. Je n'eus pas de peine à réussir ; elle se cachoit si peu de ses intrigues , que tout le monde en étoit aussi bien instruit que moi , & je fus averti un soir qu'un Palatin étoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi , lui témoignant qu'après une pareille infidélité , je me croyois très-dispensé d'achever le mariage. Le Roi me répondit , qu'il falloit savoir auparavant si celui avec qui je l'avois surprise consentiroit à l'épouser , parce qu'en cas qu'il ne le voulût point , la chose revenoit à moi , comme au premier & plus ancien fondé en droit. Cette réponse me parut si bizarre , que je la pris pour une plaisanterie , & ne pus m'empêcher d'en rire : mais le Roi m'assura qu'il parloit très-sérieusement , & qu'en pareil cas , c'étoit de cette manière qu'on en usoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le temps d'examiner si en effet la Jurisprudence Polonoise l'ordonnoit ainsi , parce que dès ce moment je

116 MEMOIRES DE M.

réfolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes mefures pour ne plus différer. J'étois las du féjour d'un Royaume étranger, & rebuté de toutes les difgraces qui m'y étoient arrivées, & de celles dont je me voyois encore menacé. Je confiai mon deffein à la Reine, la priant de vouloir bien prendre foin de mes enfans; & après avoir vendu fourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me dérobai avec un feul valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille Ecus de Lettres de change, & laiffant mes enfans affez riches du bien de leur mere. Je demurai en Pologne près de deux ans, & c'étoit à la fin de 1647. que j'en fortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroiffois avoir beaucoup davantage, car le féjour que j'y avois fait, m'avoit extrêmement engraiſſé; & comme j'ai toujours eu une grande taille, on m'en auroit donné près de trente.

Ce fut alors que je crus être entièrement détrompé des femmes, car pendant mon voyage j'eus le loisir de faire des réflexions fur les malheurs qu'elles m'avoient déjà attirés. Je voyois que c'étoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un temps où j'étois

DE SAINTE-ÉVREMOND. 117

en chemin de m'avancer, & que c'étoit elles aussi qui avoient été cause que j'étois sorti de Pologne lors que ma fortune sembloit y être la mieux établie. Je résolus de profiter de mes expériences, & de ne plus penser qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere aîné, qui avoit fort désapprouvé que je me fusse marié en Pologne, & qui n'étoit pas trop fâché que j'eusse eu des prétextes d'en sortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin, me déterminèrent à passer par Venise, à cause qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ses meilleurs amis, qui s'étant battu en duel avoit été contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Venise sur la fin de l'année; dans le temps que tout se préparoit pour les divertissemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque séjour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles résolutions que j'avois prises sur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, si j'eusse voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raisons de mieux envisager le tort qu'elles m'avoient fait, car à peine fus-je arrivé à Venise, que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois été contraint de quitter la Pologne, parce que j'étois soupçonné d'y avoir empoison-

né ma femme & poignardé ma maîtresse. Je savois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits si injurieux à ma réputation , je détrompai le mieux que je pus , tous ceux qui m'en parurent prévenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout , & j'ai toujours de temps en temps trouvé en mon chemin des gens persuadés de cette opinion , qui n'a pas laissé de me faire tort , tant la médisance distingue peu la vérité d'avec le mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise , j'aurois eu peine à m'y résoudre sans le malheur qui m'arriva d'y devenir éperdûment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne , & que toutes les amours que j'y avois faites , n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là , peut-être , ce qui merendit plus facile à m'entêter de la personne dont je crus être aimé.

C'étoit la fille d'un noble Vénitien ; chez qui j'eus d'abord beaucoup d'accès par le moyen de l'ami de mon frere , qui avoit connu à Paris le fils aîné de ce Vénitien , & avec qui il avoit lié une amitié très-étroite. Je voyois souvent le pere & le fils , mais je fus long-tems sans voir la

filles autrement que par son Portrait. Ce Portrait me parut si charmant, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en le voyant, que je n'avois jamais rien vû de si beau. La fille étoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir sans que je la visse, & elle entendit toutes mes admirations sur sa peinture. Comme je sortois de chez son pere, je me vis suivi par un homme, qui, sans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'étoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

La personne dont vous avez admiré le Portrait est plus touchée de vous que vous ne l'êtes de sa peinture ; & s'il est vrai que le Portrait vous ait fait plaisir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'Original. Soyez discret ; c'est tout ce qu'on vous demande, & laissez-moi gouverner le reste.

Je relûs vingt fois ce billet, & quoique j'eusse peine à me persuader qu'il fût en effet de la personne dont j'avois vû le Portrait, cependant je crus, dans l'incertitude, que je n'en devois point parler, & que le plus sûr, soit qu'on eût voulu me tromper, soit que la chose fût effective, c'étoit d'avoir la discrétion qui m'étoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'im-

patience que j'eus de retourner chez le Vénitien. J'y allai dès le lendemain, j'y regardai vingt fois le Portrait, témoignant un desir extrême d'en voir l'Original, mais personne ne s'offrit de me donner cette satisfaction. On me proposa une Mascarade pour le jour suivant, & chacun convint des habits sous lesquels on masqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi, que le même homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander; & gardant toujours un grand silence, il me mit dans la main une boëte, & se retira aussitôt. Quelque instance que je lui fisse pour s'arrêter, il ne me parla que par signes, & il s'échapa.

J'ouvris la boëte, qui étoit pleine de pierreries, & sous les pierreries je trouvai encore ce billet, écrit de la même main que le premier.

Comme on s'intéresse à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Mascarade que vous devez faire, celui qui vous les porte ira les reprendre quand vous n'en aurez plus besoin.

Je commençai, en voyant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la chose ne fût sérieuse, & je ne puis dire
combien

combien cette aventure me donna à la fois, & d'inquiétude, & de plaisir.

Je me servis des pierreries que l'on m'avoit envoyées. Elles étoient si belles & en si grand nombre, que personne ne parut avec plus d'éclat que moi. Plusieurs personnes me demandèrent où je les avois prises, & ayant répondu que je les avois louées, le frere de la Demoiselle me dit à l'oreille; je connois le Marchand chez qui vous les avez eues, & ce qu'elles vous ont coûté pour le prêt. Ces paroles me firent croire qu'il étoit confident de sa sœur; je rougis, & ne lui répondis rien.

Comme nous nous retirions après la Mascarade, nous fûmes attaqués par six hommes armés, qui ayant écarté ceux avec qui j'étois, ne s'attachèrent qu'à moi; ils me défarmerent, quelque résistance que je fisse, & ils me volèrent mes pierreries. Mes Camarades revinrent pour me secourir, mais il étoit trop tard, & mes voleurs étoient échappés.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident; mais enfin il me restoit encore une Lettre de Change de douze mille écus, & je crus que cela pourroit payer les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment

j'avois été volé , & je lui offris la Lettre de Change. Il la refusa , & s'étant retiré sans dire un mot , je crus qu'il étoit muet.

Le lendemain dès le grand matin , je le vis revenir avec cet autre billet.

*Ne vous affligez point de la perte des pier-
reries. Quand j'ai pris le parti de vous les
prêter , je me suis exposée de bonne volonté à
tous les inconvéniens qui en pourroient arri-
ver , & c'est moi & non pas vous , qui suis
cause qu'elles sont perdues. C'est donc à moi
seule de les payer. Je voudrois pouvoir vous
marquer par des pertes plus considérables, que
je n'estime nul autre bien dans le monde que
votre cœur. Gardez-le moi jusqu'à ce que vous
ayez pû juger si je le mérite.*

Si elle le mérite , repris-je aussitôt ! Hé ; y a-t-il dans le monde une femme d'un plus grand mérite ? Charmé de la grandeur d'âme d'une personne si généreuse & si désintéressée , je m'abandonnai à tout ce que la passion peut inspirer de plus violent , & de plus tendre. Je conjurai encore mon homme muet de prendre la Lettre de Change , ou du moins de se charger d'une réponse , pour la personne qui l'avoit envoyé ; Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre , & il sortit avec le même silence que les autres fois.

DE SAINTEVREMOND. 125

La fille qui m'avoit envoyé les pierreries, les avoit louées à un Jouaillier, qui étoit de la connoissance de son frere, & elle s'étoit servie de lui pour les avoir. Ce fut son frere lui-même qui me l'apprit, ajoutant, que sa sœur lui avoit fait confidence de la passion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de se découvrir à lui, parce qu'elle le servoit auprès d'une de ses amies, dont il étoit amoureux. Ce fut un jour ou deux après que les pierreries eurent été volées, qu'il me fit cette confidence, m'assurant, qu'il ne tiendrait qu'à moi, de trouver auprès de sa sœur, tous les agrémens, que cette sœur lui procuroit auprès de sa Maîtresse.

On sera surpris, quand je dirai que tout cela n'étoit qu'un artifice, pour attraper mon argent. C'étoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles étoient entre ses mains; mais faisant toujours semblant qu'elles avoient été volées, il me dit; que sa sœur, quelque généreuse qu'elle fût, ne laissoit pas d'être embarrassée pour payer ces pierreries, & que si elle s'obstinoit à ne vouloir point recevoir ma Lettre de Change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendrait aux oreilles de son pere; que si je voulois, il me mèneroit chez le Marchand, de

124 MEMOIRES DE M.

qui je saurois ce qu'elles valaient , & à qui je pourrois les payer ; que c'étoit un homme auquel on pourroit se fier du secret , & qui ne savoit pas même que je les eusse reçues par le canal de sa sœur. Je fus ravi de trouver le moyen de payer ces pierreries , & n'ayant aucun soupçon , que ce fût un panneau , je donnai huit mille écus au Jouaillier , avec plus de plaisir , que je n'ai jamais payé aucune dette. Ce Marchand , qui s'entendoit avec le frere de la Demoiselle , eut quelque chose pour sa peine , & mon argent devint la proie du frere & de la sœur.

Je ne savois rien de tout cela , & je n'avois garde de m'en défier , mais sacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit , d'être aimé de la personne qui m'avoit inspiré tant de passion , je ne m'appercevois point que ces folles idées m'avoient déjà presque tout dépouillé , & je n'étois occupé que du desir de voir une personne si aimable.

Je pressois souvent son frere de m'en procurer l'occasion. Il me le promettoit , & trouvoit toujours des raisons pour me manquer de parole. Je recevois quelquefois des lettres de sa sœur , & ce n'étoit plus le muet , c'étoit son frere lui-même qui me les rendoit en main propre , & qui se chargeoit

de mes réponses. Ces lettres étoient toujours fort passionnées , & rouloient sur le désespoir où nous étions de ne nous pas voir.

Je vécus de la sorte jusqu'au milieu du mois de Février , que je reçus des lettres de mon frere , qui me blâmoit fort de m'arrêter si long-temps à Venise , me mandant , que je courois risque de perdre l'emploi , qu'il avoit obtenu pour moi dans l'Armée de Monsieur le Prince , qui devoit se mettre en campagne , & assiéger Ypres dès le mois de Mars.

Je fus insensible aux soins de mon frere ; & au tort que je me faisois , en restant plus long-temps ; & n'étant touché que du desir de voir la personne dont je me croyois aimé , je mandai à mon frere que j'étois malade , & hors d'état de partir si-tôt , l'assurant , que dès que ma santé seroit assez rétablie pour souffrir la fatigue du voyage , je prendrois la poste. Mon frere étoit mieux averti que je ne pensois de l'état de ma santé. L'ami qu'il avoit à Venise l'en avoit informé. Il m'écrivit encore lettres sur lettres , mais j'étois si aveuglé & si fou , que j'aurois mieux aimé mourir , que de quitter Venise , avant que d'avoir vû ma maîtresse.

Les lettres de mon frere ne me servirent

qu'à presser avec plus d'instance le frere de la Demoiselle de ne me plus laisser languir ; & enfin , voyant que je le menaçois de partir , il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela , il falloit me déguiser en Espagnol , & prendre sur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries , parce que sa sœur , qui vouloit conserver sans obstacle , le plaisir de m'aimer & de me voir , avoit fait entendre à la personne chez qui je devois la trouver , que l'Amant qu'elle aimoit , étoit un grand Seigneur d'Espagne. Je n'examinai point si cette raison étoit bonne ; je fis ce qu'il voulut , & ayant pris l'habit & l'équipage Castillan , sans oublier de l'argent & des pierreries , je me laissai conduire dans la maison d'une des plus fameuses Courtisanes de Venise , que j'avois vûe plusieurs fois , & que je connoissois pour telle. J'étois , à dire le vrai , un peu scandalisé , que ce fût chez une femme de ce caractère , que ma maîtresse me donnât un rendez-vous , mais j'avois une si furieuse envie de la voir , que je m'arrêtai peu à ce scrupule. Ainsi , je me rendis chez la Courtisane , occupé de la seule espérance de la voir.

Dès que j'y fus arrivé , on m'enferma dans une chambre , & peu de temps après , je vis enfin arriver la Demoiselle au Portrait. El-

le ne me parut pas aussi belle, qu'elle m'avoit semblé dans sa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai assez de ressemblance, pour ne pas douter que ce ne fût elle. Cette différence de beauté entre l'original & le portrait, me rendit moins passionné que je ne croyois le devoir être; & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer, par les soins qu'elle prit de reveiller ma passion, que ce n'étoit pas la première fois qu'elle s'étoit trouvée dans une pareille rencontre. Je dissimulai pourtant ma pensée, mais je ne pus dissimuler mon chagrin; & ne sachant à qui m'en prendre, je m'avifai de lui faire des remontrances sur ce qu'elle osoit venir dans la maison d'une Courtisane. Elle foutint d'abord assez bien des réprimandes, auxquelles elle me dit qu'elle ne s'attendoit pas; mais enfin voyant que je continuois à la prêcher, elle me quitta brusquement, en me disant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foiblesse du cœur. J'avois tous les sujets du monde de croire que cette fille n'étoit rien moins qu'une honnête fille: mais dès qu'elle m'eut quitté; je me sentis plus possédé que jamais du desir de la revoir. Tous mes scrupules s'évanouirent, & je me repentis du

procedé que j'avois eu. Son frere entra quelque temps après, & m'abordant avec un visage irrité, il me dit, mettant l'épée à la main, que j'étois un malhonnête homme; que sa sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre sœur! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoie, & vous verrez à quel point je l'aime. Le frere s'adoucit à ces paroles, & remettant son épée dans le fourreau, il sortit, disant qu'il alloit tâcher de la ramener; mais il ne revint point, & après avoir attendu plus de deux heures, je vis entrer la Courtisane, chez qui nous étions, qui me dit en langage Vénitien: Qu'est-ce donc, Seigneur Don Juan, qu'avez-vous aujourd'hui, & pourquoi votre maîtresse est-elle moins contente de vous que les autres jours? Cette femme, en disant ces paroles, me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la surprenoit; & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Don Juan, mais elle ne voulut point répondre, faisant toujours l'étonnée. Elle me dit seulement que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis, rêvant à mon aventure, & commen-

tant à en deviner une partie.

Si-tôt que je fus chez moi, je voulus fermer l'argent & les pierreries que j'avois portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé. Je n'en pouvois accuser que la personne du rendez-vous, & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me souvins alors qu'il y avoit à Venise un jeune Espagnol, qui s'appelloit Don Juan, & je jugeai que c'étoit pour lui que la Courtisane m'avoit pris; je devinai qu'il falloit que cet Espagnol fût l'Amant de ma Maîtresse, & qu'il fût en possession de la voir chez cette Courtisane. La chose étoit en effet comme je le conjecturois. Je retournai dès le lendemain chez la Courtisane, qui m'apprit tout ce que je voulois savoir, & je vis que cette personne, dont j'avois été si passionné, & pour laquelle je m'étois presque brouillé avec mon frere, étoit une fille accoutumée à ce manége, & qui depuis plus de six mois, avoit avec cet Espagnol, un commerce réglé dans cette maison.

Comme je pensois à me venger, je reçus des lettres de mon frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Venise, & qui m'instruisoit que j'avois été la dupe du frere & de la sœur. Il me conseil-

loit de ne point faire de bruit , mais de partir le plus promptement que je pourrois.

Mon frere avoit appris tout ce détail de l'amî qu'il avoit à Venise , & je jugeai bien qu'il n'avoit pû l'apprendre par un autre. J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon frere , il ne m'avoit pas averti moi-même. Il dissimula d'abord qu'il eût rien écrit ; mais enfin il m'embrassa , & me dit : Que voulois-tu que je fisse , mon pauvre garçon ? Tu étois fou ; & si j'avois voulu t'éclairer , tu ne m'aurois pas crû. Je fus encore long - temps à me plaindre de ce qu'il m'avoit laissé duper , & voyant qu'il n'y avoit point de remède , je dis que je voulois absolument avoir mon argent , ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de maîtresse.

Celui à qui je parlois , n'étoit à Venise ; que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la démangeaison de se battre , & je le trouvai très-disposé à me servir de second. Nous convînmes donc que je ferois appeller le Vénitien. Je le fis , mais il se moqua de ce cartel , & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de sa lâcheté , je résolus de l'obliger à se battre malgré lui , & je m'avisai le jour que nous choisîmes pour l'attaquer , de reprendre

DE SAINT-EVREMOND. 131

l'habit espagnol , sous lequel j'avois été au rendez-vous , d'en donner un de même à celui qui me servoit de second , & de faire prendre aussi à toute notre fuite des habits à l'Espagnole.

Nous allâmes l'attendre en cet équipage , & l'ayant inutilement pressé de mettre l'épée à la main , je lui donnai par le visage quatre ou cinq coups du revers de mon épée , qui l'obligerent enfin de se défendre. Il le fit foiblement , & reçut un coup , qui le jetta sur le carreau. Nous fûmes assez heureux , quoique la chose se fist en plein jour , de n'être point arrêtés. Nous nous sauvâmes avec toute notre fuite , & nous étant jettés dans une Gondole , nous allâmes nous embarquer , & sortîmes de Venise , car nous avions pris auparavant toutes ces précautions. J'en avois même pris une autre pour me mieux venger , & faire retomber sur l'Espagnol Don Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois écrit au pere de la Demoiselle ; comme si jeûsse été un parent de Don Juan , qu'étant venu à Venise , j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec sa fille , par le moyen de son frere. Je spécifiois tout ce que je savois du détail de leur intrigue , & je finissois , en lui disant , que mon

132 MÉMOIRES DE M.

parent Don Juan ayant été affronté par son fils , je voulois en avoir raison , & qu'il ne cherchât point ailleurs celui qui s'étoit battu contre lui.

Le pere ayant reçu cet avis , fit informer contre Don Juan. Outre ce qui étoit marqué dans ma lettre , il avoit appris par tous ceux qui avoient été témoins de notre combat , que c'étoit un Espagnol qui l'avoit attaqué & qui avoit pris la fuite avec plusieurs autres de la même Nation.

Nous apprîmes à Padoue que la chose avoit réussi comme je le pouvois souhaiter ; que le frere de la Demoiselle étoit mort de sa blessure , sans avoir pû parler ; que Don Juan voyant qu'on informoit contre lui ; & que toute son intrigue étoit connue du pere , avoit pris la fuite , & qu'enfin tout le monde étoit persuadé que c'étoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'être vengé , & cela me consola un peu de la perte de mon argent , & des friponneries qu'on m'avoit faites ; bien résolu , de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'ami de mon frere , qui m'avoit suivi à Padoue , ne pouvant revenir en France , me proposa de le laisser aller en Pologne. J'y consentis d'autant plus volontiers , que j'é

DE SAINTE-VREMOND. 133

tois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informât sûrement de l'état de mes enfans , & de tout ce qui s'étoit passé , & se passeroit à Varsovie , à quoi je pouvois prendre quelque part. Je savois déjà que le Roi Ladislas étoit malade ; le bruit de sa mort couroit par tout , & je jugeois bien que la Reine , qu'on parloit de remarier au Prince Casimir son beau-frere , seroit en état de rendre à l'ami , que je lui recommandois , tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Comme nous étions déjà sur la fin du mois de Mai , & que la Campagne étoit commencée en Flandre , je crus qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi , à m'y rendre si tard ; & c'est ce qui me fit prendre le parti , pour me donner de l'occupation , de me jeter dans Naples , espérant trouver l'occasion de me signaler sous les ordres du Duc de Guise , qui s'étoit rendu maître de cette grande Ville ; affaire , qui faisoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'écrivis mon dessein à mon frere , & conservant toujours l'habit Espagnol , je pris la route de Naples , croyant , que sous cet habit , je trouverois plus aisément le moyen de joindre le Duc de Guise ; mais je n'y arrivai que plus d'un mois après que ce Duc eut été fait prisonnier , tant j'avois été mal

informé de ce qui se passoit.

J'appris qu'il étoit encore à Gayette ; & comme il connoissoit toute notre famille , qu'il étoit ami particulier de mon frere , & qu'il m'avoit aussi fort connu dans ma jeunesse , je crus que je ne pouvois mieux faire , que de tâcher de le voir avant son départ , & que d'aller lui offrir mes services pour la France.

Ce fut encore ma mauvaise étoile , qui me fit naître cette envie , car ce voyage me rembarqua dans une intrigue , qui me causa autant de peine & de chagrin , que celle que j'avois eüe à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir , & quand je lui eus témoigné que le croyant encore à Naples , j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui : ce ne sera pas , me répondit-il , dans une affaire si périlleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agréable & moins difficile ; & là-dessus il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçue d'une Dame Napolitaine avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son séjour à Naples. Cette Lettre étoit furieusement emportée , & je vis bien , en la lisant , que cette femme étoit au désespoir de l'absence & de la prison du Duc , car elle le menaçoit de se poignarder , s'il ne consentoit au des-

DE SAINT-EVREMOND. 135

sein qu'elle avoit de le suivre en Espagne. C'est une folle , me dit le Duc , qui fera quelque extravagance, si quelqu'un ne lui remet l'esprit. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle , & je ne puis choisir personne plus capable que vous de lui faire entendre raison. Je promis au Duc de faire ce qu'il souhaitoit ; je pris la Lettre & l'adresse de la Dame , & ayant encore été à Gayette jusqu'à son embarquement , je pris la route de Naples dès que je l'eus vû partir.

Je ne pus, pendant le chemin, m'empêcher de faire cent fois réflexion sur la bizarrerie de ma destinée, qui dans un temps où je cherchois à oublier les femmes , me rappelloit à une occasion nécessaire de les revoir , & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuse, lorsque je n'avois que la guerre en tête. Je dirai même que je ne fus point fâché d'avoir la commission que le Duc de Guise m'avoit donnée , & que je sentis un secret desir de me faire aimer d'une femme qui me paroissoit avoir autant d'esprit & aimer d'aussi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit penchant que j'avois pour le sexe qui m'empêcha de profiter autant que j'aurois dû , des réflexions que je faisois sur le

retardement que j'apportoïſ à ma fortune ; en retournant à Naples au lieu d'aller en France , & je ſentis bien que quelque deſir qu'un cœur ait d'acquérir de la gloire , on ne ſauroit compter ſur lui quand il ſe livre à l'amour.

J'avois repris l'habit Eſpagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'étois François. J'arrivai à Pozzolo Caſtello qu'il faiſoit encore grand jour, & je m'y arrêtai pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. J'allai, en attendant qu'elle fût arrivée, me promener dans un lieu fort agréable & fort ſolitaire, où je crus n'être vû de perſonne : mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y étoient, à ce que j'en pus juger, long-temps avant moi. Une de ces femmes étoit un peu éloignée de l'autre, & je crus que c'étoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai ſans qu'elles m'apperçuſſent, m'étant caché derrière des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur converſation. Cette Dame aſſûroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & elle ſe juſtifioit ſort d'un reproche qu'il lui faiſoit d'avoir eu de la paſſion pour un autre. C'eſt tout ce que je pûs concevoir
de

de leur conversation ; mais j'eus la malice , après les avoir écoutés près d'une demi-heure , de me lever & de sortir du lieu où j'étois en faisant assez de bruit pour être aperçu. Dès que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé , elle palit , & elle s'écria : Ah ! qu'est-ce que je vois ? c'est lui-même. Cette Dame me parut fort belle , & croyant qu'elle me prenoit pour son mari , ou pour quelqu'autre fâcheux qui l'eût surprise dans cette intrigue , je la saluai fort respectueusement , & je passai mon chemin. Comme j'allois doucement , & que je détournois la tête de temps en temps , je vis que la femme qui étoit avec elle me suivoit. Je m'arrêtai pour lui donner le temps de m'aborder. Elle vint à moi , & m'ayant fort considéré , elle me dit en Espagnol , que j'avois tellement de l'air du Duc de Guise , que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination , car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint , je n'avois rien qui pût me faire prendre pour le Duc de Guise. Je lui dis que je ne l'étois pas , & lui demandai quel intérêt elles prenoient à ce Duc ? Elle me répondit qu'il n'y avoit personne à Naples qui ne dût craindre que le Duc de Guise ne tramât encore quelque chose pour se

138 MEMOIRES DE M.

rendre maître d'une Ville, qui heureusement étoit retournée sous la domination de son Prince. Je vis bien que cette personne me parloit ainsi, parce qu'elle me croyoit Espagnol: car je savois assez que le Duc étoit fort aimé à Naples. Je ne me découvris point, & il ne me resta de cette aventure qu'une curiosité de connoître la Dame qui étoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle; mais je n'osai l'interroger, & je revins à Pozzolo Castello; d'où j'entrai à Naples lorsque la nuit fut venue.

Dès le lendemain matin j'allai pour tâcher de voir la personne à qui j'avois des Lettres à rendre, mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guise m'avoit adressé, me dit qu'elle étoit à la Campagne. Je lui demandai si cette Campagne étoit éloignée, & si je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me répondit que je m'en gardasse bien, ajoutant que cette Dame étoit fort observée, & que j'avois de grandes mesures à prendre, parce que son intrigue avec le Duc de Guise avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort suspecte aux Espagnols.

J'attendis huit jours à Naples où je m'ennuiai terriblement; n'osant presque paroître

tre, par les mesures que les Espagnols avoient prises de se saisir de tous les François. Au bout de ce temps, j'appris que la Dame étoit revenue, & mon correspondant m'introduisit chez elle. C'étoit justement la Dame que j'avois vûe à Pozzolo Castello. Je la reconnus, & elle me reconnut aussi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la détourner du dessein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de se poignarder ou de le suivre, parce que je la trouvai fort consolée de son départ. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eût une autre intrigue, puisque j'avois entendu sa conversation, & je crus que c'étoit le Cavalier avec qui je l'avois vûe qui l'avoit consolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un consolateur; & avant que je l'eusse quittée, elle me dit assez nettement qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guise, qu'elle sentoît pour moi la même inclination qu'elle avoit eüe pour lui.

On s'étonnera de la foiblesse que j'eus de répondre à des avances qui devoient me paroître peu sinceres, & de ce que je pensai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi sans la détacher du

Duc qui m'avoit choisi pour son confident; mais on ne raisonne point quand on se croit aimé d'une jolie personne. Ni la perfidie que je faisois au Duc, ni celle que sa Maîtresse lui avoit déjà faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois surprise, ne me détournèrent de la passion que je sentis. Je l'assurai que j'avois pour elle plus de penchant qu'elle n'en avoit pour moi, mais je ne lui dissimulai point que j'avois entendu sa conversation de Pozzolo Castello; & que je favois qu'elle avoit un autre Amant que le Duc de Guise & moi. Elle me répondit que c'étoit un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit résolu de ne jamais voir, & que là-dessus je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-même à m'aveugler & à éloigner tout ce qui auroit pû m'empêcher de goûter le plaisir d'une passion nouvelle.

J'écrivis au Duc de Guise que sa Maîtresse étoit une infidelle, & l'amour qu'elle commençoit à m'inspirer, ne m'empêcha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que méritoit sa perfidie; heureux si j'avois dû avoir pour elle tout le mépris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoître pour telle que

DE SAINTE-EVREMOND. 141

je la représentois dans ma Lettre ; car j'en faisois un portrait que je savois bien qui lui ressembloit parfaitement , mais malgré cela je l'aimois , & j'avois résolu de l'aimer ; & les Amans portent quelquefois leur aveuglement jusqu'à ne pas connoître dans leurs Maîtresses les défauts qu'ils savent bien en faire connoître aux autres.

L'Amant qui étoit en possession de son cœur avant mon arrivée , s'aperçut bientôt de notre intrigue , & je m'aperçus bien aussi qu'on ne l'avoit pas éloigné , & qu'on le voyoit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre , lui avoit appris que je n'étois pas un Espagnol , mais un François , qui ne la voyois que de la part du Duc de Guise. Dès qu'il eut su ce secret , il trouva un prompt remède à la jalousie que je lui donnois. Il alla me découvrir , & je fus arrêté. Quand je me vis en prison , j'écrivis à cette Dame , que je comptois qu'elle employeroit le crédit qu'elle avoit fort grand , pour me faire rendre ma liberté ; mais bien loin de me faire réponse , j'appris qu'elle publioit partout que c'étoit elle qui m'avoit fait arrêter , parce que j'étois venu pour lui proposer , de la part du Duc de Guise , de la faire passer en France. Elle imagina cet artifice

pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour témoigner à l'Amant qui lui restoit qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lorsque j'eus appris cette perfidie, je sortis comme d'un profond assoupissement, & je connus que j'avois bien mérité ce qui m'arrivoit. O Dieu, quelles imprécations ne fis-je point contre les femmes! quels violens desirs de me venger; mais il fallut supprimer tout cela, & ne penser qu'à ma liberté. Je n'osai jamais dire qui j'étois, de peur qu'on ne me resserrât plus étroitement. Je fis donc croire que j'étois un domestique du Duc de Guise, qui n'étois venu en effet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon Maître. On crut ce que je disois, & après huit jours on me donna la liberté, ainsi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient été les compagnons de ma prison, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à servir sur les Galeres, auxquelles j'aurois été condamné, si je n'étois tombé malade en prison.

Dès que je me vis libre, je ne pensai qu'à revoir la Dame, qui m'avoit si cruellement abandonné. J'allai chez elle dans l'état où je me trouvai pour lors, c'est-à-dire, sans argent, & n'ayant qu'un mauvais

DE SAINT-EVREMOND. 143

habit, à demi déchiré, car on m'avoit tout pillé en m'arrétant. Cette femme ne put me voir dans ce triste état, sans se mettre à rire, & quand j'eûs pris la parole pour lui reprocher sa perfidie, elle m'interrompit ; en me disant ; Que demandez-vous, mon pauvre garçon ? Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la charité, pour vous aider à faire votre voyage. Qu'on lui donne trois pistoles, dit-elle à une de ses femmes, & qu'on le renvoye.

Quel accablement pour moi ! Mais il en fallut passer par-là, & j'avoue, que si je résistai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en état de me venger. Je refusai son argent, & je sortis ; je crûs que l'homme à qui le Duc de Guise m'avoit adressé, me fourniroit dequoi passer en France, mais il refusa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre ressource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples, qu'un seul valet Polonois, qui avoit pris la fuite, dès qu'il m'avoit vû arrêté ; & qui même, me vola tout ce qui étoit échappé à ceux qui m'arrêterent. La résolution que je pris, fut de gagner Rome, où je savois bien que je trouverois des ressources, soit du côté de la France, soit du côté de la Pologne. J'allai jusqu'à Terracine le mieux que je pûs, &

mon bonheur voulut que j'y trouvasse la Duchesse de qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'étois, & lui ayant dit, que j'étois tombé entre les mains des Bandits, elle me mena à Rome, où je touchai bientôt de l'argent. Peu de temps après, je pris la poste pour me rendre en France. La diligence que je fis, fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18. d'Août, deux jours avant la bataille de Lens.

J'avois bien compris, que le meilleur moyen de regagner l'esprit de mon frere, & de reparoître en France avec honneur, c'étoit de commencer par quelque action d'éclat, qui effaçât tous les mauvais bruits qu'on avoit fait courir contre moi, pendant que j'avois été absent. C'est ce qui me fit aller droit en Flandre; & dès que je fus arrivé à l'Armée, j'appris qu'on se préparoit à une bataille. Je ne voulus point paroître devant mon frere, qui servoit dans cette Armée, avec la réputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eût. Je me contentai de me découvrir à un autre Officier, de mes parens, qui me cacha jusqu'au jour de la bataille, où je lui dis que je voulois servir. Il me promit de m'y donner de l'emploi, & je restai dans son quartier, sans que mon frere eût le moindre soupçon de mon arrivée.

Les

DE SAINTEVREMOND 145

Les précautions que je veux prendre , en écrivant ces Mémoires , pour ne point apprendre qui je suis , m'empêcheront de faire ici le détail d'une action , qui me distingua dans la bataille , au de-là de ce que j'aurois pû souhaiter. On a fait tant de Relations de cette action , que si je spécifiois la part que j'y eûs , personne ne pourroit me méconnoître. C'est assez de dire , que Monsieur le Prince publia par tout , qu'il devoit le gain de la bataille , au bonheur que j'eûs d'empêcher la fuite & la défaite d'un Corps considérable , qui auroit infailliblement entraîné la déroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Régiment , que j'obtins peu de temps après , à la recommandation de Monsieur le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendresse , & toute l'amitié qu'il avoit pour moi , avant mon absence. J'appris que mon frere le Comte étoit allé me chercher en Pologne , ayant encore été obligé de sortir de France , pour s'être battu ; que ma sœur étoit séparée de son mari , & qu'elle demouroit chez ma mere.

Comme la réputation que j'avois acquise à la bataille de Lens , m'avoit mis en goût pour la guerre ; je demandai à demeurer dans l'Armée du Maréchal de Rantzau. J'eûs part à la prise de Furnes , & je ne revins à

Paris qu'à la fin d'Octobre , où je trouvai tout en combustion ; car c'étoit le temps des troubles , si fameux , par la haine des Parisiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faisois de réflexion à tout ce qui m'étoit arrivé depuis deux ans , plus je trouvois ma vie romanesque , tant du côté de l'amour , que du côté de la guerre. Tant d'aventures si bizarres , m'avoient donné une confiance en ma destinée , qui m'empêcha de m'appliquer autant que j'aurois dû , aux occasions de faire ma fortune , & d'éviter les intrigues de l'amour. Je ne croyois pourtant pas qu'il fût possible que je fusse encore trompé par les femmes , & je résolus de les voir , & de les aimer toutes sans attachement. J'eus lieu d'être confirmé dans cette résolution , par le ridicule que ma mere donna en ce temps-là , & dont je dois parler , pour faire connoître que l'âge le plus avancé , n'est pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes , qui ont l'entêtement d'être aimées.

Ma mere avoit vécu sans amitié pour ses enfans , & sans aucune économie pour la dépense. Il y avoit long-temps qu'elle étoit aimée d'un homme , à-peu-près de son âge , & qui ayant long-temps passé pour son amant , ne justifioit le scandale de ses affi-

duités , qu'en faisant croire , ou qu'il étoit déjà son mari , ou qu'il le seroit un jour. Nous étions tous persuadés dans la famille que ce mariage étoit fait ; & le parti que nous avions pris , c'étoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur , mais sans aucune division ouverte ; mon frere aîné se contentant , d'avoir autant qu'il le pouvoit ; l'œil à ses affaires , pour l'empêcher de manger le fond de son bien.

L'homme qui passoit pour son mari , avoit un fils qu'il retira du Collége , & que ma mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre , qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mît à l'Académie , mon frere aîné ne s'en plaignoit point , & souffrit sans dire mot , les dépenses , qu'on vit bien que ma mere faisoit pour lui ; mais nous fûmes bien-tôt avertis par les domestiques , que me mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la dépense , & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques , & tout le scandale d'une véritable galanterie. Son pere en fut instruit aussi-bien que nous , & comme il étoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches , il lui en fit , jusqu'à la maltraiter , & à faire sortir de force son fils de chez elle , & le mettre à Saint Lazare. Mais , quelle fut sa surprise & la

nôtre ; quand ma mere lui déclara qu'elle avoit épousé cet enfant , & lui fit voir un Contrat , & une célébration de Mariage faite avec lui depuis plus d'un mois ! Ainsi le pere n'avoit pû venir à bout , en quinze ou seize ans d'affiduités & de complaisances , de ce que son fils , encore écolier , avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand éclat , nous mortifia au dernier point. Le pere vouloit que nous fissions casser le mariage , & produisoit même une promesse , que ma mere lui avoit faite ; mais comme il nous étoit indifférent qui elle épousât , puisqu'elle avoit en tête de se marier , nous ne voulûmes point remuer cette affaire , & nous laissâmes le pere s'en démêler seul. Il fit beaucoup de poursuites , qui tournerent toutes à sa confusion , & enfin le chagrin le prit , & il en mourut , après avoir deshérité son fils , qui fut rendu à ma mere. Elle déclara son mariage , mais elle ne put y accoutumer le public , jusqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau mari.

Je croyois être absolument détrompé des femmes , par la mauvaise opinion que tant d'expériences m'en avoient donnée , mais ce fut justement par-là , que je me trouvai de la disposition à de nouveaux engage-

DE SAINT-EVREMOND. 149
mens. Je sentoïis un secret desir d'éprouver encore , si enfin je ne trouveroïis point quelque femme raisonnable. On voit bien , qu'étant dans cette disposition , je fus incapable de résister , dès que je crûs avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voyois toujours ma pauvre Carmelite , c'est-à-dire , que je lui parlois ; car elle gardoit exactement la Règle , qui défend aux Carmelites de se faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes aventures , surtout à la dernière , je veux dire , à la bataille de Lens ; & je devois un peu à ses conseils , & à l'amitié que j'avois toujours pour elle , le soin que j'eus d'éviter beaucoup de pannes , que les Coquettes de la Cour , qui étoient en grand nombre , me tendoient de jour en jour pour m'attacher à elles ; car rien ne gagne plus les femmes , que la réputation d'homme guerrier & galant , & elles étoient toutes persuadées , que j'étois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir ; sans aucune liaison particulière ; & me donnant fort souvent la Comédie de ceux de mes amis , que je voyois attachés à elles ; j'étois de leurs parties , & quelquefois de leurs débauches , n'ayant rien sur mon compte , & me réjouissant de tout.

Je vivois de la sorte , quand ma Carme

lite me dit, que puisque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penser à me marier à Paris, & qu'elle avoit songé pour cela à une Dame de la Cour, qu'elle me nomma, qui étoit fort son amie, & qui lui avoit toujours paru très-prévenue en ma faveur. Elle étoit veuve, mais extrêmement riche, & c'étoit un des meilleurs partis qu'il y eût en ce temps-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable, mais en apprenant qu'elle étoit prévenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes, qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite, si elle jureroit bien, qu'une Dame d'un si grand mérite, ne fût pas coquette. Ah ! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu ; & personne, jusqu'à présent, n'a pû l'accuser que d'un peu trop de régularité, car elle la porte jusqu'à l'excès. Je lui témoignai qu'elle me feroit plaisir de m'en donner la connoissance, & de ménager ce mariage, qui étoit bien au-dessus de ce que je pouvois espérer. Nous prîmes jour pour nous trouver à son Parloir, comme si le hazard nous y avoit amenés. Là, je vis cette Dame ; & après une conversation générale, je la ramenai chez elle. Dès que nous y fûmes arrivés, elle me dit d'un air ouvert : Monsieur, je

ne veux point vous faire languir : Dans le dessein où je suis de me remarier , je cherche un homme qui puisse me rendre heureuse , & ce que votre amie m'a dit de vous , m'a fait croire que vous seriez plus capable qu'un autre , de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je répondis avec beaucoup de marques de reconnoissance & de passion , & elle m'apprit qui étoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma aucun , qui ne fût homme de mérite , & & d'une qualité distinguée ; mais elle m'affura qu'aucun d'eux ne lui plaisoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore été de ma vie ; & trouvant enfin une femme vertueuse , prévenue pour moi d'une inclination assez forte pour vouloir faire ma fortune , je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle , & je la vis régulièrement tous les jours. Nos conversations roulerent presque toujours sur des contestations qui survenoient pour son bien , & je m'apperçus en peu de temps , qu'elle vouloit me faire son solliciteur , avant que de me faire son mari. Quelque ennemi que je fusse des affaires , je pris les siennes à cœur ; & l'application que j'y eûs , me rendit bientôt bon chicaneur. Comme

on voyoit que toutes ses affaires rouloient sur moi , & que je ne bougeois de chez elle , le bruit se répandit que nous étions mariés. Je l'en avertis , espérant que ces bruits la détermineroient à conclure ; mais elle me dit au contraire , que puisqu'on parloit de nous , il falloit que je ne la viffe pas si souvent ; & que ses affaires n'étant pas encore disposées de sorte qu'elle pût se marier , je l'obligerois de lui en laisser choisir le temps , & que cette complaisance seroit une marque d'amitié , par où elle pourroit juger de moi. J'enrageois de ce délai , car dans le fond , il ne tenoit qu'à elle de m'épouser ; mais me piquant avec elle de complaisance & de délicatesse , je lui dis , que je ne la verrois plus que quand elle le souhaiteroit. Elle m'eût paru charmée de ma docilité , & ayant réglé mes visites à trois fois la semaine , nous nous écrivions les autres jours. Ses lettres étoient fort tendres , & non-seulement elle m'y découvroit sans précaution la passion qu'elle avoit pour moi , mais elle m'y renouvelloit les assurances de n'en épouser jamais un autre. Cependant la campagne commença , & il fallut quitter ma maîtresse. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'épouser à mon retour , & je n'eus pas lieu , pendant mon absence , de la soupçon-

DE SAINT-EVREMOND. 153
ner d'aucun changement, par la régularité
& la tendresse de ses lettres.

Nous fîmes peu de choses cette année ;
les ennemis reprirent Ipres, & nous eûmes
notre revanche par la prise de Condé. Je
revins à Paris après la campagne, & ma
maîtresse m'assura qu'elle étoit toujours
dans les sentimens où je l'avois laissée.

J'étois en ce temps-là obligé d'aller sou-
vent à Saint Germain, où étoit la Cour.
Un jour que je devois être au coucher du
Roi, j'allai prendre congé de la Dame. El-
le me laissa sortir après ma visite, & me rap-
pellant de dessus le degré : à propos, me
dit-elle, que faites-vous de mes lettres ?
Voudriez-vous me les rendre, car je crains
que vous n'en égariez quelqu'une ? Je l'as-
surai que j'en avois grand soin. N'importe,
dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'esprit plus
en repos, & je vous prie que je les aye avant
que vous partiez pour Saint Germain. Je
voulus la refuser; mais elle me fit tant d'ins-
tances, que je lui promis de les lui renvoyer
dans le moment, ce que je fis, voulant tou-
jours garder auprès d'elle, le caractère
d'homme désintéressé & complaisant. Je
fus obligé de rester plusieurs jours à Saint
Germain, & il y avoit deux jours que j'y
étois, quand on dit chez la Reine, qu'un

Prince, que l'on nomma, alloit se marier, & que l'affaire étoit conclue. Je demandai quelle étoit la personne qu'il épousoit, & je fus bien surpris quand on me nomma celle avec qui je croyois me marier. Je le fus encore bien davantage, quand on me soutint, que c'étoit par moi que l'affaire se faisoit, en effet, toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince étoit mon ami, & on favoit que je gouvernois la Dame.

J'eus peine à me persuader d'abord, que la nouvelle de ce mariage eût de la vraisemblance; mais enfin, voyant qu'on en parloit hautement, & rappelant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eue depuis quelque temps pour ma maîtresse, & l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ses lettres, je commençai à en croire quelque chose. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant pour moi, c'est que tout le monde m'en faisoit compliment, comme si j'eusse fait ce mariage.

Le Prince en question se trouva pour lors à Saint Germain, & je ne crûs point de meilleur moyen, pour m'éclaircir entièrement de la vérité, que d'aller chez lui sans faire semblant de rien. Si-tôt qu'il me vit, il vint m'embrasser, disant hautement : voilà ce-

DE SAINT-EVREMOND. 133

lui qui a voulu que je me mariaffe puisque la personne que j'épouse m'a assuré que c'étoit sur tout le bien qu'il lui a dit de moi, qu'elle y avoit consenti. Je pensai tomber de mon haut quand j'entendis ces paroles ; & la rage & le désespoir m'ayant déterminé sur le champ, je lui répondis à l'oreille, que son mariage n'étoit pas encore fait, & qu'il y avoit une personne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un jardin hors du Louvre, que je le conjurois d'y venir seul avec moi. Il fut surpris du froid & de la pâleur avec laquelle je lui dis ces mots ; & me suivant sur l'heure, nous prîmes ensemble le chemin du jardin, le Prince me demandant continuellement, qu'y a-t-il donc ? qu'est-il arrivé ?

Je ne lui répondis rien, mais quand nous fûmes dans le jardin, où je l'avois mené, je lui demandai bien sérieusement, s'il étoit vrai qu'il épousoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me répondit-il, me demander une chose que vous devez savoir mieux que moi ? C'est, lui repartis-je, parce que je l'ignore, que je vous la demande, & la raison qui me le fait ignorer, c'est, si vous ne le savez pas, que c'est moi qui épouse cette Dame. Le Prince me regarda en riant, & voyant que je gardois mon sé-

156 MEMOIRES DE M.

rieux: Es tu fou, mon pauvre Comte, reprit-il, & depuis quand la cervelle t'a-t'elle tourné? C'est toi qui a proposé mon mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre; je suis ton ami, & je me donne au diable, si j'ai jamais pensé à l'épouser, tant que j'ai crû que tu y pensois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle? J'en suis, lui répondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en épouserait jamais d'autre que moi, & que je vous ai amené ici, à dessein de me couper la gorge avec vous. Cela ne sera pas, s'il plaît à Dieu, me répondit-il, & je te donne ma parole, de ne penser de ma vie à cette femme, si elle t'a promis de t'épouser. Ne faisons donc point de bruit, lui répondis-je; nous devons bien-tôt, vous & moi, retourner à Paris, & nous saurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'être de retour; & quoique je dusse encore rester quelques jours à Saint Germain, je demandai mon congé. Dès que je fus à Paris, je courus aux Carmelites, pour informer ma Religieuse de ce que j'avois appris à Saint Germain; mais je la trouvai déjà toute informée de cette affaire, & elle avoit reçu depuis un jour une lettre de la Dame son amie, qui lui mandoit

DE SAINTE-VREMOND. 157

que les affiduités que j'avois eûes pour elle , avoient fait croire à tout le monde , que nous avions ensemble un commerce criminel , & que ne pouvant se résoudre à faire croire que son mariage fût la suite d'un pareil commerce , elle avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites en faveur du Prince. C'étoit à-peu-près le contenu de sa lettre , & on juge bien que ses raisons nous parurent frivoles , & que nous conclûmes que l'inconstance seule, ou l'intérêt, étoient la vraie cause de ce changement.

Ma Carmelite me conseilla , puisque cette Dame étoit de ce caractère , de ne point m'opiniâtrer à ce mariage , me faisant craindre les suites d'un pareil engagement avec une personne si légère ; mais j'étois piqué au jeu , & je voulois en venir à bout , ou en avoir raison.

J'allai chez elle au sortir des Carmelites ; & l'abordant sans faire semblant de rien , je lui demandai , après quelques autres discours , si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüï dire à Saint Germain , & lui ayant répondu que non , elle me dit que mon amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-même. Alors , voyant qu'il n'étoit plus



temps de dissimuler, je lui avouai que je savois qu'elle vouloit épouser le Prince d. . . . Hé pourquoi donc, me répondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empêcheroit de vous épouser. Cette réponse me parut la plus outrageante qu'elle eût pû me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croyois pas que l'on pût être capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai, sans que jamais j'en pûsse tirer une autre réponse. Je sortis, en lui disant, que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croyoit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en dégouter le Prince, mais comme, après tout, ç'auroit été une calomnie, n'ayant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans le détail de tous les engagemens de parole & d'amitié que nous avions eûs ensemble. Soit que le Prince ne se souciât pas trop de ce mariage, soit qu'il ne voulût pas épouser une femme qui lui paroïssoit, sur mon récit, d'un caractère peu solide; soit qu'il crût qu'elle eût eu pour moi trop de com-

DE SAINT-EVREMOND. 159

plaisance & de foiblesse, il m'assûra qu'il n'y penseroit jamais, & en effet, il retira sa parole.

Je laissai passer quelques jours, après que l'on eût appris que son mariage avec cette Dame étoit rompu, sans lui rendre visite, afin de lui donner le temps de se consoler du chagrin que je croyois qu'elle en auroit. Elle m'envoya chercher au bout de trois jours, & m'ayant fait des reproches, de ce qu'elle étoit persuadée que j'avois dit contre sa conduite, pour rompre son mariage; elle ajouta, que puisque c'étoit une nécessité de m'épouser après cet éclat, elle étoit prête de le faire.

Jamais je n'en eûs moins d'envie, que quand je vis que la chose étoit prête à se conclure; car enfin, l'inconstance de cette Dame avoit éteint la passion que j'avois pour elle, mais l'opinion de sa vertu & de sa sagesse me rassuroit; & du moins, disois-je, en trouvant beaucoup de bien, je serai sûr d'avoir une femme vertueuse.

Je n'étois pas pourtant si déterminé, que je ne balançasse quelquefois, & c'est ce qui me fit consentir à un délai de quinze jours ou de trois semaines, que me demanda cette Dame, prétextant quelque incommodité dont elle disoit qu'elle vouloit se gué-

rir. Je lui dis que je lui donnois tout le temps qu'elle vouloit, & je crus la chose si assurée, que je commençai à m'occuper de tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie.

Un soir, comme je fortois de chez elle; où je l'avois trouvée couchée, une de ses femmes de chambre me dit, que si je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit presque à son lit, & où je pourrois entrer par un escalier dérobé, elle me feroit voir & entendre des choses qui me surprendroient, & dont il étoit pourtant besoin que je fusse éclairci. Je lui demandai ce que c'étoit. C'est, me dit cette fille, que Madame est grosse, & que je ne crois pas qu'elle passe la nuit sans accoucher. Je regardai cette fille avec étonnement, & elle me dit en levant les épaules, que si je voulois passer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je serois convaincu de la vérité d'une chose si surprenante.

L'avis que je recevois, méritoit bien que je m'éclaircisse. Je montai dans cette garde-robe; & environ deux heures après, j'entendis la Dame en travail. On avoit pris soin d'éloigner les domestiques, & il n'y avoit que la fille qui m'avoit parlé, & une Sage-femme, qui eussent connoissance de

ce mystère. Quel fut mon étonnement ! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je passai dans la chambre où elle accouchoit , & m'étant caché en un coin , je fus témoin oculaire de la chose. Je pensai éclater de rage & de désespoir , mais enfin m'étant retiré dans la garderobe, la même fille qui m'avoit parlé , me vint dire : ne vous en allez pas , Monsieur , Madame vous a apperçu dans sa chambre , & elle veut vous parler. Ce message me surprit encore plus, si cela peut être, que tout ce qui venoit d'arriver. Est-elle en état de me parler , lui dis-je , & veut-elle que je lui donne la mort qu'elle mérite ? Cependant la curiosité de savoir ce qu'elle me pourroit dire , m'obligea d'entrer ; & dès que je fus près de son lit , elle me dit d'une voix foible : C'est moi , Monsieur ; qui ai voulu qu'on vous rendît témoin de ce que vous avez vû , pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'eussiez point ce chagrin , puisque j'ai fait ce que j'ai pû pour épouser le Prince d mais vous vous êtes opiniâtré. Vous voyez à quelle femme vous vous êtes attaché , & si je méritois tous les soins que vous vous êtes donnés. Je ne répondis rien qu'après un long silence ; mais au moins , lui dis-je , Madame , apprenez-moi quel est l'heureux

pere de cet enfant qui vient de naître. C'est ce qu'il vous importe peu de savoir, reprit-elle. Il suffit que je n'ai pas voulu vous tromper, & j'en aurois usé autrement, si vous aviez été moins honnête homme; mais vos manières pour moi ont été si respectueuses & si soumises, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu; vous verrez après cela, si vous voulez encore m'épouser.

La manière dont elle venoit de me parler me toucha jusqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occasion, où je ne devois avoir que du dépit. Si-tôt que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit d'arriver étoit un songe, tant j'y voyois peu de vrai-semblance, car j'avois observé cette Dame; & je ne m'étois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre penchant à la débauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins, que l'envie de savoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je crus que la franchise avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dès qu'il me fut permis de la voir.

Elle prit la parole la première, & elle me dit, que j'avois plus de part que je ne pensois à ce qui lui étoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été grosse, si elle ne m'eût passionnément aimé. Ce discours me parut une suite de choses inconcevables, & je vis bien que toute cette aventure seroit contre la vrai-semblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extrême passion, & que son plus grand désespoir avoit toujours été de me voir avec elle sur un pied respectueux; qu'elle auroit voulu que je l'eusse contrainte par mes manières, à ne me rien refuser de ce qu'elle bruloit de m'accorder, & qu'étant un jour occupée de ces desirs violens, elle avoit reçu une de mes lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fût tout ce que cette femme me disoit, je commençai à le trouver vrai-semblable, en rappelant dans mon esprit, que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette première aventure n'eût été suivie de plusieurs autres, car il ne coûte aux femmes, pour s'engager dans les desseins les plus emportés & les plus violens, que d'avoir osé commencer; & plus elles font d'obligation de s'observer devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont

de facilité à ne plus rien ménager avec ceux à qui elles se confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait jusques-là, & sans rien dire, touchant la part prétendue qu'elle vouloit que j'eusse à ce qui lui étoit arrivé, je lui dis, que si la cervelle ne lui eût pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lâcheté semblable, & que le meilleur conseil que je pouvois lui donner, c'étoit d'épouser le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en disant ces mots, & je ne la traitai plus que comme une folle.

J'en reçus une lettre deux ou trois heures après, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportés, que j'étois cause de tous ses malheurs. Elle finissoit en me demandant un secret éternel sur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de réponse, mais je lui gardai exactement le secret. Je me défis du Page, qui étoit assez grand pour servir, & j'eus la force de ne plus penser à une personne si indigne de mon attachement. Sa mauvaise conduite eut moins de part à cet oubli, que son peu de cervelle; & ce que je lui pardonnois le moins, étoit la simplicité ou la bêtise avec laquelle elle m'avoit donné connoissance d'une chose, qu'elle auroit dû se cacher à

DE SAINT-EVREMOND. 165

elle-même. Elle croyoit au contraire, avoir fait en cela une action héroïque, & que je devois lui tenir compte, de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laisse à décider aux lecteurs, qui d'elle ou de moi eut raison; mais je sai bien que je ne conseillerai jamais à aucune femme d'avouer ses galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on fut dans le monde que je ne la voyois plus, on jugea que cette brouillerie étoit une suite du chagrin que m'avoient donné les propositions de son mariage avec le Prince d..... Je ne me mis pas beaucoup en peine de détruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je détrompai, en lui disant en général, que cette femme avoit un caractère d'esprit, capable de faire enrager tous les maris du monde, & il n'eut pas de peine à se le persuader, en se souvenant qu'elle avoit voulu l'épouser en un temps, où elle vouloit m'épouser aussi. Je ne sai si elle continua l'intrigue du Page, mais un an après que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ses parens, qu'elle a épousé, & duquel elle s'est séparée, étant devenue la femme du monde la plus coquette, & la plus décriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce

dernier engagement , & au lieu d'une occasion de faire ma fortune , il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de dépenses , & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaise opinion que j'avois des femmes.

Je repris la résolution de ne plus m'y attacher que par amusement , & mon amusement fut auprès d'une femme , qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour , qu'elle ne voyoit plus par l'éclat que cette intrigue avoit fait dans sa famille. Elle tâcha de me persuader qu'elle l'avoit entièrement oublié pour moi , & je fis semblant d'en être persuadé , mais qui pourroit tenir contre les protestations d'une femme artificieuse ? Celle-ci me parut si détachée , non-seulement de sa première inclination , mais encore de tous les hommes , que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle étoit fort aimable , & qu'elle avoit de l'esprit infiniment , je me sus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractère ; & malgré toutes mes résolutions , je sentis bien que je l'aimois. Le premier soin de cet amour , fut de lui inspirer plus de délicatesse qu'elle n'en avoit eu jusqu'à moi ; & elle parut répondre si bien à mes sermons , que je la crus entièrement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles. II. étoit en ce temps-là à la Cour de France, & comme il étoit fort galant, on prétendoit qu'il avoit grand nombre de Maîtresses. J'avois beaucoup d'accès auprès de lui, & je m'étois souvent trouvé dans des parties de divertissement qui m'avoient fait entrer dans sa familiarité. Un de mes amis qui le voyoit auffi quelquefois, me dit qu'une femme qu'il ne connoissoit point, s'étoit adressée à lui pour une chose fort plaisante. C'est que cette femme l'avoit assuré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens pistoles à quiconque pourroit lui ménager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, répondis-je à mon ami, que nous sachions qui est cette Dame, & que vous & moi nous lui fassions donner les quatre cens pistoles. Vous pouvez assurer la femme qui vous a parlé, que je ménagerai cette affaire auprès de ce Prince; & en effet, je lui en parlai dès le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curiosité de la connoître. Mon ami rendit réponse à la femme qui lui avoit fait cette proposition, & ils prirent ensemble des mesures pour faire trouver la personne dont il s'agissoit à une Maison près

de Paris , où ce Prince iroit *incognito*. La chose se fit comme ils l'avoient projetée. La femme donna deux cens pistoles à mon ami , promettant les deux cens autres après la visite du Roi ; & ce Prince n'étant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois , de mon ami & de moi , alla au rendez-vous. A peine fûmes-nous entrés , que la même femme qui avoit négocié la partie , vint prier le Roi d'entrer seul , parce que la Dame ne vouloit pas être connue. Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois ; & mon ami & moi nous allâmes l'attendre dans un Bois qui étoit au bout du Jardin de cette Maison. Le Roi vint nous retrouver , & il nous apprit que la Dame sachant que nous étions là , n'avoit jamais voulu demeurer , qu'elle étoit déjà partie , & que la raison qu'elle avoit alléguée au Roi pour n'être point vûe de nous , c'est qu'elle me connoissoit pour l'homme du monde le plus indiscret , & qui ne manquerois pas de publier l'avanture. Je fus surpris qu'il y eût une femme en France qui me crût de ce caractère ; car je puis dire que j'étois particulièrement estimé pour ma discrétion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame étoit faite , & ce Prince me répondit qu'il
me

me la feroit voir , puisqu'il favoit bien qu'elle alloit souvent à la Cour, & que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit vû son visage.

Trois ou quatre jours après, comme j'étois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'étois attaché, & que je croyois avoir mis cet amour sur le pied d'une vraie délicatesse, le Roi d'Angleterre y vint, & me voyant avec elle, il sourit & me dit à l'oreille, que la même Dame avec qui j'étois, étoit la Dame aux quatre cens pistoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main; & voyant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit. Elle ne m'en parut point étonnée. Quoi, dit-elle, est-ce que vous ne le saviez pas? Je n'ai pû, Monsieur, me mieux venger de la lâcheté que vous avez eûe de me livrer pour quatre cens pistoles, qu'en vous laissant faire ce que vous vouliez. Je suis fort contente du Roi d'Angleterre, & vous devez l'être de moi, puisque les pistoles vous ont été exactement payées.

Ah! malheureuse, lui répliquai-je, est-ce que j'aurois pû me persuader que c'étoit vous? Croyez-moi, reprit-elle, voyant

que je voulois faire du bruit; ne réveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & s'il y a de la lâcheté à moi d'avoir aimé un Prince, il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre Maîtresse.

J'admirai le sang-froid de cette femme, & je lui enviai la présence d'esprit avec laquelle elle prit son parti; car je fus chagrin, & peu s'en fallut que je ne la maltraitasse pendant qu'elle ne faisoit que rire de ma mauvaise humeur. J'avoue que les femmes ont à cet égard plus de résolution que les hommes, & qu'elles soutiennent mieux que nous la honte d'être convaincues d'infidélité.

Je rompis absolument avec cette femme, & j'en dis les raisons au Roi d'Angleterre, qui me témoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laissa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine; & l'indifférence que j'eus à l'égard de cur intrigue, me persuada que je ne l'aimois plus. Dans le temps que je voyois cette femme, j'avois souvent vû chez elle une de ses amies qui avoit une fille de seize ou dix-sept ans, qui étoit encore Pensionnaire dans un Couvent, & que sa mere faisoit quelquefois venir chez elle. Cette fille

DE SAINTE-EVREMOND. 171
étoit parfaitement belle , & elle paroissoit
avoir beaucoup d'esprit. Je causois quelque-
fois avec elle , mais quoique je la trouvasse
fort à mon gré , elle me paroissoit si jeune ,
que je n'avois jamais osé lui parler sérieu-
sement de l'inclination que j'avois pour
elle. Je ne croyois pas même qu'elle eût
fait beaucoup d'attention à moi ; mais je
m'apperçus bien qu'elle y pensoit , par une
Lettre qu'elle m'écrivit de son Couvent, à
l'occasion d'une légère indisposition que
j'avois eüe. Cette Lettre me parut si obli-
geante & même si passionnée , que j'en fus
touché , & qu'après tant de tromperies des
femmes je me figurai qu'il y auroit plus de
solidité & moins de risque à m'attacher à
une jeune personne , qui sembloit n'écouter
& ne suivre que son cœur dans l'inclination
qu'elle me marquoit. Je répondis à sa Let-
tre de la manière la plus pleine de tendresse
& de reconnoissance qu'il me fut possible ,
& trois jours après qu'elle l'eut reçue , elle
m'en écrivit une autre qui ne contenoit
que deux ou trois lignes. Elle me prioit
de me trouver chez moi le lendemain à dix
heures du matin. Je ne pouvois me figurer
à quel dessein elle me faisoit certe priere ,
& je n'avois garde de m'imaginer qu'elle
eût envie , ou qu'il lui fût possible de m'y

172 MEMOIRES DE M.

venir voir. Cependant elle y vint , & elle me dit qu'elle s'étoit échappée d'une de ses parentes qui étoit venue la prendre dans son Couvent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette démarche , & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi , afin que sa parente , qu'elle avoit laissée dans une Eglise , & qu'elle alloit retrouver , ne s'apperçût de rien. J'en reçus des Lettres le lendemain , & elle continua pendant un mois à m'écrire tous les jours , & jamais Lettres n'ont été plus passionnées. J'y répondois d'une manière d'autant plus tendre , que j'étois sincèrement touché ; car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit , & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Couvent , parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit , & qu'il valoit mieux que jamais personne ne découvrit notre amour. J'étois donc borné à lui écrire & à recevoir de ses Lettres , en attendant l'occasion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit , quand elle me manda qu'elle étoit obligée de l'interrompre , & qu'on lui en avoit fait scrupule. Cette Lettre m'accabla , & ne me contentant pas

DE SAINT-EVREMOND. 173
de lui écrire avec tout le désespoir dont j'étois capable , je confiai la passion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies ; qui me promit d'aller la voir , & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'ayant vüe , me vint dire que le scrupule dont elle m'avoit parlé n'étoit qu'un prétexte , & que la vraie raison de son changement étoit une passion nouvelle ; qu'elle ne lui avoit pas avoué la chose , mais qu'il lui avoit été aisé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus persuadé quand cette Dame m'eut rendu compte de sa conversation ; je ne laissai pas pourtant de la prier de lui rendre une seconde visite , pour tâcher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle avoit fait la première fois , mais m'écrivant à moi-même , elle m'avoua qu'elle n'avoit pû continuer à aimer un homme qu'elle n'osoit voir , & qui d'ailleurs passoit pour avoir mille autres inclinations. Le stile de sa Lettre me convainquit plus de son changement que les mauvaises raisons qu'elle alléguoit , & je reconnus alors que quelque soin qu'on prenne de rendre une Lettre tendre & passionnée , elle ne l'est plus dès que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc plus qu'elle n'en

aimât un autre ; mais combien ma vanité souffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle étoit attachée , étoit un valet de chambre de sa mere ?

Comme je l'aimois de bonne foi , je tâchai de la justifier dans mon esprit , n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui , qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir , & je résolus de lui ôter du moins ce prétexte , en me mettant sur le pied de la voir aussi souvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lâcheté à moi de continuer à aimer une personne qui avoit le cœur assez bas pour écouter un valet de chambre ; mais outre que ma jalousie n'alloit pas aussi loin qu'elle auroit pû aller , parce que ce valet n'avoit pû la voir qu'à la grille , je l'excusois un peu de n'avoir pas , à son âge , assez de constance pour aimer & ne voir jamais son Amant. C'est ma faute , disois-je , & depuis que je l'aime , je devois avoir trouvé cent manières de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela fut de me déguiser moi-même en valet , & d'aller la voir , comme si je fusse venu de la part de sa mere. Dès qu'elle m'eut reconnu , elle me témoigna tant de joye & de reconnoissance de ce que je l'avois assez aimée pour cela , que je crus vingt fois qu'elle alloit

perdre l'esprit , tant elle parut hors d'elle-même. Elle ne cessoit point de me répéter, hélas ! est-il possible que vous m'aimiez ? Je ne le croyois pas. Que je suis heureuse ! J'en mourrai de joye.

Ces transports si naturels me charmerent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidélité qu'elle m'avoit faite. Je lui en fis des reproches, elle m'avoua qu'elle avoit eu quelque honnêteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit écouté que dans le désespoir où l'avoit mise l'indifférence qu'elle s'étoit imaginée que j'avois pour elle ; & qu'au reste, pour me marquer qu'elle n'avoit nulle considération pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-même si je voulois. Je lui dis qu'elle ne se mît point dans l'esprit d'idées chimériques ; & que c'étoit assez qu'elle ne vît jamais cet homme, & qu'elle me demandât pardon. Elle se jeta à genoux, & pleurant de tout son cœur, elle me fit des excuses d'une manière si vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faisoit un plaisir extrême, & je goûtois tout ce qu'il peut y avoir de délicieux dans l'assurance d'être aimé, car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'étois persuadé que ce n'étoit que

la force de la passion qui la portoit à ces excès. Je lui donnai , avant que de la quitter , quelques leçons pour m'être toujours fidelle ; & voyant que je ne lui parlois point de l'épouser , elle me demanda si je ne la trouvois pas un assez bon parti pour cela. Je lui répondis que je ne croyois pas que ses parens pensassent si tôt à l'établir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant prétendre à de meilleurs partis que moi , on ne me refusât si je la faisois demander. Hé bien , me dit-elle qu'avons-nous affaire de parens ? Si vous voulez que je sois votre femme , je me sauverai du Couvent , & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie après cela. Je lui représentai qu'il falloit avoir un peu de patience , & que j'agirois sourdement pour pressentir la volonté de sa mere & pour tâcher d'avoir son consentement. Ces paroles la remirent un peu ; mais elle ne voulut jamais me laisser aller que je ne lui eusse juré que je l'épouserois.

Elle étoit en effet un si bon parti, qu'il y avoit déjà quelque temps qu'on ménageoit son mariage avec l'aîné d'une Maison titrée ; & même toutes choses ayant été disposées pour ce mariage , on la fit sortir du Couvent , & le bruit se répandit qu'elle alloit

DE SAINT-EVREMOND. 177

se marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à sa mere qu'elle ne l'épouserait jamais , parce qu'elle étoit promise à un autre , & elle me nomma sans en vouloir faire aucun mystere.

Cette nouvelle me surprit d'une étrange sorte , car personne ne savoit que je la connoissois. Comme le mariage dont il s'agissoit étoit résolu entre les parens , on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni se souvenir , ni parler de l'intrigue qu'elle disoit qu'elle avoit eue avec moi ; & que si elle s'obstinoit à ne pas obéir , on la renfermeroit pour le reste de ses jours. Cette menace l'intimida , mais ce qui la rendit obéissante , ce fut la vûe de celui qu'elle devoit épouser. Elle ne le vit que la veille du jour destiné au Mariage ; & elle le trouva si à son gré , qu'elle l'aima d'abord avec la même facilité & le même emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait savoir ce qu'elle avoit dit à ses parens , touchant les engagemens que nous avions ensemble , ajoutant qu'il n'y avoit point d'autre ressource que de l'enlever ; & pour cela elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Eglise voisine de sa maison. J'avois peine à me résoudre d'en venir à cette extrémité-là,

mais comme elle étoit un fort bon parti, & que je m'en croyois aimé passionnément, je passai par-dessus toutes les considérations qui auroient pû me retenir, & ayant pris toutes les mesures nécessaires pour cet enlèvement, je me rendis avec un carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on pût changer en si peu de temps, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé-touchant le dessein de l'enlever, comme une pièce qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte; pour oser être le témoin de la cérémonie de son mariage. J'y demurai jusques à la fin, ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce temps-là ont toujours été mes ennemis, sans que jamais j'aye pû avoir d'éclaircissement ni avec eux, ni avec mon infidelle Maîtresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peut-être ne me vit pas, tant elle étoit occupée de celui qu'elle épousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me venger des infidélités que l'on me faisoit, mais j'avoue que l'amour étant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles

DE SAINTE-VREMOND. 179

dont il est permis à un honnête-homme de se venger. Je n'ai pourtant pas toujours gardé cette modération , & dans la suite on en verra des exemples , qui m'ont coûté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette dernière Maîtresse mariée , je crus plus que jamais qu'il étoit impossible de trouver parmi les femmes , les douceurs d'une véritable passion , & cela me rendit , à leur égard , moins honnête que je n'avois été. Je ne me piquai plus avec elles , ni de politesse ni de complaisance ; & ce qui me surprit moi-même , c'est que plus je paroissais brutal , plus il me sembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'égards.

J'eus cette brutalité qui ne m'étoit pas naturelle , pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'étoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu presque imbécille , à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mépris. Comme elle étoit belle & fort maîtresse de sa conduite , presque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle , & elle avoit la réputation de changer d'amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empêcher d'en faire des railleries qui lui étoient revenues. Elle s'en plaignoit par

tout , & elle garda si peu de mesures qu'un jour l'ayant trouvée dans une maison , elle me déchira, en ma présence, de la manière du monde la plus injurieuse. Je lui rendis injures pour injures , & si l'on ne m'avoit retenu , je crois que je lui aurois donné un soufflet. Ce démêlé fit beaucoup de bruit , & tout le monde blâma en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction , mais je ne pus m'y résoudre , & je continuai à donner par tout des marques du mépris que j'avois pour elle.

Ce procédé me réussit mieux que je ne pensois , & cette Dame devint mon amie à force de me croire son ennemi. Elle me fit parler par une Dame , qui me demanda en grace que je la visse chez elle , m'assurant que je n'en serois pas mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous qu'à recevoir de nouvelles injures , & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir ; mais enfin on m'assura si fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir , que je me laissai gagner , & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint , & elle commença par pleurer , en disant qu'elle étoit bien malheureu-

DE SAINTE-VREMOND, 181

se d'être haïe du seul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me surprit & me toucha, & nous nous raccommodâmes si bien, que je devins le premier & le plus assidu de ses amans. J'écartai tous les autres; mais voyant qu'elle faisoit aveuglément tout ce que je souhaitois, je commençai à n'avoir plus pour elle les manières aussi hautes que je les avois eues. Ma complaisance & mon honnêteté lui donnerent le moyen de rappeler les amans que j'avois fait fuir, & j'aimai mieux la voir infidelle, que de devoir sa fidélité à mes mauvais traitemens & à mes menaces. Je m'en éloignai peu à peu, & j'appris qu'elle disoit, en parlant de moi, que je n'avois pas assez de courage pour être méchant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprès des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit son mari qu'en le gourmandant, voulût être gourmandée à son tour, pour être gouvernée par ses amans.

J'avois cette intrigue dans le temps que la Reine Mere fit arrêter Monsieur le Prince; & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous ayant rendus suspects, mon frere me conseilla de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laissés, pouvoient avoir besoin

de ma présence. Je suivis son conseil, le laissant seul à Paris ménager à la fois ; & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince, & je pris la route de Pologne me croyant fort détrompé des femmes ; mais étant pourtant toujours le même & plus exposé que jamais à leurs infidélités. C'est ce qu'on verra dans la suite, d'une manière encore plus marquée qu'on ne l'a vû jusqu'ici.

Fin de la Première Partie.

S U I T E
D E S
MEMOIRES
D E L A V I E
DU COMTE DE***
AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverses aventures qui peuvent
servir d'instruction à ceux qui ont à
vivre dans le grand monde.

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

1912

...

...

...

...

...

...

MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE DE***

AVANT SA RETRAITE.

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

LIVRE TROISIEME.

JE pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg, sur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit été rétabli dans son Electorat, & ses amours ont fait assez de bruit pour faire juger que sa Cour étoit galante, & que je pouvois y trouver les écueils que j'avois résolu d'éviter; mais j'avoue que je n'aurois jamais prévu celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus fâcheux que je l'avois moins recherché. Il y avoit une Françoisse au service de Madame

Tome I.

Q

l'Electrice. Cette fille étoit belle, & elle ne connoissoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels parens elle étoit née. Elle avoit été, à ce qu'on disoit, amenée en Allemagne à l'âge de dix ans, par une Françoisé qui avoit passé pour sa mere jusqu'à sa mort; mais cette femme avoit déclaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de sa conduite sans lui avoir découvert le secret de sa naissance; & comme elle ne s'étoit pas mieux expliquée sur le sort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturière, nom qui lui convenoit fort, & que la suite de sa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturière donc, car on ne l'appelloit point autrement, étoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle étoit belle & qu'elle avoit beaucoup d'esprit & d'agrément, elle y étoit fort distinguée, & la plûpart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient sur elle. Je la vis, & dès la premiere vûe nous fîmes connoissance. Je la trouvai fière sur la qualité; & ce qu'on disoit de l'incertitude de sa condition & du peu de connoissance qu'on avoit de ses parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de considérables. Elle ne faisoit donc point difficulté de dire qu'elle étoit fille

d'un grand Prince & d'une grande Princesse , qui pour des raisons qu'elle n'expliquoit pas , l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naissance si illustre ; mais je m'apperçus qu'elle en étoit persuadée , & dès la trois ou quatrième fois que je la vis , elle me dit qu'elle avoit fait tirer son Horoscope , & que les Devins lui avoient prédit qu'elle devoit passer en Pologne , parce que c'étoit là où elle trouveroit ses parens & un établissement digne d'elle. Elle vivoit dans cette espérance , en attendant que le Ciel lui présentât une occasion d'accomplir son Horoscope , en lui fournissant le moyen d'aller à Warsovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé cette occasion en moi , & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eût envoyé exprès pour la conduire où ses destinées l'appelloient.

Elle m'en parla , & je reçus sa proposition en raillant , mais je fus obligé de prendre mon sérieux voyant qu'elle parloit tout de bon. Je lui représentai qu'elle étoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter ; que j'étois obligé de faire mon voyage en poste , & par conséquent il m'étoit impossible de me charger d'elle , & qu'enfin ce seroit exposer sa réputation & la mienne

que de faire une pareille équipée. Elle me répondit que j'avois beau dire, & qu'elle me suivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois fait d'avoir noué connoissance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle, car j'avoüé qu'elle m'avoit plu. Elle étoit Françoisse, & la voyant sans aucun obstacle, j'avois un peu débuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds sur mon amour lorsque je ne pensois qu'à me divertir, & elle se mit si bien dans la tête que je l'aimois, & que je serois fidelle, qu'elle résolut de me suivre.

Je ne vis point d'autre moyen de m'en débarrasser, que d'examiner si parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimât de bonne foi, & à qui son absence ne fût pas indifférente. Je ne fus pas long-temps sans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit éperdûment, & l'auroit épousé sans Madame l'Electrice, qui s'opposoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement sérieux de cet homme pour la Demoiselle, je résolus de lui donner de la jalousie, & j'affectai encore plus qu'auparavant d'en

paroître amoureux. Je trouvai même le moyen de lui faire dire que j'étois homme capable de lui enlever sa Maîtresse, & qu'il feroit bien, non seulement de l'observer, mais aussi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui échapât. Je ne savois si cet artifice réussiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point. Il ouvroit de grands yeux sur moi toutes les fois que nous étions ensemble, mais c'étoit toujours sans me parler.

Cependant le jour de mon départ arriva, & ayant encore doublé mon sérieux pour faire entendre raison à l'Avanturière, & pour l'obliger de quitter sa résolution de me suivre, je sortis d'Heidelberg avec mes gens, croyant qu'elle y avoit renoncé; mais à peine fûmes-nous à une lieüe de cette Ville, qu'ayant été obligés de nous arrêter, parce qu'un de nos chevaux s'étoit défermé, nous fûmes joints par deux Cavaliers. C'étoit mon Avanturière déguisée en homme. Quelque étonnement que me donnât cette apparition, je fus encore plus surpris de voir que le Cavalier, qui l'accompagnoit étoit le gros Allemand qui en étoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait jusques-là, & il se contenta de me regarder

avec de grands yeux , pendant que l'Avanturière me disoit , que sur les difficultés que je lui avois faites de la conduire en Pologne , elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner , & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voyage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cete fille , j'eus peur qu'on ne mît sa fuite sur mon compte ; & d'ailleurs , je prévoyois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'équipage où je voyois son Allemand , me surprenoit , & je ne pouvois comprendre , comment un homme de cete qualité alloit de la sorte sans suite , dans un Pays étranger , traînant avec lui une fille , qui vouloit se faire accompagner par un homme , qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je résolus de m'en expliquer avec lui ; & le prenant en particulier , je lui dis en Allemand , que je le priois de m'apprendre quel étoit son dessein , & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme , avant que de me répondre ; me fit de profondes inclinations ; & enfin rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi , il me dit , me traitant d'Altesse , qu'il étoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui , pour lui faire

épouser la Princesse ma sœur. On peut juger combien ces paroles m'étonnerent ; mais quelque surprise que j'en eusse , je devinai la tromperie qu'on lui faisoit , & ce que je connoissois déjà du caractère de l'Avanturière , me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la suite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand , que j'étois son frere , & elle m'avoit donné le nom de Prince d.... en lui faisant croire que je me déguisois , pour les mêmes raisons qui l'avoient obligée de se déguiser aussi à Heidelberg ; mais que s'il vouloit passer avec elle en Pologne , je l'avois assurée de les marier , & de les remener ensuite en France , avec tout l'éclat de ma qualité.

Il n'est pas difficile de voir que le gros Allemand , n'étoit pas l'homme du monde le plus spirituel ; mais il n'eut pas la même bêtise lorsque je l'eus détrompé , il prit son parti en homme d'esprit , & il me jeta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc , que je n'étois ni Prince , ni frere de l'Avanturière ; qu'il falloit qu'elle eût perdu l'esprit , pour se mettre ces extravagances dans la tête , & pour vouloir les lui persuader ; & que le meilleur conseil je pusse leur donner à l'un & à l'autre , c'étoit de retourner à Heidelberg , avant que leur sortie eût éclaté.

Soit que cet homme fût médiocrement amoureux , soit que la tromperie qu'on lui avoit faite, eût guéri son amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi , qu'il piqua son Cheval vers la Ville , me laissant l'Avanturière , plus obstinée que jamais à me vouloir suivre. Je lui dis résolument que je ne pouvois l'emmener , & que si elle s'opiniâtroit à un dessein si peu raisonnable , je retournerois à Heidelberg , & que j'apprendrois sa folie à tout le monde.

Mes discours la touchèrent foiblement ; & attestant toujours mon amour & ma fidélité, elle me conjura , les larmes aux yeux, de lui aider à suivre ses destinées , & j'avoueraï encore ici ma foiblesse. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille étoit une folle ; cependant sa beauté m'attendrissoit. J'étois même flatté du violent amour qu'elle me faisoit paroître , & je crois que j'aurois été assez bon pour l'emmener , si on ne fût venu la reprendre ; ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie si outrée, qui puisse quelquefois empêcher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lorsque cette fille commençoit à me gagner , nous vîmes arriver de la part de Madame l'Electrice une femme dans une Litière , accompagnée de plusieurs hommes à cheval,

cheval , qui se faisirent de l'Avanturiere , & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit été bien aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois eues de l'enlever. C'étoit me dire qu'ils m'arrêtoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre , & je retournai à Heidelberg , où tout le monde paroissoit persuadé que c'étoit moi qui lui avoit mis l'amour en tête ; pour l'engager à me suivre. L'Allemand , honteux d'avoir crû les folies qu'elle lui avoit dites , étoit le premier à publier partout , que j'avois obligé cette fille à se déguiser , pour faire avec moi le voyage de Pologne , & il étoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittés.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens , car c'étoit la troisième ou la quatrième fois de ma vie , que je passois pour avoir voulu enlever des femmes , ce qui me devoit convaincre , qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoît point , puisqu'en se piquant d'honnêteté pour les tirer d'embarras , on est souvent exposé à d'étranges aventures.

Je rendis compte à Monsieur l'Electeur de la manière dont les choses s'étoient passées. Il ne douta point du tout de la vérité

de mon récit ; il rit beaucoup du gros Allemand , & m'assura qu'il mettroit son application à lui faire épouser l'Avanturiere.

On me permit de partir après cette explication , mais je tombai malade en chemin , & je n'arrivai à Varsovie que plus de six semaines après. J'appris avant que d'y arriver , que la seule personne dont je craignois la présence , étoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'étois demeuré caché il y avoit trois ans. Après mon départ elle avoit épousé celui avec qui je l'avois surprise , & le bruit étoit que cette femme ayant voulu l'empoisonner avoit été prévenue , & qu'elle n'étoit morte que du poison qu'il lui avoit donné.

Le Roi Ladislas étoit mort aussi des l'année 1648. & le Prince Casimir son frere lui ayant succédé à la Couronne , avoit épousé la Reine sa belle-sœur. Je trouvai cette Princesse grosse , & sur le point de faire ses couches. Elle me témoigna beaucoup de joie de me revoir , & me dit que j'arrivois fort à propos , pour deux raisons ; l'une , pour remédier à toutes les mauvaises affaires que mon second frere s'étoit fait en Pologne ; & l'autre , pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à

DE SAINT-EVREMMOND. 195
elle , & qui se plaignoit fort de moi.

Elle m'apprit en gros , que mon frere s'étoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries , & que même il étoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'égard de la fille , qui prétendoit avoir sujet de se plaindre, je fus fort surpris d'apprendre par le portrait qu'on m'en fit , que c'étoit mon Avanturiere d'Heidelberg , qui étoit arrivée en Pologne près de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de mariage , & qu'après avoir reçu d'elle toutes les marques d'une entière confiance , je l'avois abandonnée. Je répondis à la Reine que c'étoit une folle , & je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé à son égard. La Reine ajouta qu'elle commençoit à plaire au Roi , & qu'on disoit déjà que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu , & j'esperai que la complaisance qui lui étoit dûe , pourroit me débarrasser de cette folle.

J'appris comment elle étoit sortie d'Heidelberg , & voici ce qu'on me conta. Après que Madame l'Electrice l'eut fait revenir ; Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'avoit dit , & tâcha en effet de la marier au Sei-

196 MEMOIRES DE M.

gneur Allemand qui en étoit amoureux ; mais cette extravagante , toujours persuadée que son étoile l'appelloit en Pologne , refusa de l'épouser. L'Allemand s'opiniâtra , soutenu du crédit de l'Electeur , & on l'enferma pour mieux la réduire. Elle trouva le moyen de se sauver , & ayant pris un habit d'homme , elle avoit passé à Varsovie , suivie d'une seule femme déguisée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha , mais ne me trouvant point , & ne sachant ce que j'étois devenu , elle s'avisa de dire que je l'avois trompée , & qu'elle étoit venue me chercher , pour exiger de moi l'effet de la promesse qu'elle disoit que je lui avois donnée. C'est ainsi qu'elle parla à la Reine , mais avant même que j'arrivasse , elle commençoit à tenir un autre langage , & l'amour que le Roi marqua pour elle , & qu'il lui déclara presqu'aussi-tôt qu'il la vit , lui fit croire que son horoscope alloit s'accomplir , & elle ne s'avisa plus de se plaindre , ni de moi , ni de sa mauvaise destinée.

Je la revis donc comme si nous ne nous étions jamais vûs , elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui témoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince , & il me parut que la gloire de s'en voir aimée , lui avoit entièrement remis l'esprit , & qu'elle

le étoit devenue aussi raisonnable qu'elle étoit belle ; car c'étoit en effet une des plus charmantes personnes que j'eusse jamais connues. Je devins son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi , & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine aussi jalouse de son dernier mari qu'elle l'avoit été du premier , vouloit que je l'avertisse de tout ce que je savois touchant cette galanterie. Ne sachant comment la contenter , je m'avisai de faire semblant d'être fort amoureux de cette fille , & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voyoit point , & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela rassura l'esprit de cette Princesse , qui se moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put même s'empêcher de dire au Roi le bruit qui couroit , & l'injustice qu'on lui faisoit , de le croire amoureux d'une fille , avec qui j'avois un commerce qui étoit connu.

Ce discours ne servit qu'à me rendre suspect à ce Prince. Il crut qu'en effet j'étois son rival , & il défendit à sa maîtresse de recevoir mes visites. Quand la Reine vit que je n'osois plus continuer à la voir , elle fut persuadée de tout ce que j'avois tâché de lui déguiser , & m'accusant de l'avoir trompé

pée, elle en eut tant de dépit, qu'elle commença à me haïr presqu'autant que sa rivale.

D'ailleurs la mauvaise conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'étoit retiré à Varsovie il y avoit plus de dix-huit mois, ayant été obligé de sortir de France, & croyant que j'étois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Venise, & dont je m'étois séparé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladislas, & l'élection du nouveau Roi Casimir, suivie de son mariage, n'avoit occupé les Polonois que de cérémonies & de divertissemens, ils n'avoient pû trouver l'occasion, qu'ils disoient qu'ils étoient venus chercher, de servir le Roi de Pologne contre la Suede, & tout leur temps s'étoit passé à des commerces d'amour. Je n'en sùs point d'autres particularités, sinon, qu'ils s'étoient souvent battus, & que la profession qu'ils faisoient de ne garder aucunes mesures avec les femmes, dont il leur plaisoit d'être amoureux, avoit obligé la Reine de leur défendre de se montrer à la Cour; c'est-à-dire, qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on

avoit dès ce temps-là , du peu de politesse des François dans leurs intrigues amoureuses , opinion , que ceux de nos jeunes-gens qui ont depuis visité les Cours étrangères n'ont pas détruite , & que je vois aujourd'hui si bien établie par tout , qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité , qui n'est pas un étourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eût contre moi , elle mettoit beaucoup de différence entre le caractère de mon frere & le mien ; & si elle me parut souhaiter que je ne restasse pas long-temps en Pologne , ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la servir dans le dessein qu'elle avoit de gouverner le Roi , à qui j'étois devenu suspect. Ainsi , quand j'eus mis ordre à mes affaires , & assuré le bien de mes enfans , dont la Reine prenoit toujours soin , je pensai à m'en retourner en France. Je tâchai de persuader à mon frere & à l'ami que j'avois en Pologne , d'avoir une meilleure conduite , & l'effet de mes remontrances , fut de les faire passer en Suede , où ils espéroient trouver plutôt l'occasion de servir , car leur procès leur avoit été fait en France , & ils n'osoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette seconde fois à-peu-près comme j'en étois sorti la première , c'est-à-dire , assez mal avec la Cour ,

& toujours à cause des femmes ; car ce fut l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler , & sans ce malheureux incident , j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Casimir. Ce Prince étoit du génie de son frere , c'est-à-dire , ennemi des affaires & esclave des plaisirs , mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement assez de hardiesse pour rien entreprendre , c'est ce qui avoit donné à la Reine un pouvoir absolu pour le déterminer sur tout : mais quand il étoit déterminé , il ne manquoit ni de courage , ni de résolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes , & se piquoit peu d'être constant. Sa légèreté naturelle étoit aidée à cet égard par des réflexions , qui lui faisoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ses intrigues , & il ne manquoit jamais d'être dévot , quand il commençoit à se laisser d'une maîtresse ; mais sa dévotion ne duroit pas plus que ses amours , & toute sa vie a été un mélange de galanteries & de scrupules. A l'égard des manières , il les avoit franches & honnêtes , mais il étoit simple , & s'amusoit à la bagatelle ; & si le Roi de Suede & Lubomirski (1) , eussent voulu le laisser

(1) Général des Rebelles , qui lui firent la guerre pendant quinze ans.

en repos , il se seroit peu mis en peine de la réputation de grand Roi , pour jouir des commodités & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit , sans être aussi assurée qu'elle devoit l'être , du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune présomption , & elle étoit la seule du Royaume qui ne sentît pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eût assez bonne opinion de son esprit , & qu'elle ne connût le caractère de celui du Roi , mais c'étoit par cette connoissance même qu'elle se défoit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince , dont le caractère étoit si facile , ne se laissât gouverner par d'autres ; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maîtresses du sien.

Telle étoit la situation de la Cour de Pologne , car commençant à n'être plus enfant , je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusques-là , à connoître le génie des personnes que je fréquentois , & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne , il m'arriva une aventure nouvelle qui pensa

me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels spectacles que l'on puisse voir. Je frémis même encore quand j'y pense. Quoique le penchant que j'avois à être honnête & généreux à l'égard des femmes, fût particulièrement ce qui m'engagea dans cette aventure, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pû éviter sans ce penchant, puisqu'il n'y a personne qui ait un peu d'humanité, qui ne s'y fût engagé ainsi que moi.

Il y avoit deux jours que j'étois sorti de Varsovie, quand me reposant dans une espèce de Bourgade, en attendant qu'on m'eût donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme échévelée qui se hâtoit fort de me joindre, me faisant signe de m'approcher, pour lui épargner un chemin dont elle paroissoit extrêmement fatiguée. J'allai au devant d'elle, & quand j'en fus assez proche, elle se jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'évanouit. C'étoit une petite femme, comme le sont presque toutes les femmes Polonoises. Elle ne paroissoit pas avoir vingt ans, & quoiqu'elle fût fort abattue, je ne laissai pas de remarquer qu'elle devoit être aussi belle qu'on peut l'être en ce pays-là. Je l'emportai dans l'endroit

où étoient mes gens , & l'ayant mise sur de la paille, faute de lit, nous la fîmes revenir.

Elle nous dit qu'elle étoit de Breslau , & que ses parens l'avoient mariée à un Tartare , de qui elle recevoit des traitemens si rudes & si rigoureux , que ne pouvant plus y résister , elle avoit pris la fuite , & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulût bien la conduire à Varsovie , où elle avoit des parens qui la protegeroient contre son mari. Ce fut là tout ce qu'elle nous dit d'abord , mais nous connûmes dans la fuite qu'elle ne s'étoit sauvée des mains de ce mari que parce qu'elle lui avoit donné lieu de soupçonner sa fidélité. Nous apprîmes même que c'étoit avec celui qui passoit pour son Amant qu'elle avoit pris la fuite , & que cet homme étant tombé dans une embuscade de Cosaques , y avoit perdu la vie , & qu'elle avoit été témoin de sa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié , qu'outre la douleur d'avoir vû assassiner son Amant , elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de son mari , dont elle nous dit qu'elle étoit poursuivie. Je ne voyois guères d'apparence de la secourir autrement , qu'en prenant soin moi-même de la remener à Varsovie ; ce que je ne pouvois faire qu'en retournant

sur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me suivre ; mais à peine eûmes-nous marché une demi-journée, que nous rencontrâmes son mari qui s'étoit arrêté à un Bourg avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le sabre à la main à celui qui avoit sa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à son secours le pistolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bientôt entourés, & la femme nous fut enlevée. Je ne sai si dans la colere où étoit le mari, il me prit pour l'Amant de sa femme, mais m'ayant fait saisir il me força d'entrer dans une étable où il l'avoit déjà enfermée, & il me rendit le témoin de l'horrible manière dont il se vengea de son infidélité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'écorcher. Cette malheureuse créature me regardoit de temps en temps, & parmi les horribles cris que cet affreux supplice lui faisoit jeter, elle prioit Dieu de lui faire miséricorde. Elle mourut bientôt dans cette barbare opération, & son mari la voyant morte, me jetta à la tête ce qu'il lui avoit arraché de sa peau. Cette action

DE SAINT-EVREMOND. 205
me fit croire qu'il me prenoit pour son rival ; & craignant avec raison qu'il ne voulût me traiter comme sa femme , je lui criai en Polonois qu'il prît garde à qui il avoit affaire , que j'étois un étranger , & que je ne connoissois point sa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement , & ne trouvant en moi aucuns traits de celui pour qui vraisemblablement il m'avoit pris , il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois sujet d'en attendre d'un homme si inhumain ; & sans me rien dire , il me fit rendre mes gens & mon équipage , & me laissa en liberté de continuer ma route.

J'avoue que jamais aventure ne m'a causé ni plus de terreur , ni plus de crainte de périr. Je passai plus de dix jours sans pouvoir m'ôter de devant les yeux le cruel supplice où j'avois vû expirer cette déplorable créature , & il me prenoit de temps en temps de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main ; mais enfin le temps dissipa , avec cette affreuse image , ces desirs extravagans , aussi-bien que les réflexions que je ne pouvois m'empêcher de faire sur les malheurs d'un mariage mal assorti , & sur la mauvaise conduite des femmes.

J'arrivai à Paris sur la fin de Janvier

après avoir été près de dix mois à mon voyage. Dix ou douze jours après mon retour, Messieurs les Princes furent mis en liberté, & j'espérai qu'il nous seroit permis; à mon frere & à moi, de témoigner tout l'attachement que nous avions pour Monsieur le Prince, sans nous brouiller avec la Cour, avec laquelle nous croyons qu'il alloit être mieux qu'auparavant; mais nous ne fûmes pas long-temps sans reconnoître que cette espérance étoit vaine, & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin; qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguisoit pas que si ce Ministre paroïssoit jamais, il se mettroit en état de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bientôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Royaume; quelque attachement qu'il eût pour lui; mais comme j'étois plus sans conséquence, non seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vît pas

lieu de me servir auprès de la Reine, soit que dans le desir sincère que mon frere avoit de voir le Prince revenir au service du Roi, il fût bien-aise d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût insinuer les conseils qu'il auroit à lui donner.

Mais quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je sai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, si dans ce temps-là je n'avois été bien-aise de m'éloigner de Paris pour me consoler de la perfidie d'une Maîtresse avec laquelle je m'étois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie histoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit exposé à tant d'agitations & de chagrins. Aussi peut-on dire que dans les divers événemens de cette aventure, quoi qu'elle eût peu duré, j'eus lieu de connoître dans les femmes, des caractères que je n'y avois point encore apperçus, & contre lesquels je n'étois point en garde. On en jugera par le récit que je vais en faire.

J'étois logé à Paris dans le voisinage d'une femme dont le mari étoit mort depuis peu de temps, mais duquel elle avoit été séparée peu d'années après son mariage,

Tout le monde vouloit que les galanteries de cette femme eussent donné lieu à leur séparation, & je le crus comme les autres, mais quand je vins à la mieux connoître, je trouvai encore d'autres raisons qui avoient pû obliger son mari à l'éloigner. C'étoit la personne du monde la plus singulière. Les singularités d'une femme toujours bizarre & toujours opposée à ce qu'on peut attendre d'elle, sont, à mon sens, aussi insupportables que sa mauvaise conduite; si la réputation d'un mari en souffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en sont que plus troublés.

Cette femme avoit une fille qui avoit suivi sa destinée, & qui vivoit auprès d'elle; car dans leur séparation, les garçons étoient demeurés chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'étoit assurément la plus mauvaise école où l'on pût la mettre, non-seulement par le caractère de singularité qu'avoit la mere, mais aussi par des sentimens fort extraordinaires dans une mere à l'égard d'une fille; car, ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris jusques-là, cette mere qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, se trouva jalouse de la réputation que la fille pouvoit avoir en ne
suivant

DE SAINT-EVREMOND 209
suivant pas les exemples de sa mere, & elle ne souhaitoit rien davantage que de la voir dans quelque engagement qui pût aussi faire soupçonner sa conduite ; mais par une autre espèce de raffinement, elle ne vouloit pas que les engagements qui commettreroient la réputation de sa fille à l'égard de la conduite, pussent lui faire honneur à l'égard du choix, & elle avoit autant d'application pour éloigner d'auprès d'elle les hommes d'esprit & de mérite, que pour lui en faire voir de fots & de ridicules.

Telle étoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoître, & je n'avois garde de l'accuser d'un pareil caractère. Je crus seulement que la facilité avec laquelle elle souffroit que des gens sans mérite vissent sa fille, n'étoit fondée que sur l'opinion qu'elle avoit qu'ils étoient moins dangereux que d'autres.

La fille étoit fort aimable ; elle avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce défaut un tempérament fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les passions.

Je ne connoissois ni la mere ni la fille pour telles que je viens de les dépeindre ; & je les vis d'abord comme d'agréables

voisines , dont le commerce seroit à mon goût , par le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir ; mais je n'eus pas vû la fille deux fois que j'en devins très - sérieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une manière qui le redoubla , & en peu de jours nous nous vîmes en possession de nous aimer comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere ; & pour la mettre dans nos intérêts , je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons , l'une pour lui former l'esprit par les connoissances que les voyages & les Langues que je possédois m'avoient données ; & l'autre , pour ménager son Mariage avec un de mes patens , homme fort riche , & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons étoient justement de toutes celles que j'aurois pû choisir , les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eût du mérite , & elle vouloit encore moins qu'elle fût bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour déréglée , & elle me trouva mal propre à l'un & à l'autre.

Je m'aperçus donc bientôt que je ne lui étois pas agréable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille qu'on ne nous fist à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même temps que j'étois si maltraité, on donnoit une liberté entière à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle tant qu'il lui plaisoit. C'étoit un homme qui possédoit au souverain degré tout ce qui étoit capable de gêner la réputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais goût, c'est-à-dire, qu'il étoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les Amans de sa fille.

Il avoit cinquante-cinq ans, & il étoit si universellement méprisé, que tout le monde à Paris se trouvoit de la même opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dît de lui, c'est que c'étoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'avisoit point de troubler ni par colere, ni par vengeance, n'ayant jamais mis l'épée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fût Officier. Le seul talent qu'il avoit, étoit de se rendre éternel dans une maison sitôt qu'il s'y attachoit, sur-tout si c'étoit une maison où l'on mangeât & où

l'on put croire qu'il y eût quelque galanterie ; car il avoit grand soin d'épargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier étoit ami de la mere de la Demoiselle ; & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre ; mais la fille qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il étoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croyois qu'elle ne parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de mérite fût capable de l'accepter pour amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle évitât exactement de se trouver seule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme aussi fat & aussi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit déferé à mes conseils, mais je fus bientôt averti du contraire. Je fus qu'elle le voyoit depuis le matin jusques au soir, & que presque tous les jours, quand la mere étoit couchée, il restoit seul avec la fille, jusqu'à deux ou trois heures après minuit. Je lui en parlai ; & après m'avoir voulu nier que cela fût aussi fréquent

qu'on me l'avoit dit , elle s'excusa sur ce qu'elle ne pouvoit faire autrement , parce que sa mere vouloit absolument qu'elle en usât de cette manière. Ce fut alors que je commençai à connoître le caractère d'une mere si indigne de ce nom , & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchât à faire décrir sa fille. L'intérêt que je prenois à la réputation & à l'établissement d'une personne que j'aimois de bonne foi , m'obligea de lui découvrir mes conjectures sur la conduite de sa mere ; mais il étoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voyoit ce vieux Officier , lui avoit donné du goût pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer ; car enfin les femmes s'attachent où elles peuvent , & quelque différence que cette fille trouvât entre mon vieux rival & moi , elle aimait plus celui des deux qu'il lui étoit plus aisé de voir.

J'avoue que quelque chagrin que j'eusse du changement de la Demoiselle , je l'excusois quelquefois , & que mon plus fort ressentiment tomboit sur la mere , mais j'eus bientôt sujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier , & qu'elle se trouvoit bien de la liberté qu'on

lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendisse suspecte, & pour s'assurer à mes dépens la possession où elle étoit, elle apprit à sa mere que je l'aimois. J'ose dire que ce fut moins mon amour qui me nuisit auprès de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon mérite. Elle craignit que sa fille n'aimât un honnête-homme; & ne passât pas pour être d'aussi mauvais goût qu'elle la vouloit.

Je ne savois point que cette fille eût découvert mon amour à sa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une suite de ses bizarreries ordinaires. Cependant ce que la mere avoit prévu arriva. Les visites trop fréquentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les valets prétendoient l'avoir vû sortir à heure indue de la chambre de la fille, & en peu de temps on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus défavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonstances bien dures pour un homme qui aime sincèrement. Quoique je ne crusse pas cette fille aussi perfide qu'elle étoit, je ne pouvois pourtant m'empêcher de croire une partie des bruits qu'on en répandoit; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'intéressoit à sa gloire, je me voyois par-

tout obligé de prendre son parti , & de m'inscrire en faux contre des choses que je ne savois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zèle avec lequel je prenois ses intérêts ; mais soit qu'elle eût honte de la perfidie qu'elle se reprochoit , soit qu'elle eût levé le masque & qu'elle craignît des conseils qu'elle ne vouloit pas suivre , elle m'évita avec tant de soin qu'il ne me fut pas possible de lui parler.

Je me trouvai fort embarrassé sur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'esprit qu'elle aimoit véritablement mon rival ; je ne me sentoient pas même assez de courage pour la haïr quand cela auroit été. Cependant la médifance s'augmentoient toujours , & j'entendois dire par-tout qu'elle étoit grosse. Quoiqu'on m'en donnât des preuves qui ne me paroissent que trop fortes , je ne pouvois pourtant me résoudre ni de la croire coupable , ni de la croire innocente ; ni de la haïr , ni de l'aimer. Enfin je crus à propos de ne rien approfondir , & d'aller oublier loin de Paris une Maîtresse sur laquelle je sentoient que j'étois si peu d'accord avec moi-même. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foiblesse du cœur que dans cette oc-

casion , & que cette aventure me donna des chagrins d'une espèce plus sensible encore , que tous ceux que j'avois eus sur le sujet de l'amour.

Je trouvai Monsieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Espagnols. Il avoit sur le cœur la perte de Monrond , & dès qu'il fut seul avec moi , il me demanda ce qu'on disoit de lui à Paris , & si mon frere ne viendrait pas aussi le trouver. Je lui dis que tout le monde , à Paris & à la Cour , étoit affectionné à son service , mais que personne ne lui étoit plus attaché que mon frere , & qu'une marque de son attachement , c'étoit de m'avoir permis de venir servir dans son Armée. Monsieur le Prince me demanda encore plusieurs fois si mon frere ne viendrait pas , & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui répondis encore que mon frere ne faisoit sa cour qu'au Roi , & qu'il n'avoit aucunes liaisons particulières avec Monsieur le Cardinal. Mandez-lui , me dit le Prince , qu'il fasse tout un , ou tout autre , & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal , il fera mieux de servir ici. Je dis au Prince que je ne croyois pas que mon frere prît un autre parti que celui qu'il avoit pris. Je vois bien , dit le Prince , qu'il veut être Maréchal

réchal de France. Je ne l'en estime pas moins, & si j'avois été en sa place, je n'aurois jamais quitté prise; mais la condition des Princes est malheureuse. Là-dessus il m'ouvrit son cœur, & je vis bien qu'il condamnoit lui-même l'engagement où il s'étoit mis. Je voulus me servir des ouvertures qu'il me faisoit pour le porter à faire sa paix avec le Roi. Il me répondit qu'il étoit trop tard, & que puisque le vin étoit tiré, il falloit le boire. Nous eûmes ensemble plusieurs autres conversations, & soit qu'il eût en moi plus de confiance qu'aux autres, soit qu'ayant commencé à me découvrir son cœur, il s'en fût fait une habitude, il ne passoit aucun jour sans pester avec moi contre les Espagnols, & il avoit toujours de nouvelles découvertes à me raconter sur le peu de fonds qu'il devoit faire sur eux: Cela lui fit venir une pensée qui me chagrina, car je mourois d'envie de servir, & Monsieur le Prince qui m'avoit connu depuis la bataille de Lens & qui paroïssoit m'estimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi tel que j'aurois pû le souhaiter; mais voyant qu'on ne déterminoit rien en Flandre que par le conseil de Madrid, il crut qu'il devoit envoyer en Espagne quelque personne de confiance qui pût

appuyer ses intérêts auprès de Dom Louis de Haro, premier Ministre, & lui rendre compte de ce qui se passoit en cette Cour-là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux sur l'Abbé de M..... pour lui donner cette commission, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma personne un Officier capable de le servir à l'Armée; mais que cet Abbé étoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gâtât tout; qu'il ne trouvoit personne plus propre que moi à lui ménager les Ministres d'Espagne; que cet emploi qui seroit secret me convenoit mieux que de porter les armes contre la France, où j'avois un frere sur lequel on se vengeroit peut-être de moi; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon frere quittât jamais le parti du Cardinal, il prévoyoit qu'il feroit aussi tous ses efforts pour me rappeler, & qu'en cas que je voulusse retourner en France, je le ferois plus honnêtement, ayant eu l'emploi qu'il me destinoit, que si j'avois servi dans ses troupes.

Je me rendis aux raisons & aux sollicitations de Monsieur le Prince, & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-être avoit eu plus de part que tout le reste, au choix qu'il fai-

soit de moi. C'étoit la jalousie de ceux qui passoient pour avoir plus de crédit auprès de lui , & qui voyoient bien, par la manière dont Monsieur le Prince en usoit avec moi, qu'en restant auprès de lui , je partagerois sa faveur.

Je dis donc à Monsieur le Prince que j'étois prêt de faire ce qu'il souhaitoit , & ayant reçu mes instructions , je partis pour Madrid sans être connu , & sans avoir d'autre qualité que celle d'étranger qui alloit en Espagne pour ses propres affaires. Monsieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroître autrement , pour ne point donner de jalousie aux Espagnols , & pour mieux assûrer mes négociations. Il n'avoit même dit à personne l'emploi qu'il me donnoit , & il fut le seul qui sût ce que j'étois devenu.

Je fus près de deux ans à Madrid sans rendre d'autres services à Monsieur le Prince , que de porter de temps en temps les plaintes qu'il faisoit des Espagnols de Flandre à la Cour d'Espagne , & que de répondre à celles que les Espagnols mêmes faisoient de lui , car à en juger par leurs lettres , il n'y avoit guère d'intelligence entr'eux , & je connus encore mieux à Madrid que Monsieur le Prince ne le connois-

soit en Flandre , combien on est à plaindre quand la révolte nous fait dépendre des Etrangers. On trouvoit Monsieur le Prince trop peu ménager d'argent , & trop lent dans ses conquêtes , & on auroit voulu que sans qu'il en eût coûté un sou à l'Espagne , il lui eût assujetti la France en trois mois. A la vérité on ne pouvoit rien ajouter à l'idée que l'on avoit du mérite & de la valeur de ce Prince ; & tous les jours on faisoit à Madrid des parties pour aller le voir dès qu'il étoit à Bruxelles ; mais avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui , on le servoit mal , & le bruit couroit que Dom Louis de Haro étoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere , & qu'il en touchoit des pensions considérables pour laisser manquer le Prince de soldats & d'argent. Quoiqu'il en soit , je servis peu à Madrid , & je n'y pûs ménager pour Monsieur le Prince que des promesses vagues & des louanges stériles.

Etant donc fort peu occupé , on ne doit pas s'étonner si je me redonnai à la galanterie , & si j'eus en deux ans que je restai à Madrid , les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Espagne est un Bays fertile en ces sortes d'aventures , & on y peut encore mieux connoître qu'ailleurs , le gé-

nie des femmes , qui est ce que je me suis particulièrement proposé dans ces Mémoires.

Je me logeai avec un François qui étoit de Bayonne , & qui par sa fausse vanité auroit pû passer pour un Espagnol naturel ; car les Espagnols & les Gascons ont assez de conformité ; du moins celui dont je parle me donna lieu de trouver cette ressemblance. Cet homme étoit , je croi , un Négociant , mais il se disoit de qualité , & il ne s'expliquoit pas plus sur les affaires qui le retenoient à Madrid , que moi sur les raisons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voyois faire de Tapisseries & de Tableaux, me donna lieu de le croire de race & de profession marchande , car on ignoroit alors que les gens de qualité pussent faire , comme ils le font aujourd'hui , un trafic de curiosités.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la manière dont je le vis acheter quelques Tapisseries & quelques Tableaux. Elle paroîtra peu vraisemblable , & on aura de la peine à se persuader qu'il y ait en Espagne de si effrontés voleurs.

Un Espagnol avec lequel celui dont je parle étoit en commerce , le mena un jour chez le Roi , & lui ayant fait considérer

les Tableaux & les Tapisseries de son plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces différens meubles quelque chose qui lui fît envie. Mon homme spécifia entr'autres un Tableau & une Tapissérie. Hé bien, lui dit l'Espagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moyen de vous les faire avoir? Le François ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eût droit de disposer de ces choses, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui disoit; mais l'Espagnol l'ayant assuré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi, sans qu'on s'en fût apperçu, ils convinrent du prix, & dès le lendemain l'Espagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agissoit, après l'avoir coupé dans la place où il étoit, n'y laissant que la bordure. Il eut quelques jours après la Tapissérie, que mon homme fit passer promptement à Bayonne. Ce fut lui-même qui me raconta comment il les avoit achetés, & il me disoit que les Espagnols n'en faisoient point d'autres, & que tous les jours des filoux trafiquoient ainsi des meubles de plusieurs Palais, convenant du prix avant que de les dérober.

Je me trouvois en assez mauvaise com-

DE SAINTE-VREMOND. 223

pagnie , avec un homme qui avoit part à de telles friponneries ; mais ne me mêlant point de ses affaires , je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries , comme il me faisoit part de toutes les siennes.

La première intrigue que j'eus , fut avec une femme , dont le mari étoit créature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont j'étois chargé à la Cour de Madrid me donnoit lieu de voir souvent ce Ministre , je connus le mari de celle dont je parle , & j'étois souvent obligé de m'adresser à lui pour avoir audience de Dom Louis. Je n'avois point vû sa femme , & je ne savois pas même qu'il fût marié , quand elle me parla un jour en entrant dans une Eglise. Je vis qu'elle me connoissoit , & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connusse aussi. Elle étoit jeune & belle , & je n'eus pas de peine à lui témoigner que je serois ravi d'avoir occasion de l'entretenir. Elle me répondit que je prisse garde à ce que je lui disois , & que si j'étois sincère , je n'avois qu'à me reposer sur ses soins , & que huit jours ne se passeroient pas sans que je trouvasse le moyen de lui parler. Le François avec qui je logeois , étoit ce jour-là dans cette Eglise , il s'aperçut que j'avois

eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fûmes de retour au logis ; il me demanda si je la connoissois , & si c'étoit la première fois que je l'avois vûe. Je lui demandai à mon tour pourquoi il me faisoit cette question. C'est , dit-il , parce que j'y dois prendre intérêt , puisqu'il y a déjà plus de six mois que je suis en intrigue avec elle , & quand il vous plaira je vous ferai voir plus de deux douzaines de ses Lettres. Il me raconta alors qu'à peine étoit-il arrivé à Madrid qu'il l'avoit connue , s'étant trouvé auprès d'elle en sortant d'une Fête que le Roi avoit donnée ; que depuis ce temps-là il la voyoit régulièrement deux ou trois fois la semaine à un rendez-vous qu'il me marqua , & où il s'offrit de me mener.

Le discours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une espèce. Je fûs fâché qu'une Dame que j'avois dessein d'aimer , & qui me sembloit aimable , eût déjà le cœur touché ; mais ce qui me fâcha le plus , c'est de voir qu'elle eût de l'engagement pour un homme qui m'en paroïssoit tout-à-fait indigne , car en effet celui dont je parle n'avoit nul mérite.

J'écoutai tout ce qu'il me dit avec une

émotion qui me fit connoître que j'aimois déjà cette femme plus que je ne pensois. J'eus du dépit & de la jalousie , mais je dissimulai tous ces sentimens pour ne marquer que de la curiosité. Je lui dis qu'il me feroit plaisir de me montrer de ses Lettres , & il me le promit. Un jour ou deux se passerent sans qu'il me tint parole , & enfin le faisant toujours souvenir de sa promesse , il me fit voir cinq ou six Lettres sans nom , mais fort emportées , & il m'assûra qu'elles étoient de la personne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas en les voyant , que cette femme ne fût une coquette achevée. Les Lettres me parurent même si peu spirituelles , que je résolus de n'y plus penser , & de la laisser pour ce qu'elle valoit. Cependant une affaire m'ayant obligé d'aller chercher son mari , je retournai chez elle. J'appris qu'il étoit à la campagne ; & la même personne qui me fit cette réponse , me dit à l'oreille que sa femme avoit à me parler. Je balançai si je la verrois , enfin la curiosité l'emporta , & je montai dans son appartement , bien résolu de ne lui rien cacher de ce que je savois de son intrigue.

Elle m'assûra que rien n'étoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit , qu'elle ne connoissoit aucun François , & qu'elle n'a-

voit jamais écrit de Lettres qui pussent être entre les mains de personne. Voyant l'assurance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me défier de mon Gascon, & je crus qu'il pourroit bien avoir composé à sa fantaisie les Lettres qu'il m'avoit montrées, aussi-bien que le reste de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-même les Lettres qu'il lui attribuoit. Elle me témoigna un desir extrême de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'étoit retenu que par ce qu'il me restoit de soupçon de sa prétendue intrigue.

Je ne dis point au Gascon que j'avois revû la Dame, mais faisant semblant d'avoir trouvé les Lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes, & aussi-tôt il m'en tira une de sa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai. Le Gascon ne se mit pas trop en peine de la ravoit. Je la portai aussi-tôt à la Dame, que je trouvai toute prête de m'en envoyer une, qu'elle m'écrivoit, disoit-elle, pour mieux me marquer, en me faisant voir son caractère; qu'elle n'avoit aucune part aux Lettres de mon Gascon.

Ce que j'avois conjecturé se trouva vé-

ritable, ces Lettres étoient toutes supposées, & le Gascon les avoit écrites lui-même, ou pour m'embarrasser, ou pour se donner la mauvaise gloire d'une agréable intrigue. Il ne connoissoit même pas la Dame avec laquelle il se disoit si heureux, & tout ce qu'il m'avoit conté étoit imaginaire.

J'en fus convaincu, & rien ne m'empêcha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de son esprit, & dont je ne croyois pas encore que les femmes pussent être capables. Elle devoit naturellement avoir du mépris & de la haine pour un homme qui avoit été capable de lui donner, & des Lettres, & une aventure absolument fausse; & qui ne lui faisoit aucun honneur; mais de quoi le cœur d'une femme n'est-il point susceptible! Les mengeries & les fictions du Gascon firent sur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elles devoient faire; elle eut envie de le connoître. D'abord elle me dit que c'étoit pour se venger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle, mais je vis bien que cet homme avoit, sans y penser, trouvé le moyen d'engager la Dame; & en effet, dès qu'elle le vit, ils furent amis, & on me compta pour rien.

Qui pourroit dire par quels ressorts se remuent le cœur des femmes , en voyant que celle-ci fut prise par la chose même qui auroit dû la mieux défendre ? Pour moi , plus je fais réflexion à cette aventure , plus je me trouve embarrassé à expliquer par où le Gascon avoit pû venir à bout de lui plaire , & tout ce qu'il me semble qu'on en peut dire , c'est qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'être aimée , puisqu'il s'étoit donné le soin d'imaginer cette intrigue. Peut-être même trouva-t-elle dans les Lettres supposées , qu'on avoit assez attrapé le caractère de son cœur , & qu'elle eut envie d'être aimée d'un homme qui avoit deviné si juste.

Quoiqu'il en soit , ils furent amis , & le Gascon auroit pû depuis me montrer autant de Lettres véritables , qu'il m'en avoit fait voir de supposées , mais il devint discret dès qu'il fut sincèrement amoureux. Je lui aurois sans doute disputé davantage une conquête qu'il avoit si peu méritée , si dans le temps même que je m'aperçûs que la Dame l'écoutoit , je n'avois voulu me faire aimer d'une autre personne , qui me parut une conquête plus digne de moi.

J'avois trouvé Monsieur de Guise à Madrid , qui , quoiqu'il n'eût pas encore la li

DE SAINT-EVREMOND. 229
berté de retourner en France, jouissoit de celle de voir ses amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon aventure de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la Maîtresse pour laquelle il m'avoit donné la fatale commission qui m'avoit coûté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois eüe avec elle, mais je ne déguifai rien de ses infidélités pour tout le reste.

Monsieur de Guise qui avoit déjà appris par mes lettres une partie de ce que je lui disois, me dit qu'il vouloit me consoler de cette malheureuse commission, en me faisant connoître à une Dame Espagnole, qui lui avoit paru avoir du penchant pour moi, & dont le rang & la fortune satisferoient ma vanité, si j'étois homme à être pris par là. Je n'étois pas plus vain qu'un autre, mais j'avoue que ce que Monsieur de Guise me dit de la qualité & du rang de la Dame, à laquelle il supposoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoître, que ce qu'il me disoit de sa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui témoignai donc sans déguisement la disposition où j'étois, de ne pas refuser cette aventure, & nous prîmes jour ensemble pour aller à un rendez-vous, où il me

promettoit de me donner l'occasion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours après dans une maison , où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir , par la facilité avec laquelle on nous laissa entrer. Il étoit environ cinq heures du soir , & le jour étoit encore assez grand , pour me faire voir que les meubles de cette maison étoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richesses de la Dame , & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Monsieur de Guise me laissa seul dans un cabinet jusques bien avant dans la nuit , me disant qu'il alloit préparer la Dame à ma visite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit être une maîtresse de ce Prince , & j'avois sujet de croire qu'il ne me l'avoit proposée que parce qu'il commençoit à s'en dégouter ; mais telle est la foiblesse de la vanité humaine , que les réflexions faisoient peu d'impression sur moi , tant j'avois envie de compter une Dame si puissante & si riche au nombre de mes conquêtes.

Mais quelle fut ma surprise , quand je vis que c'étoit la même Dame Napolitaine ; dont j'avois tant sujet d'être mécontent ; Monsieur de Guise me la présenta , & me

dit en riant , qu'elle venoit réparer la faute qu'elle avoit faite , quand elle m'avoit abandonné à Naples. Je fus étonné , si je l'ai jamais été de ma vie , & ma première pensée fut une pensée de colere & de vengeance ; mais enfin ce n'étoit pas le lieu de la laisser échaper , & voyant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur , je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tôt que Monsieur de Guise m'avoit trompé , quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi , puisqu'il étoit mieux que jamais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé n'avoit été que de me la faire voir , ou pour se réjouir de ma surprise , ou pour m'en donner meilleure opinion , en me réconciliant avec elle. Je ne pus m'empêcher d'avoir un secret dépit contre la malice du Duc , & pour me venger de lui , je pris la résolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente , ni plus lâche ; car enfin c'étoit une honte à moi , d'aimer encore une personne si digne de mépris , & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse , qui avoit quitté son pays pour lui , & qui n'étoit venue en Espagne que pour le chercher ; mais je passai par des-

fus cette lâcheté & cette imprudence , & je trouvai le moyen , avant que de quitter cette Dame , de lui dire à l'oreille sans que le Duc s'en apperçût , que je l'aimois plus que jamais , & que je mourrois si elle ne répondoit à mon amour. Elle me ferra la main en entendant ces paroles , & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain elle m'envoya chercher , & sa vûe me fit faire de bonne foi , ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples , alleguant pour excuse , la crainte qu'elle avoit eüe de se rendre suspecte , si elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses , & elle les accompagna de tant de larmes , que quoique ses excuses fussent très-mauvaises , je les reçus comme si elles eussent été les meilleures du monde , & je lui promis de ne me plus souvenir du passé. Nous tombâmes ensuite sur le Duc de Guise , dont elle me fit de grandes plaintes , disant , que quoiqu'elle fût venue exprès à Madrid pour le voir , & qu'elle lui eût fourni des sommes considérables , il n'en étoit pas plus attaché à elle , & qu'il s'amusoit à être le rival du Roi d'Espagne , en faisant l'amour à une Dame qui étoit aimée de ce Prince. Il

Il est aisé de penser que je ne pris pas le parti du Duc ; aussi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois, de rompre avec lui, & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des mesures jusqu'au bout, & que le Duc étant sur son départ pour retourner en France, elle ne vouloit point se brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de manière, que je n'aurois pas sujet d'en être jaloux.

Je me laissai éblouir par toutes les choses qu'elle voulut bien me dire, & je sortis aussi amoureux d'elle que si elle eût été une Vestale. Cependant elle me trompoit encore lorsqu'elle faisoit semblant d'être mal satisfaite du Duc de Guise, & on va voir si elle avoit lieu de lui savoir mauvais gré d'être le rival du Roi.

J'étois informé que le Roi d'Espagne étoit un Prince qui ne gardoit pas trop de mesures du côté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus souvent à Madrid, que les diverses intrigues qu'il avoit eues, & qu'il avoit encore. On m'avoit aussi appris que tout le monde disoit qu'il étoit alors amoureux d'une Etrangère qu'il voyoit chez le Comte. & que c'étoit même cette Etrangère qui avoit agi auprès du Roi pour la liberté du Duc de Guise. Ce Duc m'en

avoit quelquefois parlé sans la nommer , mais comme le Roi avoit plusieurs maîtresses , je ne m'étois pas trop mis en peine de connoître celle-ci.

Le Gascon avec qui j'étois logé , étoit beaucoup plus curieux & plus intrigant que moi. Il avoit accès chez celui où le Roi avoit coutume de voir sa maîtresse , & il me dit que si je voulois , il me feroit voir ce Prince , un jour qu'il viendrait la voir. Je me laissai entraîner à cette curiosité , & m'étant rendu avec mon Gascon chez le Comte , nous nous cachâmes dans un Escalier obscur qui donnoit sur un passage , par où l'on faisoit entrer le Roi. Ce Prince n'étoit accompagné que de deux Courtisans , & il venoit toujours en habit déguisé. Je le vis donc , & si je n'avois été prévenu que c'étoit lui , j'aurois eu de la peine à le reconnoître sous son déguisement , tant il étoit différent de son habit ordinaire. C'étoit une espèce de Cape semblable à celles que les Professeurs en Droit portent en Espagne. Il fut ce jour-là peu de temps chez le Comte & nous le vîmes ressortir environ une demi-heure après. Dès qu'il fut parti , nous sortîmes aussi de l'endroit obscur où nous étions , & ayant voulu descendre l'Escalier , on nous cria de faire place. J'apper-

çus au haut de l'Escalier une Dame qui vouloit descendre , & mon Gascon me dit que c'étoit la maîtresse du Roi. Je me collai contre la muraille pour lui laisser le passage libre. Elle avoit le visage couvert d'un long voile qui m'empêcha de la voir , mais venant à passer auprès de moi , je sentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille , comme si elle eût voulu me dire quelque chose ; & en effet , j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien , Seigneur Comte , ce n'est pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort vite , je ne pûs repartir , & je demeurai avec tout l'étonnement , qu'on juge bien que cette aventure pouvoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulût avoir une intrigue avec moi , & je sentis ma vanité bien flattée , de voir qu'une Dame aimée d'un Roi , m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moyens de la voir , & de savoir qui elle étoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine , puisqu'elle m'en avoit parlé quand elle s'étoit plainte que le Duc de Guise étoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plutôt que je pûs , & l'ayant mise sur les amours du Roi , je lui

demandai qui étoit celle de ses Maîtresses que le Duc de Guise aimoit. Elle sourit à cette question , & elle me demanda pour quelle raison je la lui faisois. Je lui répondis que c'étoit par une simple curiosité. Elle me demanda encore plusieurs fois si je n'avois point d'autre raison , & comme je lui faisois toujours la même réponse : Vous n'êtes pas sincère , me dit-elle , je sai plus de vos nouvelles que vous ne pensez. Celle que vous avez tant d'envie de connoître , est ma meilleure amie. Je sai qu'elle vous aime , & qu'elle vous a parlé ; mais si vous êtes sage , vous la laisserez là , & d'ailleurs je ne crois pas que dans le temps que nous sommes ensemble comme nous sommes , vous voulussiez me faire l'infidélité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eût parlé , mais je vis que la Napolitaine étoit instruite , puisqu'elle me repeta jusqu'aux termes dont elle s'étoit servie. J'avouai donc la vérité , mais je promis de m'en tenir là , & de ne faire nulle perquisition pour découvrir qui étoit la Dame , ni pour avoir les moyens de la voir.

Le Duc de Guise m'en parla , & il me fit connoître qu'il n'étoit par moins instruit que la Napolitaine , mais au lieu de me dé-

tourner comme elle de m'attacher à cette femme , il m'y exhorta , & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de suivre son exemple ; qu'il devoit bien-tôt retourner en France , & qu'il me laisseroit le champ libre.

Je n'étois que trop disposé à faire ce que le Duc vouloit que je fisse , & je ne pouvois m'ôter de l'esprit la gloire que je me figurois , à avoir été ainsi prévenu. Cependant voulant dissimuler avec lui , je pris en riant tout ce qu'il me dit , & je ne lui témoignai aucune envie de connoître cette femme. Je n'épargnai pourtant rien pour en venir à bout , mais soit que je n'osasse m'expliquer ouvertement , soit que ceux à qui je m'adressois ne fussent pas mieux instruits que moi , je fus encore long-temps sans savoir qui elle étoit. Le Duc de Guise auroit pû me l'apprendre si j'avois voulu l'interroger , mais je me défiois de lui , ne doutant point que dès qu'il me verroit amoureux de la maîtresse du Roi , il n'allât tout dire à la Napolitaine , avec laquelle je voulois garder des mesures.

Je restai donc dans mon ignorance , me faisant les plus belles idées du monde de cette nouvelle maîtresse , & me privant par ces idées chimériques , de la douceur réelle

que j'aurois pû goûter chez la Napolitaine ; que je commençois à trouver insupportable , depuis que j'aimois , sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion , combien l'amour est une passion bizarre ; car enfin quoique je n'eusse jamais vû cette femme , & que je ne m'en représentasse qu'une image en l'air , j'en étois pourtant plus occupé que je ne l'avois été d'aucune maîtresse. Il me semble même que ma passion étoit d'autant plus violente , que j'avois une idée moins distincte de l'objet qui la causoit. Au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vûe , l'amour se règle sur l'image qu'on en conserve , c'étoit ici tout le contraire. Je réglois l'image de ma maîtresse sur l'amour que j'avois pour elle , & c'est là ce qui me la faisoit croire beaucoup plus charmante , que si je l'eusse vûe.

Je connus alors par mon expérience, qu'il y a plus de vrai-semblance qu'on ne croit au caractère de ces Héros romanesques , qu'on nous représente courir le monde pour l'amour d'une Dame invisible , car je n'étois guère différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m'occupoit uniquement.

L'aventure fut même conduite de manière à renouveler en ma personne tout le

DE SAINT-EVREMOND. 239

merveilleux du Roman , car je reçus des lettres de la Dame , qui étoient très-tendres & très-passionnées , par lesquelles elle me promettoit de ne me pas laisser long-temps dans mon ignorance & dans mon inquiétude , pourvû que je lui fusse fidèle , & que je ne parlasse jamais des avances qu'elle me faisoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le secret , car toutes les fois que j'avois reçu de ses lettres , la Napolitaine m'en parloit , & paroissoit toujours très-instruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la sorte pendant trois mois , au bout desquels je reçus un matin un billet , par lequel on me promettoit que ce même jour la Dame se feroit connoître à moi , & qu'elle se rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'eusse qu'on eût choisi cette maison pour le rendez-vous , j'avois une si furieuse envie de connoître ma maîtresse , que passant par-dessus toutes sortes de difficultés , je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là , je reconnus que la Napolitaine , & la maîtresse du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit écrit , étoient la même personne , qui avoit voulu se donner ce divertissement , voyant la facilité avec laquelle je m'étois laissé surprendre par ses avances.

Je fûs donc que cette Dame ayant quitté Naples pour suivre le Duc de Guise en Espagne ; avoit à peine paru à Madrid , que le Roi en étoit devenu amoureux ; que le Duc de Guise qui n'avoit à cet égard aucune délicatesse , avoit aidé lui-même à la faire voir au Roi , & qu'à la faveur du service qu'il avoit en cela rendu à sa Majesté , il avoit ménagé l'affaire de sa délivrance , & étoit resté en possession d'être le rival du Roi , sans que ce Prince , ou le soupçonnât , ou en eût de la jalousie.

Lorsque que toutes ces choses m'eurent été expliquées , je voulus faire semblant de n'en avoir pas été la dupe , & j'assurai fort qu'il y avoit long-temps que j'étois instruit du tour que l'on me jouoit. Mais quand même la Napolitaine auroit été capable de croire par mes discours , que j'avois deviné sa malice , elle n'en auroit rien crû , par la manière dont elle vit que je m'attachai à elle depuis que j'eus reconnu la vérité , car j'en fus plus passionné que jamais , au lieu que je l'avois négligée tant que j'avois eu dans l'esprit celle qui m'avoit parlé sur le degré.

Il est vrai que cette femme me parut avoir des charmes nouveaux , quand je me représentai que c'étoit celle dont je m'étois fait
une

une si charmante idée. Il semble que j'ajoutai à ce qu'elle avoit de beauté, tous les traits que j'avois attribués à la Dame invisible, & c'est ce qui doit marquer que l'amour a toujours besoin de l'imagination, & qu'il n'est jamais plus violent, que quand il est excité par d'agréables images; mais en même-temps, on doit reconnoître la foiblesse & l'illusion du cœur, qui dans cette passion, donne presque tout à l'idée.

Quoiqu'il en soit, je recommençai à aimer la Napolitaine, comme si elle eût été une autre personne, & l'amour que j'eus pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guise partit presque aussitôt, je me trouvai après son départ, encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de six mois. Je fus surpris de la manière dont le Duc se sépara d'elle, & je vis bien que lui & sa maîtresse étoient à-peu-près du même caractère. La joie de retourner en France, le rendit insensible au déplaisir de quitter une femme, qui avoit tant fait de choses pour lui; & cette femme, de son côté, fut peu touchée de son départ, par la gloire d'être maîtresse du Roi, & par la commodité de trouver en ma personne, un amant capable de tenir auprès d'elle la pla-

ce du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans leur procédé, c'est qu'ils se préparèrent de concert à la facilité de se quitter, & que le Duc lui dit de bonne-foi qu'étant obligé de se séparer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la consolât de son absence, & qu'il ne pouvoit choisir personne qui lui convînt mieux que moi; c'est-à-dire, qu'ils traitèrent cette séparation avec un sang-froid, dont je n'aurois jamais crû que des personnes qui s'aimoient fussent capables. Heureux! quand on est de ce caractère, & combien de fois ai-je eu lieu de souhaiter d'en être, car tout mon malheur a toujours été d'aimer avec trop de constance & de tendresse. J'étois né pour un autre siècle que celui-ci, & j'aurois été plus heureux & plus sage dans les temps, où il y avoit encore de la bonne-foi en amour.

La Napolitaine me parut si bien une maîtresse nouvelle, que j'oubliai jusqu'à son caractère, & que je me mis à lui faire l'amour, comme si tout ce qui m'étoit arrivé à Naples eût été un songe. Quand j'examine la cause de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité, car j'avoue qu'elle étoit flattée par la manière dont cette Dame étoit revenue à moi. Si j'en eusse jugé favorablement, je n'aurois dû attribuer ce

retour qu'à la même légèreté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi , mais il étoit dit que je serois aveugle , & toujours dupe de cette femme.

Une autre cause encore de mon aveuglement , fut la grande oisiveté où je me trouvois à Madrid , & la difficulté d'y voir d'autres femmes. J'avois besoin d'occupation , & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la personne dont je parle , & je ne pouvois en choisir une moins propre à me procurer le repos que j'envifageois. Il est vrai qu'elle fut occuper mon oisiveté , mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guise fut parti, qu'elle s'avisâ de le regretter , & de dire qu'elle vouloit le suivre en France. Tant que cette fantaisie lui dura , je n'en reçus que des chagrins , & elle disoit que j'étois cause de ce que ce Prince avoit pû se résoudre à la quitter , & de ce qu'elle-même avoit consenti à son départ.

Quand je vis qu'elle s'avisoit de me faire ces incartades , je m'avisai aussi de lui en faire de mon côté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi , & je lui dis que ma délicatesse ne pouvoit s'accommoder de ce partage , c'est-à-dire , que nous

ne fîmes plus que nous quereller , & cela dura plus de trois semaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur , & ne me parla plus du Duc de Guise. Je lui fis aussi quartier sur le Roi d'Espagne , & nous fûmes bons amis.

Mais cette paix ne dura guère. Je la trouvai un soir comme une furie ; & lui ayant demandé la cause de sa colère , elle me témoigna une jalousie extrême contre une de ses rivales , car , comme je l'ai dit , le Roi d'Espagne avoit encore d'autres maîtresses qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement , que je l'avois jusques-là toujours trouvée très-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée , & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale , mais qu'elle avoit fait des réflexions qui l'avoient persuadée , qu'il lui étoit honteux de n'être pas aimée seule.

Quoique cette délicatesse me parût venir bien tard , je voulus pourtant m'en servir pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui représentai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas , & qui ne devoit lui plaire que

par la pension qu'il lui faisoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conseil , & elle me dit au contraire , qu'elle vouloit se servir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprès du Roi , pour le dégôûter de toutes ses autres maîtresses , & demeurer seule en possession de son cœur.

Je lui représentai encore , que rien ne lui étoit plus impossible que de fixer ce Prince , qui tous les jours ajoûtoit une maîtresse nouvelle à celles qu'il avoit déjà. Elle persista à me soutenir qu'elle en viendrait à bout , & qu'il falloit même que je l'aidasse , parce que personne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus favoir comment je pouvois la servir à débusquer ses rivales. C'est , dit-elle , qu'il faut que vous fassiez semblant d'être amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre. Le Roi ne manquera pas d'être jaloux quand il saura que vous l'aimez. J'aurai soin de l'en instruire , & je tournerai si bien les choses , que tout le chagrin du Roi ne tombera que sur ma rivale.

Je lui dis qu'elle étoit folle , de vouloir m'engager à une chose , qui sûrement me seroit bien plus funeste qu'à celle qu'elle vouloit détruire. Elle me répondit en colère

que si je ne le faisois , elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions ensemble ; & que dès qu'elle lui en diroit un mot , je serois perdu.

Je trouvois toutes les propositions de cette femme si extravagantes & si folles , que j'eus peine à croire qu'elle parlât sérieusement , mais elle soutint toujours ce qu'elle avoit avancé , & je vis bien que cela n'étoit que trop sérieux. Dans les extrémités dont j'étois menacé , j'aimai mieux prendre le parti de faire semblant d'aimer sa rivale , parce que cela me paroissoit plus long , & que j'esperai que sa fantaisie changeroit , au lieu qu'en la refusant , j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouât incessamment quelque tour auprès du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoître par où elle croyoit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille. Elle me dit que cela ne me seroit pas mal-aisé , puisqu'elle me la feroit voir ; que quoiqu'elle fût sa rivale , & qu'elle eût envie de la perdre , elle ne laissoit pas de faire semblant d'être de ses amies , & qu'elle la voyoit souvent.

Nous convînmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle , & que je m'y trouverois. La chose s'exécuta comme nous

DE SAINT-EVREMOND. 247

Pavions projetée , excepté que je ne fis point semblant d'être amoureux , parce que j'aimai bien tôt de tout mon cœur.

Cette personne étoit une Catalane de dix-huit à vingt ans , que je nommerai Eleonor. Elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuse ; elle n'étoit pas de qualité , & elle avoit été amenée à Madrid dans le temps de la revolte des Catalans contre l'Espagne , par la femme du Gouverneur , qui fut égorgé dans cette fameuse révolution. Cette Dame l'avoit fait connoître à la Cour , & le Roi l'aimoit passionnément sans en pouvoir rien obtenir. Il n'y avoit que ce Prince qui connût sa sagesse , parce que tout le monde étoit persuadé qu'il n'y avoit point de fille qui pût rien refuser à un Roi.

Comme elle étoit la plus belle des maîtresses de ce Prince , c'étoit celle qui donnoit plus de jalousie à la Napolitaine , & cette femme reprochant un jour au Roi l'attachement qu'il avoit pour elle , il lui avoua qu'elle lui avoit toujours résisté , & qu'il n'espéroit plus en rien obtenir , parce qu'il commençoit à se lasser de ses refus.

Cet aveu du Roi , fut ce qui mit la Napolitaine de mauvaise humeur contre cette rivale. Elle fut au désespoir qu'une fille si sa-

ge fût si aimée , & craignant que sa sagesse ne lui donnât la préférence dans l'estime de ce Prince , elle résolut de la détruire , en faisant croire au Roi qu'elle n'étoit sage que pour lui ; car c'est le génie ordinaire des femmes qui ont quelque chose à se reprocher dans leur conduite , de haïr & de décrier celles dont l'exemple les condamne. Je ne savois point que ce fût par ce motif que la Napolitaine vouloit que j'en parusse amoureux , & je ne l'appris que long-temps après.

Je fus touché de sa beauté dès que je la vis , & j'étois si rebuté de tous les travers de la Napolitaine , que mon cœur qui n'étoit point content avec elle , faisoit avec ardeur la première occasion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour , & comme nous étions convenus que je me déclarerois son amant , je ne tardai pas à lui faire cette déclaration. Elle me répondit en termes généraux , & enfin elle m'assura que si la passion que je lui marquois étoit sincère , elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous prîmes jour au lendemain pour nous revoir , & la Napolitaine qui croyoit que tout ce que je faisois étoit une feinte , & qui étoit bien-aïse que sa rivale s'enga-

gât de plus en plus avec moi , nous laissa seuls dès qu'elle fut arrivée.

Cette fille voyant qu'elle pouvoit me parler sans témoins , m'ouvrit son cœur ; & après m'avoir assuré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi , elle me dit qu'elle auroit la même conduite pour quelque homme que ce fût , & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'épouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle , dès la première fois que je l'avois vûe. Je lui dis que j'aurois souhaité être un parti digne d'elle , mais que j'étois obligé de lui avouer que j'avois peu de bien en France ; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans , & qu'en un mot , ce seroit la tromper , que de lui promettre que je l'épouserois.

Elle me répondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richesses , & que pourvû qu'elle trouvât un mari qui pût lui donner son nécessaire sans s'incommoder , elle seroit contente. Je lui répliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes prétentions , & que tout ce que je pouvois faire pour son service c'étoit de lui donner mes conseils , pour embarquer quelque affaire qui lui fût avanta-

geuse. Elle me dit que ce n'avoit été qu'en cette vûe , qu'elle avoit souffert l'amour du Roi ; qu'elle savoit bien que sa réputation en souffroit , mais qu'enfin ayant besoin de support , elle croyoit que Dieu ne l'abandonneroit pas , tant qu'elle n'auroit rien à se reprocher.

Ces sentimens me rappellerent le souvenir de ma pauvre Carmelite ; & je trouvai celle qui me parloit , si semblable à elle , qu'en ce moment je repassai sur les aventures de ma vie , auxquelles elle avoit eu part , & cette pensée me fit venir les larmes aux yeux.

Eleonor fut fort surprise de me voir pleurer. Je lui dis que c'étoit l'effet de l'estime que j'avois pour elle , & du désespoir où je me trouvois de ne pouvoir répondre , comme j'aurois voulu , à des sentimens aussi nobles & aussi vertueux que les siens. Ce discours lui fit plaisir , & je vis bien qu'elle en avoit pour moi plus d'estime & plus de confiance. Elle me dit que puisque je voulois bien lui donner mes conseils , elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui servissent à obliger le Roi d'Espagne à lui faire assez de bien pour m'épouser , sans m'être à charge ; car , ajouta-t-elle , je vous avoueraï franchement que j'aurois beaucoup plus de

goût pour vous que pour tout autre. J'aime la France, & je croirois mon bonheur extrême, si je pouvois y passer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fusse de ces paroles, je ne laissai pas de lui dire toujours, que je ne voyois guère d'apparence à notre mariage, & je lui répétai si souvent qu'il n'y falloit pas penser, qu'elle s'en-fâcha un peu contre moi. Ne croyez pas, me dit-elle, que si j'insiste à vouloir vous épouser, ce soit manque de trouver d'autres partis; car je vous dirai qu'il y en a un qui se présente, dont toute autre que moi seroit éblouie. Elle me conta alors, que le fils du Duc d. . . . étoit fort amoureux d'elle, & que si elle eût voulu y donner les mains, il l'auroit déjà enlevée, mais qu'elle s'étoit toujours opposée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarrassé, & je connus bien que je l'aimois véritablement, par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit; mais enfin, voyant que je ne la pouvois épouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas négliger ce parti, qu'il falloit qu'elle ménageât le fils du Duc d. . . . & que je l'aiderois à lui faciliter les moyens de devenir sa femme.

Ce fut là à-peu-près que se termina la conversation de cette première visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en étois, & je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille étoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre, & dès la première fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fière pour lui, avoit une intrigue avec moi, & que je m'étois vanté de ses bonnes grâces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croyant qu'il étoit vrai que je m'étois vanté, comme on disoit, d'être bien avec elle, jura au Roi que cela étoit faux, & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne se contenta pas de ce que le Roi lui promit, elle suscita aussi contre moi le fils du Duc d. . . qui lui donna sa parole qu'il me feroit dédire, ou qu'il m'ôteroit la vie. Je n'avois garde de me défier du tour qu'on me jouoit, & je n'étois rempli que d'estime & d'admiration pour cette fille, pendant qu'elle juroit ma perte.

J'étois donc fort en repos, quand un soir me retirant chez moi, je fus attaqué par six hommes robustes, qui me prenant par les

jambes , me firent tomber , & m'ayant ôté par là le moyen de mettre l'épée à la main , & de me défendre , me lièrent & me conduisirent dans une maison , où la première personne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un visage furieux , & elle me dit qu'il falloit que je lui rendisse l'honneur que je lui avois ôté , ou que je m'attendisse à être haché en mille pièces. Le fils du Duc d.... étoit avec elle , qui me mettant le poignard sous la gorge , sembloit ne vouloir pas même attendre que je parlasse , & crioit qu'il falloit me ruer.

Tout ce que je pus faire dans le péril où je me voyois , fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient son secours , car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne fai si mes regards lui firent compassion , mais retenant le bras de celui qui faisoit mine de me vouloir couper la gorge : Parle donc , malheureux , me dit-elle , par où ai je mérité les calomnies que tu as répandues contre moi ?

La parole me revint à ce discours , & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eût fait entendre ce qui n'étoit pas , je commençai à craindre un peu moins ; & continuant à la regarder tendrement : Moi , Madame , lui dis-je , j'aurois dit de vous des choses inju-

rieuses ? Vous ne pouvez pas le croire, & je ne suis coupable que parce que je vous estime peut-être trop, & que j'ai pris trop de plaisir à publier les louanges que vous méritez.

Je prononçai ces paroles d'un air si plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des préventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'étois en présence d'un homme qui la vouloit épouser, & je continuai à lui parler avec tant de passion, qu'en me justifiant dans l'esprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de son amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimasse pour lui parler comme je faisois, & c'est pour cela que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'ôter la vie.

Eleonor lui répondit qu'il étoit bon de m'entendre, & aussi-tôt elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je protestai que c'étoit une invention de sa malignité & de sa jalousie; & Eleonor paroissant tout-à-fait désabusée, me demanda si je ne voudrois pas bien soutenir devant le Roi ce que je disois. Je m'offris à le soutenir, non-seulement en présence du Roi, mais aussi devant tout l'Univers, & je ne pûs m'empêcher d'accompagner mes protestations de

DE SAINTE-ÉVREMONT. 255

termes tendres & passionnés , lui répétant que je l'adorois , que je n'aimois qu'elle , & que je la priois de prendre ma vie si ma mort lui étoit agréable.

Tout cela me rendoit suspect au fils du Duc d . . . qui regardant Eleonor avec dépit : Hé quoi donc , Madame , lui dit-il , souffrez-vous qu'on vous parle de la sorte , & n'avez-vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il est mon rival ? Hé , ne voyez-vous pas bien , reprit-elle , qu'il ne fait ce qu'il dit , que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle , & qu'il ne me parle avec tant de passion , que pour obtenir la vie , qu'il craint qu'on ne lui ôte ?

Bien loin de voir à ce discours , que j'avois fait une faute très - imprudente en témoignant mon amour en présence d'un rival qui pouvoit m'ôter la vie , & qui me tenoit toujours le poignard sous la gorge , je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faisoit , en m'accusant de craindre la mort. J'oubliai donc entièrement le danger où j'étois pour ne témoigner que ma passion. Non , repris-je , ce n'est point la mort que je crains , je sai ce que je dis , & si vous voulez , dis-je , en parlant à mon rival , me faire délier , nous verrons qui de vous ou de moi a le plus à craindre.

A ces paroles , cet homme qui n'étoit pas brave , se rapprocha de moi pour m'enfoncer son poignard dans la gorge , & je n'en évitai le coup que parce qu'Eleonor lui retint le bras , & se mit entre lui & moi. L'Espagnol voyant que sa maîtresse prenoit ma défense , sortit en la menaçant , & emmena ceux qui m'avoient arrêté. Elle fit ce qu'elle put pour le retenir , mais inutilement , & elle resta seule avec moi , me déliant elle-même , & me blâmant fort d'avoir si mal-à-propos témoigné que je l'aimois.

Je la consolai comme je pûs , & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la sorte , mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois été saisi , en voyant qu'elle m'avoit accusé de mal parler d'elle. Je lui promis de défabuser le Roi quand elle voudroit , & de la venger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'étoit plus de quoi il s'agissoit , & que je ne devois penser qu'à lui donner les moyens de persuader à mon rival , que tout ce que j'avois dit ne venoit que de ce que j'avois été peu maître de moi , dans le danger dont je m'étois vû menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'elle voudroit pour cela , & elle me dit qu'il fal-
loit

loit que je commençasse par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fût cet ordre, je m'y soumis, l'assurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fût, & au péril même de ma vie. Cependant le fils du Duc d . . . sortit de si mauvaise humeur, & si irrité de ce qu'elle l'avoit empêché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aimoit, & qu'il avoit été convaincu de tout ce qu'on disoit que je m'étois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus après ce témoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui persuader de la mauvaise conduite de cette fille. Ainsi elle se vit décriée par tout, & je me trouvai la cause innocente du tort que cette médisance lui faisoit. J'en eus un chagrin mortel; & malgré ma promesse que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la venger de ses ennemis, ou pour lui faire recouvrer sa réputation, mais d'autres que moi prirent soin de l'un & de l'autre.

Le Roi croyant avoir lieu d'être persuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, espéra que puisqu'elle n'avoit pû me résister, car c'est ce qu'il pensoit, elle pour-

roit enfin se résoudre à avoir la même complaisance pour lui. C'est ainsi qu'à l'égard des cœurs qui ont peu de délicatesse, l'amour se nourrit par ce qui devrait le détruire. Il redoubla donc ses soins & ses empressements pour elle avec tant d'éclat & d'assiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ses autres maîtresses.

Je ne sai si elle se laissa gagner, mais le Roi la maria quinze jours ou trois semaines après à un Seigneur Espagnol, auquel il donna, dès qu'ils furent mariés le Gouvernement de M..... retenant sa femme à Madrid.

J'étois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, après le danger où elle m'avoit exposé : mais elle fit tant de choses pour me faire revenir, que je succombai encore par les mêmes raisons qui m'avoient déjà rappelé une fois auprès d'elle, je veux dire, par l'oisiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort négligée, je la trouvai résolue de ne voir jamais ce Prince, de refuser sa pension, & de retourner à Naples. Je m'opposai à ce dernier dessein, parce que je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle seroit par-

tie , de manquer d'amusement , car j'étois alors persuadé qu'il m'étoit impossible de vivre sans quelque intrigue , tant c'est un malheur déplorable à un honnête homme d'avoir contracté ces maudites habitudes , jusqu'au point de ne pœouvoir plus s'en passer. Ce fut là l'unique source de tous mes maux , que j'ai déplorée mille fois , & que je conseillerais toujours d'éviter à quiconque voudra vivre heureusement.

Elle consentit de ne point retourner à Naples , mais je ne fus pas long-temps à me repentir de m'être opposé à son départ. Elle reprit ses jalousies pour la Catalane , & elle ne balançâ point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidasse à perdre cette femme. J'eus beau lui représenter l'injustice & les dangers d'un tel dessein. Plus je voulus l'en détourner , plus elle s'y opiniâtra. Je rompis encore avec elle , ne pouvant avoir la complaisance qu'elle exigeoit , & elle , ne voulant point de moi sans cette complaisance.

Quand j'eus cessé de la voir , elle trouva le moyen d'engager le fils du Duc d.... qui étoit ce rival qui m'avoit voulu tuer , & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'étoit changé en haine dès le moment que sa maîtresse l'avoit empêché de me tuer dans l'avanture dont j'ai parlé. Cet-

te haine s'étoit fortifiée par le mariage de cette fille , & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il se trouva donc très-disposé à seconder la vengeance de la Napolitaine , lorsqu'il fut assez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame basse & cruelle , ils ne résolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur dessein par un domestique de la Napolitaine , qui avoit autrefois été le confident de l'intrigue que j'avois eüe avec elle , & qui avoit toujours continué à être dans mes intérêts , & à m'avertir de ce que faisoit sa maîtresse.

Etant instruit par cet homme des mesures qu'ils prenoient pour exécuter leur détestable dessein , je crûs que je devois m'y opposer , non-seulement parce que j'étois moi-même redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire périr , mais aussi parce que j'avois conservé une véritable passion pour cette généreuse personne , & que d'ailleurs je me trouvois assez généreux moi-même pour prendre le parti des gens malheureux & opprimés , sans autre intérêt que d'avoir la gloire d'empêcher la violence.

La première démarche que je fis , fut d'avertir Eleonor des desseins qu'on tramoit

contre elle , & de lui dire qu'elle ne devoit point différer d'en instruire le Roi. Elle le fit , mais ayant dit à ce Prince , que c'étoit par moi qu'elle avoit sù qu'on en vouloit à sa vie , il alla se mettre dans l'esprit que j'avois continué à la voir , & à être bien avec elle. Cela lui donna de la jalousie , & sa jalousie lui fit croire , que je n'avois donné cet avis que pour me rendre nécessaire , & c'est ce qui fut cause qu'il le négligea. Cependant il en dit un mot au pere de celui qui avoit conspiré avec la Napolitaine , & ce pere dit à son fils , que j'avois fait avertir le Roi du dessein qu'il méditoit. Le fils assûra son pere que cet avis étoit sans nul fondement , & un pur effet de mon imagination , & il persuada d'autant plus aisément ce qu'il disoit , qu'on ne voyoit guère d'apparence , qu'un homme comme lui , eût la lâcheté de faire assassiner une femme.

Ainsi mon zèle n'eut point alors d'autre effet que de me rendre suspect , & à ceux à qui j'avois donné cet avis , & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverser. Les premiers me regarderent comme un calomniateur , & les autres conçurent le dessein de me faire périr , pour mieux se défaire ensuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le

Roi devoit me faire arrêter , & je me cachai si bien , que j'évitai , & ceux qui avoient ordre de me prendre , & ceux qui me cherchoient pour m'ôter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sauver , & c'est le parti que j'aurois pris , si je n'avois été persuadé , que j'étois seul capable d'empêcher qu'on n'exécût le dessein dont j'avois donné l'avis , & des circonstances duquel j'étois trop instruit pour n'en pas craindre les suites. Ainsi le desir de sauver la vie à une personne que j'aimois , quoique je ne la vîsse plus , eut plus de pouvoir sur moi , que le soin de ma propre vie. Je restai donc à Madrid , mais je fis courir le bruit que je m'étois sauvé , & alors la Napolitaine & son amant me croyant bien loin , ne penserent plus qu'à exécuter ce qu'ils avoient projeté pour perdre leur ennemie.

Il est étrange qu'ils s'opiniâtassent à une entreprise qui avoit été éventée par l'avis que j'avois donné , & dont après cet avis , ils ne pouvoient éviter d'être soupçonnés , si elle s'exécutoit , mais ils n'en voulurent point démordre ; & fermant les yeux à leur propre péril , ils n'eurent d'attention qu'à leur vengeance.

Cependant j'étois fort embarrassé pour

trouver les moyens de détourner le coup qu'ils méditoient. N'ayant plus la liberté de paroître ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domestique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'avisai de me déguiser en Esclave Algérien. Je me barbouillai le visage, & je m'appliquai une grosse barbe postiche, qui me rendit tout-à-fait méconnoissable, & en cet état j'allai chez la Catalane à qui je me découvris, lui disant, que je n'avois pû l'abandonner dans le péril dont elle étoit menacée; que je la conjurois de ne point sortir sans escorte, & de souffrir que je me tinssé caché chez elle, parce que j'étois persuadé qu'on en vouloit à sa vie, & qu'au moins je voulois, ou la sauver de ses assassins, ou périr avec elle.

Elle ne douta point, en me voyant faire une pareille démarche, que le péril ne fût effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un prétexte à ne plus sortir, elle fit semblant d'être malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'étois un Esclave, qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus près de huit jours caché chez elle, & enfin le moment que nous apprehendions arriva.

Des gens armés vinrent sur le soir faire

264 MEMOIRES DE M.
insulte à quelques-uns de ses domestiques,
qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison,
& en ayant tué quelques-uns, ils se rendi-
rent maîtres de la porte, & le furent bien-
tôt de tout le logis. La premiere chose
qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la
chambre où la Dame étoit couchée, & ils
ne trouvèrent que moi qui leur en dispu-
tât l'entrée. Je fis assez de résistance pour
donner à ceux de ses domestiques qui a-
voient évité leur violence, le courage de
se joindre à moi; & là nous fîmes une
espèce de combat fort sanglant, où ayant
d'abord tué deux de ces malheureux, les
autres prirent la fuite. Nous les poursui-
vîmes jusques dans la rue, où je trouvai
le fils du Duc d. qui les attendoit,
& qui étoit le chef de cette belle expédi-
tion. J'avoue qu'à cette vûe je ne fus pas
maître de moi, & que voyant ce malheu-
reux, je me jetrai sur lui, & lui donnai un
coup de sabre qui l'étendit mort sur le car-
reau.

Le Guet qui étoit accouru au bruit, ar-
riva en ce moment, & je me vis arrêté &
conduit en prison avec un des domestiques
de la Catalane. Nous fûmes interrogés
presque sur le champ, j'eûs le bonheur de
n'être point reconnu. Toutes les déposi-
tions

tions allèrent à ma justification, & quelque bruit que fist le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de consentir à mon élargissement, & on lui conseilla même de ne pas poursuivre une affaire qui ne faisoit point d'honneur à la mémoire de son fils, parce qu'on se souvint alors des avis que j'avois donnés, & j'eus la consolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de le négliger, & qu'on regrettoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croyoit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine qui étoit impliquée dans cette affaire, disparut dès qu'elle eut appris la mort de son Amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eût pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Esclave Algérien, & il ne fut non plus fait mention de moi que si j'avois été en France où tout le monde me croyoit, tant j'étois bien déguisé. Eleonor seule savoit qui j'étois, & on ne peut dire quelle reconnaissance elle eut du service que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une cassette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries; & ne se contentant pas de ce présent, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'étoit moi qui lui avoit sauvé la vie, & engager ce Prince

à la reconnoissance qui m'étoit dûe. Je lui dis qu'elle se gardât bien de le faire, que ce seroit me perdre en voulant me rendre service, & que ce Prince ne manqueroit pas d'avoir une extrême jalousie quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut; mais voyant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle représenta que le danger étoit passé, & que je pouvois sans aucun péril quitter le déguisement sous lequel je m'étois caché. Je lui répondis que je ne partirois point, mais que la grace que je lui demandois, c'étoit de me permettre, en reparoissant aux yeux de tout le monde, sous mon nom & sous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui d'Esclave Algérien pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faisant cette proposition, je n'avois fait que la prévenir, & que la reconnoissance lui avoit donné pour moi assez d'attachement pour souhaiter que ce déguisement nous servît à nous voir avec plus de commodité.

Je restai donc à Madrid, y faisant le personnage de deux hommes différens, & c'est ce qui m'exposa à de nouvelles aventures.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

ON a déjà pû connoître plus d'une fois, en lisant le récit sincère que je fais ici des aventures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choses aussi singulières que celles que les faiseurs de Romans ont inventées ; mais on ne trouvera cette vérité nulle part plus sensible qu'en ce qui m'arriva à Madrid pendant que j'y fis les deux personnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter ne passe pour une agréable invention ; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une égale sincérité, & des choses qui paroissent incroyables, & de celles que l'on peut croire aisément ; & je demande à ceux qui liront ces Mémoires, de n'ajouter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les aventures de ma vie ont été différentes, selon l'âge & le temps où elles me sont arrivées, & on s'apercevra, je croi, de cette différence à mesure qu'on lira ces Memoires.

Etant résolu , ou plutôt obligé de rester à Madrid , parce que les intérêts de Monsieur le Prince m'y retenoient encore , je parus dès que l'affaire de l'assassinat du fils du Duc d..... eut été terminée , & que la persuasion où l'on étoit qu'un Esclave Algérien l'avoit tué , m'eut entièrement assuré qu'aucun soupçon ne tomboit sur moi.

Je revis Dom Louis de Haro , & j'eus aussi audience du Roi , à qui je fis entendre que j'avois été obligé de m'éloigner pour éviter le danger dont on m'avoit dit que j'étois menacé à l'occasion des avis que j'avois donnés. Le Roi me traita fort bien ; & faisant semblant de s'intéresser à ma conduite , il me dit qu'il me conseilloit de ne plus voir Eleonor , puisque c'étoit elle qui avoit été l'occasion du malheur qui avoit pensé m'arriver. Aussi-bien , ajouta ce Prince , n'y a-t-il rien à gagner dans le commerce d'une femme , dont le mari , quoiqu'éloigné , est fort jaloux.

Je savois mieux que personne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces salutaires avis , & comme j'étois assuré de voir sous l'habit de l'Esclave Algérien , la personne dont il vouloit que j'évitasse le commerce , je lui promis que je ne la re-

verrois jamais. Je paroissais tout le jour sous l'habit à la Françoisé, & je reprenois quelquefois sur le soir celui de l'Esclave quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque temps ; mais enfin le Roi eut de la jalousie de cet Esclave, & il dit à Eleonor qu'il étoit étonné qu'il restât si longtemps à Madrid après avoir eu la liberté : car ce fut la première récompense qu'on me donna, quand sous ce déguisement j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid pour faire quelque petit commerce, employant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner.

Le Roi qui vouloit se défaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il lui falloit encore donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoyeroit, afin qu'on les donnât à cet Esclave, & qu'on l'obligeât de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir, & de ne plus reprendre l'habit d'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave étoit parti.

J'avoue que je me vis privé avec une

douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi ; mais comme après tout je restois à Madrid, nous nous consolâmes un peu par l'espérance de retrouver peut-être l'occasion de nous voir, car elle me fit promettre que tant que le Roi le lui défendrait, je la ménagerois assez pour ne lui pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oïveté, qui avoit déjà été la cause des engagements que j'avois eu en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Mémoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Donna Isabella pour la mieux déguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il étoit rare que je les eusse tête à tête, & nous avions toujours pour témoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses générales que cette femme me dit, elle me

parla souvent de l'Esclave Algérien, qu'elle me dit qu'elle avoit vû une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi-bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il étoit autre chose que ce qu'il paroïssoit.

Je jugeai à ce discours que cette femme favoit que cet Esclave & moi étions la même personne; & pour mieux m'en éclaircir, je répondis que je l'avois fort connu pendant le séjour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi! dit cette femme, il est parti? Elle prononça ces paroles avec chagrin; & dans la pensée où j'étois qu'elle favoit que cet Esclave n'étoit autre que moi, je crus que son chagrin étoit dissimulé. Je lui répondis qu'il étoit vrai que l'Esclave étoit parti, & qu'il ne paroïtroit plus jamais en Espagne. Elle témoigna qu'elle en étoit très-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curiosité d'entretenir un homme si extraordinaire.

Je ne savois que penser du chagrin qu'elle témoignoît, mais toujours persuadé qu'elle ne paroïssoit affligée du départ de l'Esclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le desir qu'elle avoit eu de le voir, je crus qu'elle vouloit que nous eussions une intrigue ensemble, &

cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant je me trompois; elle n'avoit aucun soupçon que je fusse cet Esclave. C'étoit pour lui seul qu'elle avoit tant d'empressement, & je le reconnus dans la suite. Je lui dis en la quittant que je lui étois obligé des bontés qu'elle avoit pour cet Esclave, & que si elle vouloit me marquer un lieu où on la pût trouver sans témoins, je lui donnerois le moyen de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il étoit vrai que l'Esclave ne fût pas parti. Elle me fit cette demande d'une manière si naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, & qu'elle ne soupçonnoit point que ce fût moi qui eût paru sous l'habit & le nom de l'Algérien. Je lui répondis qu'effectivement il n'étoit pas parti, que je savois où il étoit, & que quand elle voudroit je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce soin-là. C'est assez que vous m'appreniez où il se retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la pensée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, je lui dis qu'il se retireroit chez un Marchand dont je lui enseignai la

demeure. Ce Marchand étoit de ma connoissance, & à peine eûs-je quitté cette femme, que j'allai le voir pour lui dire qu'en cas qu'on vînt chercher chez lui un Esclave d'Alger, il répondit que c'étoit bien chez lui qu'il demeurroit, mais qu'il n'étoit pas au logis, qu'on revînt le lendemain sur le soir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je retournai deux jours après chez le Marchand pour savoir si l'on n'étoit point venu chercher l'Esclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la pensée que j'avois eue d'abord, & me persuada que la Dame ne m'avoit parlé de l'Esclave que pour me faire connoître qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hazard permit que ce jour-là je lui parlasse sans témoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Esclave que si elle ne m'en eût jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui témoignai que je l'aimois éperdûment. Cette femme reçut cette déclaration avec une fierté qui me déconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit son mari de l'insolence que j'avois de lui témoigner de l'amour; qu'elle me défendoit de retourner jamais chez elle, & ajouta que si j'y remettois les pieds, on

me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le temps de lui répondre, & elle me quitta, me poussant elle-même hors de la chambre, & criant comme si j'avois voulu lui faire violence.

Son mari étant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la séduire, & cet homme sans m'entendre, me dit que sans l'intérêt que Monsieur le Prince prenoit à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui répondis que j'étois moins coupable qu'il ne croyoit, que je n'avois rien dit à sa femme qui eût l'air ni de violence, ni de séduction; que c'étoit de simples honnêtetés, telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes, & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiser à ces paroles, & il me laissa sortir.

J'étois outré contre le procédé de cette femme, & je me repentis terriblement de la déclaration que je lui avois faite, bien résolu de m'observer davantage, & de n'en plus hazarder de pareilles en un pays aussi sujet aux incidens que l'Espagne. Cependant quelque colère que j'eusse contre Donna Isabella, il me sembla que je n'en avois

que plus de passion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours , & je sentis bien que l'amour s'irrite presque toujours par les difficultés.

Je ne voyois guères d'apparence à gagner l'esprit d'une femme qui en avoit si mal usé , quand le Marchand chez qui je l'avois adressée pour apprendre des nouvelles de l'Esclave , vint me chercher pour me dire qu'on étoit venu le demander ; & que selon mes ordres il avoit remis au lendemain la personne qui étoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fût de la part d'Isabella qu'on étoit venu , & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fûs tout le jour après avoir repris l'habit & la barbe de l'Esclave , en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement sur le soir , & ayant demandé au Marchand si l'Esclave étoit au logis , le Marchand vint m'avertir , & cette Duegne me dit que si je voulois la suivre elle me feroit voir une personne qui avoit une extrême passion de me parler. Je lui dis que j'étois prêt d'aller où elle voudroit , & sans me répondre , elle me fit signe de la suivre.

Elle me mena par plusieurs rues écartées , & nous nous arrêtâmes devant une

maison où il y avoit un balcon assez bas ; d'où après que la Duegne eut touffé deux ou trois fois , on jetta une échelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter , & j'obéis avec précipitation , tant j'avois d'impatience de savoir si je trouverois Isabella. C'étoit elle-même , qui après m'avoir aidé à monter sur le balcon , me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau assez éloigné pour ne l'éclairer qu'à demi , mais qui donnoit assez de lumière pour me faire reconnoître que c'étoit Donna Isabella avec qui je me trouvois.

Elle me dit que quoiqu'elle ne m'eût vû qu'une fois en passant , elle avoit été touchée de ma bonne mine , & que la belle action que j'avois faite l'avoit déterminée à se confier à moi. Je ne pouvois m'ôter de l'esprit que cette femme me reconnoissoit. Cependant pour en être éclairci davantage , je déguisai ma voix comme j'avois toujours fait quand j'avois paru sous l'habit de l'Esclave , & je lui répondis que quelque obligation que je lui eusse de la démarche qu'elle faisoit , je ne pouvois lui dissimuler que j'avois appris le procédé qu'elle avoit eu pour un de mes amis , nommant mon nom , à qui elle avoit fait faire

une avanie bien cruelle , quoiqu'il ne fût coupable que de l'avoir voulu aimer.

Quoi ! reprit - elle , cet homme est - il donc tant de vos amis , & vous a-t-il raconté cela ? Oui , lui dis-je , Madame , & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eûe de vous. Hé quoi , dit-elle encore , me connoissez-vous , & m'avez-vous vûe ? Oui , lui dis-je , mon ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis sortir de l'Eglise de Hé où étiez-vous , dit-elle , je ne vous vis point ? Vous passâtes , lui dis je , avec tant de précipitation , que vous ne regardâtes point ceux qui vous examinoient. Mais , reprit-elle , on m'avoit dit que vous ne paroissiez plus , & que vous étiez parti. Il est vrai , repris - je , que je me cache , & que tout le monde me croit parti , mais ce jour-là je ne pûs résister à l'envie que j'avois de connoître une femme que mon ami me faisoit d'un si étrange caractère. Hé bien ; répondit-elle , m'avez-vous trouvée si digne de mépris ? Je vous ai trouvé , lui dis-je , aussi belle que vous êtes , & j'ai été fâché qu'une si aimable personne fût si méchante. Mon Dieu , dit elle , ne croyez point que je sois méchante. Vous voyez comme je me fie à vous , & je serois per-

due si vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis-je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez si mal usé avec lui. C'est vous, reprit-elle, qui en êtes cause, car depuis que je vous ai vû, tout autre homme m'a été insupportable, & j'ai maltraité votre ami, parce que je ne me suis point senti d'inclination pour lui, & que j'ai été bien-aïse de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi! Madame, repartis-je, mon ami vous paroît donc bien haïssable! Oui, me dit-elle, il a un caractère qui ne me revient point. Enfin, il ne faut point raisonner sur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la même personne qui me trouvoit haïssable sous ma figure ordinaire, eût de la passion pour moi sous l'habit & la barbe d'un vilain Esclave. Mais tel est le caprice des femmes & celui de l'amour, & il ne faut point disputer des goûts. Je me trouvai si humilié de tout ce qu'on me disoit de moi, que je fus tenté de me découvrir. Je résistai à cette tentation, mais je

né pûs m'empêcher de combattre un peu l'aversion que la Dame avoit pour moi quand je paroissais sous ma figure ordinaire, & je fus aussi jaloux du bonheur de l'Esclave, que si ce n'avoit pas été moi-même.

Cette vanité fut cause que je ne répondis pas comme j'aurois dû le faire aux empressements d'Isabella, & elle s'aperçut bien que toute l'application de l'Esclave qui lui parloit, étoit de lui donner bonne opinion de son ami. Elle en fut irritée, & elle me dit que je ne méritois pas l'honneur qu'elle me faisoit, puisque je paroissais plus touché de mon ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une sottise, & je tâchai de raccommoier ce que j'avois gâté; mais elle me répondit qu'elle ne pouvoit plus se fier à moi, & que si je voulois qu'elle continuât à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promisse, non seulement de ne rien découvrir jamais à mon ami de la démarche qu'elle avoit faite pour moi, mais aussi de ne lui jamais parler à elle-même d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promesse, mais elle me dit que pour s'assurer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevûe à une autre fois,

& que dans un jour j'aurois de ses nouvelles, & qu'elle verroit bien par la manière dont j'en userois, si en effet je l'aimois plus que mon ami. Quelque chose que je lui pûsse dire, il en fallut passer par-là. Elle m'obligea de me retirer, & étant descendu par la même échelle, je retournai chez mon Marchand.

Jamais on n'a été agité de pensées plus diverses que je le fûs après cette aventure, & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, si l'on ne savoit pas que l'amour propre & la vanité est la plus forte de nos passions.

Quelque réflexion que je fisse, il me fut impossible de me résoudre de profiter de la foiblesse de cette femme sous un autre nom & sous un autre habit que le mien. Il me sembloit qu'il y avoit de la honte à n'en être redevable qu'à mon déguisement, & je résolus, si on venoit encore me prendre pour me mener au même rendez-vous, d'y aller, non plus sous l'habit de l'Esclave, mais sous le mien.

Je passai toute la journée chez le Marchand, & la même Duegne revint sur le soir redemander encore l'Esclave. Je m'étois habillé à la Françoisé, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais dès qu'on

me.

me dit que la Duegne me demandoit , je mis ma barbe postiche , & une veste qui cachoit mes habits , & je suivis en cet état la Duegne , qui me mena au même balcon , où je trouvai encore la même échelle par où je montai ; mais avant que de monter je jetrai la barbe & la veste , & j'arrivai sur le balcon habillé à la Françoisé , & tel que j'étois quand Isabella m'avoit fait l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir ; mais à peine fus-je entré dans la chambre que me reconnoissant , elle jetta un grand cri , disant qu'elle étoit perdue & qu'on l'avoit trahie. Je me jetai à ses genoux , la conjurant de ne point faire de bruit. Elle parut se rassûrer , mais ce ne fut que pour me dire ces paroles : Je voi bien que le coquin vous a plus aimé que moi , puisqu'il vous a dit mon secret , mais si vous m'aimez , vous m'aidez à me venger de ce perfide Esclave , & ce n'est qu'à ce prix-là que je vous promets de vous écouter.

Je vous vengerai , lui dis-je , comme il vous plaira , & je vous répons que je vous aime mille fois plus que lui , & que je lui arracherai la vie si vous le voulez , mais au moins apprenez - moi par où un si vilain homme a mérité un cœur que vous m'avez

refusé ? Allez me venger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté sa tête, vous serez contente de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire en faisant réflexion à cette bizarre aventure, & je crus qu'il étoit temps de me déclarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter sa tête, autrement que vous la voyez, puisque cet Esclave est un personnage chimérique, qu'il est le même que moi qui me suis déguisé sous cet habit, qui suis venu encore hier ici, & qui mérite seul vos bontés.

Isabella étoit si interdite qu'elle écou-
toit à peine ce que je lui disois ; mais quand je lui eus répété plusieurs fois la même chose, elle m'écouta enfin, mais elle n'en fut pas pour cela plus persuadée que j'étois en effet le même Esclave qu'elle avoit aimé. Non, disoit-elle, cela est impossible, & il faut pour vous croire que je vous voye sous l'habit que vous aviez hier. Il est aisé, lui dis-je, Madame, de vous contenter, puisque j'ai laissé au pied de votre balcon la barbe & la veste qui me déguisoient ; & si vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je suis en effet ce que je dis. Elle parut y consentir ; & aussi-tôt descen-

dant par la même échelle , j'allai reprendre l'équipage Algérien ; mais dès que j'eus le pied hors de l'échelle , Isabella la retira , & il me fut impossible de remonter. J'eus beau touffer & faire du bruit , l'échelle ne parut plus , & je vis bien que la Dame s'étoit retirée.

Cette étrange bizarrerie m'étonna au-delà de ce qu'on peut dire , & je commençai à croire qu'Isabella n'avoit pas été détrompée , & qu'elle n'avoit retiré l'échelle , que parce qu'elle avoit cru que je n'étois pas l'Esclave , & que j'avois seulement pris sa place pour profiter de la passion qu'elle avoit pour lui.

Comme la nuit étoit fort obscure , & que je ne pouvois reconnoître la maison où je lui avois parlé , je pris le parti d'attendre jusqu'au jour pour la reconnoître ; j'allai m'asseoir sur une borne qui étoit vis-à-vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y étois , & je commençois à y sommeiller , quand je fus réveillé par le bruit de plusieurs hommes que j'aperçus venir à moi l'épée à la main. Je démêlai la voix de Manrique , & c'étoit lui en effet qui venoit pour m'assassiner.

J'appris depuis que c'étoit sa femme qui l'avoit envoyé , soit qu'elle crût toujours

que je n'étois pas l'Esclave, soit qu'elle fût fâchée de s'être trompée. Comme la maison où je lui avois parlé étoit la sienne, à peine fûs-je descendu du balcon qu'elle alla conter à son mari, que j'avois voulu entrer dans sa chambre, & que j'étois encore dans la rue, en attendant l'occasion d'escalader les fenêtres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de temps à cette nouvelle, & prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si tôt que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarassoient, & mettant l'épée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, & avant que les autres pussent m'entourer, je me sauvai courant de toute ma force.

C'étoit Manrique que j'avois blessé, & l'attention que ses domestiques donnerent à secourir leur Maître qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laisserent échaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'ayant pu retrouver le chemin de ma maison, qu'à la pointe du jour, & ayant été assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les Domestiques ramassèrent la veste & la barbe que j'avois quittées. Il les portèrent à Isabella, qui reconnut que c'étoit le même équipage sous lequel elle avoit tou-

DE SAINTE-ÉVREMOND. 289

jours vû son cher Esclave, & elle commença à croire en les reconnoissant, que les choses pouvoient être telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crût pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginât qu'il étoit de son honneur de dissimuler, on ne fit encore dans cette affaire aucune mention de moi, & le bruit courut que le même Esclave qui avoit tué chez Eleonor le fils du Duc de étoit celui qui avoit blessé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Esclave que contre moi; & comme on le croyoit parti depuis longtemps, on regarda ce qu'on en disoit, comme une imagination de Manrique, qui se garda bien de produire en Justice la barbe & la veste qu'il avoit trouvées, & qui se contenta d'être persuadé dans son cœur que c'étoit moi qui l'avoit blessé, lorsqu'il m'avoit attaqué pour se venger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la blessure se trouva légère, & qui fut bien-tôt en état de sortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit, & ne pouvant douter que sa femme ne l'eût suscité contre moi dans cette dernière affaire, je me tins sur mes gardes, m'attendant

à en recevoir bientôt quelque insulte; mais j'en fûs garanti par l'endroit d'où je l'espérois le moins, & c'est ce qui doit encore nous faire connoître le génie & le caprice des femmes.

Donna Isabella faisant réflexion à tout ce qui s'étoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à être persuadée que l'Esclave & moi nous étions la même personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Esclave se réveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'étrange parti qu'elle prit pour lui ôter les soupçons qu'elle lui avoit donnés contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dès qu'elle fut bien persuadée de la chimère de son Esclave, & à sentir pour moi le penchant qu'elle avoit eu pour le personnage supposé, elle chercha les moyens de m'entretenir, pour m'apprendre les sentimens que je lui avois enfin inspirés.

Elle n'eut pas de peine à y réussir si-tôt qu'elle le voulut. Je la vis chez le même Marchand où elle avoit envoyé sa Duegne; & elle vint un jour sous l'habit de cette Duegne, comme si elle eût eu à me parler de quelque affaire. Moins j'étois préparé à cette visite, plus je fus surpris de la re-

cevoir , & quoique je me défiasse de la Dame , je crus devoir l'écouter. Elle me protesta qu'elle n'avoit point eu de part au dessein que Manrique avoit eu de m'assassiner. Comme je savois la vérité de cet article , je ne voulus pas la laisser parler qu'elle n'en fût convenue , & enfin elle avoua tout , & continua ainsi.

Il est vrai que je m'étois entêtée de cet Esclave sans savoir que ce fût vous. Vous devez me pardonner cet entêtement , puisqu'après tout c'étoit vous qui me le causiez , & vous verrez bien dans la suite que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vous ai rendu suspect à mon mari , mais j'ai un moyen infailible de vous gagner sa confiance , & voici ce qu'il faut que vous fassiez. Trouvez le moyen de lui parler , & pour cela tâchez de le voir chez quelqu'un de vos amis communs. Vous lui direz que vous n'avez jamais été capable d'avoir pour moi les desseins qui vous ont brouillé avec lui ; que c'est une fausse accusation que je vous ai suscitée , parce que j'étois entêtée de l'Esclave d'Alger , & que je m'étois aperçue que vous en aviez connoissance. Vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne , qui s'appelle Beatrix , & en lui disant que c'est de cet-

te femme que je me servois pour voir cet Esclave. Je préparerai Beatrix à la réponse qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira sera à votre justification.

Donna Isabella m'ayant parlé de la sorte, je lui fis mes difficultés sur un projet aussi délicat que celui-là; & lui ayant demandé encore plusieurs fois si elle ne voyoit point d'inconvénient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fisse ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me misse en peine de rien. Je la quittai en lui promettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune réflexion que je n'aye faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulût passer dans l'esprit de son mari pour avoir eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse; & d'ailleurs j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublât sa jalousie, & ne lui fît encore observer davantage sa femme, & ne me privât ainsi du fruit de cet artifice, mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari. C'est ce qui me fit passer par-dessus ces difficultés, & ce qui me déterminâ à faire ce qu'elle me conseil-
loit.

Mais

Mais après tout, il faut avouer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelque indigne qu'elle en fût, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obéir. Je me sentoís flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter, sous mon vrai nom, de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algérien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique, & l'ayant trouvée, je lui témoignai que j'avois à lui découvrir un secret important. Alors, voyant qu'il m'écoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Donna Isabella m'avoit conseillé de lui dire; lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit été pour l'Esclave d'Alger; qu'étant le seul qui eût connoissance de cette intrigue, parce que cet Esclave me l'avoit avouée, Isabella m'avoit rendu suspect pour ôter toute créance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'étoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit été



bleffé avoit laiffé tomber une veste , mais qu'outre la veste , ayant encore laiffé une barbe postiche , il avoit peur que ce ne fût quelqu'un qui étant instruit du commerce de sa femme , eût voulu la venir voir sous ce déguisement. Là-dessus il me demanda s'il y avoit long - temps que cet Esclave étoit parti , & je lui dis qu'il étoit sorti de Madrid dès le lendemain de sa blessure , & qu'au reste il ne falloit pas s'étonner qu'avec sa veste on eût trouvé une barbe ; que je savois que cet Esclave , outre sa barbe naturelle , en portoit souvent d'artificielles pour se mieux déguiser.

Manrique parut content de cette réponse , mais il me dit que si je voulois lui rendre le service entier , il falloit que je trouvasse moyen de faire que cet Esclave revînt à Madrid , afin qu'il pût se venger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que je pourrois pour cela , & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui , ajoutant qu'il seroit bien aise que je visse sa femme , à laquelle il m'assura qu'il ne témoigneroit rien de ce que je lui avois appris , jusqu'à ce que l'Esclave fût revenu , & qu'il pût convaincre sa femme en se saisissant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut

donner dans le panneau, me parut si extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fût pas naturelle; & je fus long temps sans oser me fier ni à lui, ni à sa femme: mais enfin l'amour que j'avois pour elle surmonta mes défiances.

J'allai chez lui; je vis sa femme commodément, parce qu'il m'en procurait lui-même la commodité, & nous profitâmes ainsi assez long-temps du fruit de notre artifice; mais enfin Manrique se lassa de ce que l'Esclave ne revenoit point. Je lui dis plusieurs fois que cela ne dépendoit pas de moi; que j'avois beau écrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fût mort; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puisque l'Esclave ne paroïssoit plus, il falloit que je l'aïdasse à se défaire de sa femme; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de son commerce; qu'il me prioit de lui soutenir la même chose, & que quand elle en auroit été convaincue, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extrémité, mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Tout ce que je pus faire fut d'avertir la femme du dessein de son mari, & ce fut alors que le génie de

cette femme se développa tout entier. Elle ne me parut point étonnée de ce que je lui apprenois , parce qu'elle avoit résolu de tout faire retomber sur moi , soit qu'elle ne m'eût jamais aimé , soit que son amour eût fini , soit que l'intérêt de se remettre bien avec son mari lui parût préférable à tout le reste. Sa réponse fut qu'elle ne craignoit ni son mari , ni moi , & qu'elle savoit bien le moyen de se défendre des desseins que nous avions formés l'un & l'autre pour la perdre.

Cette réponse me surprit étrangement ; & craignant qu'elle n'eût mal entendu , je lui répétai tout ce que je venois de lui dire , ajoutant que je mourrois plutôt que de servir son mari dans les desseins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette assurance , & elle me dit que pourvû que je ne témoignasse rien à son préjudice , elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui répétant encore que je ne comprenois pas comment elle avoit pû croire que je voulusse lui faire tort , mais la méchanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pû jamais imaginer.

A peine l'eûs je quittée , qu'elle alla trouver son mari , à qui elle dit en pleurant que sa conscience & son devoir l'oblige

geaient de ne plus lui laisser ignorer qu'il recevoit chez lui en ma personne, un homme qui ne cherchoit qu'à le deshonorer. Je sai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour mériter votre confiance. Il m'en a avoué lui-même, parce qu'il a cru que j'étois assez folle pour l'aimer, mais tout ce qu'il vous a dit est une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Esclave Algérien qui soit venu chez moi que lui même. Il étoit sous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu escalader mes fenêtres. C'est lui qui vous a blessé, & je ne l'ai souffert chez moi depuis ce temps-là, qu'à cause que je n'ai pu faire autrement, par la manière dont j'ai vu que vous en étiez infatué; mais enfin son insolence est montée au point que je ne dois plus le souffrir, ni vous laisser ignorer les raisons que vous avez de vous venger de ses artifices.

Tout ce que cette méchante femme disoit à son mari, lui parut si vraisemblable, qu'il s'étonna qu'il eût pu soupçonner sa vertu, car elle l'avoit toujours averti que j'avois dessein de la suborner. Enfin il fut persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Esclave Algérien mêlé dans cette affaire que moi même. Il embrassa sa femme, lui demanda mille fois pardon de ses soupçons,

& lui promettant que je ne serois pas long-temps sans recevoir la peine que méritoient mes mensonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'eusse à me défier de sa femme & de lui ; & si je fus quelque-temps sans retourner chez eux ; c'est parce que je voulois éviter l'éclaircissement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec sa femme. Il y avoit près de huit jours que je ne les avois vus , quand je reçus un billet d'Eleonor , qui m'avertissoit de sortir d'Espagne en diligence , parce qu'on avoit résolu de me faire assassiner.

Quelque pressant que fût l'avis qu'on me donnoit , je ne pûs me résoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'étoit donné , & je voulus voir celle qui me l'avoit écrit. Je ne l'avois point vûe depuis la prière qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle , & je n'osois y paroître ni dans mon habit , ni dans celui de l'Esclave. Cependant ayans reçu d'elle le billet dont je viens de parler , je crus que je devois la voir , & pour cela je me déguisai encore , & repris l'habit sous lequel j'avois eu accès chez elle , faisant semblant d'être revenu pour lui apporter encore des nouvelles de son mari.

On l'avertit que c'étoit l'Esclave d'Alger ; & au lieu de me faire monter , elle m'apprit

en peu de mots, que Manrique avoit publié par tout que c'étoit moi qui étois l'Esclave, & qui sous cet habit avois tué le fils du Duc d que le Roi le savoit, qu'il en avoit une jalousie extrême; que ce Prince l'avoit querellée comme si elle eût favorisé ce déguisement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'étoit point revenu la voir, qu'elle se croyoit dégraciée, mais que ce qui étoit bien assuré, c'est que le Roi, le Duc d & Manrique, me feroient périr, si je ne cherchois à me mettre en sûreté.

La manière dont elle me parla, en m'apprenant toutes ces choses, me fit bien juger que je n'avois pas de temps à perdre, & que le seul parti que je devois prendre, étoit de suivre son conseil, & de partir; mais j'avoue que je balançai par le regret de m'éloigner d'elle, & d'avoir été la cause innocente de tous les chagrins qu'elle avoit eûs. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colère, elle me dit, que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'étoit une marque que je comptois sa perte pour rien, puisqu'elle seroit effectivement perdue, si l'on venoit à savoir qu'elle m'eût encore parlé. Après ces paroles, elle ne voulut plus m'entendre,

& elle donna ordre qu'on me fist sortir.

J'étois au désespoir de me séparer de la sorte d'une personne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu jusques-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique, & du péril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas possible de partir, & l'amour me fermant les yeux à toute autre considération, qu'à ce qui pouvoit le satisfaire, je ne pensai qu'à me donner à moi-même des raisons plausibles pour demeurer.

Les affaires de Monsieur le Prince me servoient toujours de prétexte; & quelque inutile que je lui fusse à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit se passer de moi, dès que mon entêtement & ma folie me faisoient trouver de la peine à m'éloigner,

Je fus donc convaincu que je devois rester, & j'éprouvai encore en cette occasion que l'amour prend toujours l'ascendant sur toutes les autres passions, & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à être aveugle pour tout le reste. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid, pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je n'avois fait,

DE SAINT-EVREMOND. 297

je ne laissai pas de penser encore à me venger de Donna Isabella , & c'est là après tout ce qui m'occupa le plus , tant j'étois peu sûr de ce que je souhaitois. J'avois mille raisons de me plaindre du procédé de cette femme , mais rien ne me donnoit plus de ressentiment & de colére contre elle , que ce mauvais goût , qui me rendoit plus aimable à ses yeux sous un autre visage que sous le mien.

Je résolus de lui donner encore le change ; & comme il m'avoit semblé qu'elle n'étoit pas trop persuadée que l'Esclave d'Alger , fût le même que moi , je voulus voir si je ne pourrois point lui faire croire que nous étions deux personnes différentes. Voici à-peu-près ce que je lui écrivis , pour éprouver si je ne pourrois point la remettre en goût pour cet Esclave.

Vous serez surprise , Madame , de recevoir une Lettre d'un caractère qui vous est inconnu. Je suis Acma-hamet , cet heureux Esclave d'Alger , qui n'a disparu que par la perfidie d'un ami , qui a essayé sous mon habit & sous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'étoit destiné ; mais enfin je n'ai plus à me défier de lui , ni à le craindre , puisqu'il ignore que je suis revenu à Madrid. Je ne

veux y être connu que de la seule personne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonzo Riberos, & si vous n'êtes point changée, vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je suis logé, croit que je suis de Maroc, & que je m'appelle Muley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra me demander.

Ayant écrit cette Lettre, je la fis rendre sûrement à Isabella, & j'allai m'enfermer chez cet Alonzo Riberos, à qui je fis entendre que j'étois en effet un Négociant de Maroc, & que j'étois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau déguisement, je me mettois à l'abri des poursuites de Manrique; je contentois la fantaisie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourrissois l'espérance d'y exécuter les desseins qui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait réflexion à tout ce que j'étois capable d'entreprendre en ce temps-là, j'ai compris que pour s'engager dans les desseins les plus extraordinaires, il ne faut qu'être jeune, & qu'avoir en tête quelque passion. Avec ces deux choses on peut renouveler tous les jours les aventures les plus incroyables; & dans la disposition où j'étois alors, plus les desseins où je m'en-

DE SAINT-EVREMOND. 299

gageois étoient bizarres , plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'âge & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrépidité romanesque.

Je ne fus pas long-temps chez Riberos sans avoir des nouvelles de la lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut , & il n'est pas surprenant qu'ayant été si long-temps assez aveugle , pour croire que l'Esclave d'Alger étoit un autre que moi , elle eût encore le même aveuglement quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la lettre que je lui avois fait rendre. Elle se fut bon gré , après l'avoir lûe , de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari , & lui ayant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi , elle se trouva en possession de voir cet Esclave , sans être suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoyer chez Riberos la Duegne Beatrix , qui me mena , comme elle avoit fait les autres fois , au balcon qui m'introduisoit chez sa maîtresse. Isabella croyant que j'étois en effet l'Esclave qu'elle avoit vû la première fois , me conta tout ce qui étoit arrivé depuis , & comment elle avoit voulu me faire assassiner , en persuadant à son mari que l'Algé-

rien & moi n'étions qu'un même homme.

M'ayant conté ce détail, elle me fit de grands reproches de l'indiscrétion que j'avois eüe, me croyant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François mon ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moyen de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'étoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fût à moi qu'elle parlât, & comme je n'étois plus jaloux de moi-même, je résolus de goûter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscrétion dont elle me faisoit des reproches; mais après tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous déplaire de vous faire connoître ce François, puisqu'on m'a dit que vous aviez été fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eût jamais aimé le François dont je lui parlois, m'assurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï, & que si elle avoit paru le souffrir, ce n'avoit été que pour avoir occasion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'eusse à tenir contre un déguisement, qui

m'exposoit à entendre tant de mensonges & de perfidies , je résistai pourtant , & je me séparai d'elle , sans qu'elle eût le moindre soupçon que je fusse autre que l'Esclave Algérien.

Quand je l'eus quitté , je résolus de pousser la comédie jusqu'au bout ; & j'en trouvai le moyen dans la maison où j'étois caché. Alonzo Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays étrangers , & c'est ce qui m'avoit fait choisir sa maison , pour donner plus de vrai-semblance au déguisement qui trompoit la Dame. Je voyois venir chez lui des gens de tout pays & de toute espèce , entr'autres des Africains , & j'en vis un qui étoit d'Alger , & qui me parut très-propre à la vengeance que je méditois contre Isabella.

J'avois , parmi le peu de domestiques qui me servoient , un valet de chambre fort habile , & à qui je me confiois entièrement. Ce garçon étant instruit de mes intentions , trouva le moyen de s'aboucher avec l'Africain , & après quelques autres discours , il lui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole qui cherchoit un homme de sa Nation , pour qui elle avoit un goût particulier , à dessein d'avoir avec lui quelques rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette pro-

position, que les yeux à quelques pièces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage, s'il vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discrétion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit compte du succès de sa négociation, & Beatrix étant venue à l'heure accoutumée, je fis paroître l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez-vous par la Duegne, qui pensoit que c'étoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi, dès qu'il fut arrivé, il monta par l'échelle de corde sur le balcon, & du balcon, il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorsque j'eus appris qu'il y étoit, j'écrivis à Manrique un billet, par où on l'avertissoit que sa femme étoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger, qui avoit tant fait de bruit. Manrique étoit couché quand mon valet porta ce billet, & ce valet insista si fort sur la conséquence des choses qu'il contenoit, que ceux de Manrique l'éveillèrent, & le lui rendirent.

La pensée où il étoit, que l'Esclave d'Alger & moi étions le même homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis.

Il se leva , persuadé qu'en surprénant l'Esclave avec sa femme , c'étoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du côté du balcon , pendant qu'il envoyeroit l'autre par dedans la maison à la chambre , où on lui marquoit qu'étoit le rendez-vous.

Les choses étant ainsi disposées du côté de Manrique , voici ce qui se passa du côté d'Isabella , quand l'Africain fut entré dans sa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faisoit , mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille , ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit vû les autres jours , elle prit un flambeau pour l'examiner , & elle reconnut bien-tôt que c'étoit un autre homme. Elle ne s'étonna point avant qu'elle auroit dû le faire , mais voulant savoir par quelle aventure cet inconnu se rencontroit dans le lieu du rendez-vous , elle l'obligea de lui en rendre raison. L'Africain lui confessa que c'étoit un homme de Maroc , nommé Muley-Asan , qui l'avoit engagé dans cette aventure par l'entremise d'un de ses valers. Ainsi la pauvre Isabella qui savoit que Muley-Asan étoit le même que son cher Esclave , crut encore une fois qu'il l'avoit sacrifiée.

Elle dissimula son dépit devant le vrai

Algérien , & lui ayant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette démarche , étoient des fripons , qui n'avoient pensé qu'à le perdre , elle lui ordonna de se retirer , & l'Africain ne se le faisant pas dire deux fois , descendit par l'échelle de corde , qu'Isabella retira sitôt qu'il fut descendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue , & qu'Isabella refermoit le balcon , les valets que Manrique avoit envoyés de ce côté-là , arriverent & se saisirent de lui. Manrique de son côté , entra dans la chambre de sa femme , qu'il trouva seule , mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'étoit pas couchée , quand les valets qui avoient saisi l'Africain , le lui amenerent , disant qu'ils l'avoient trouvé sous les fenêtres d'Isabella.

On ne peut exprimer l'étonnement de Manrique , quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut en ce moment que ceux qui lui avoient dit que l'Esclave & moi étions le même homme , l'avoient trompé , & cette pensée lui fit paroître sa femme encore plus criminelle qu'elle n'étoit. Il la fit enfermer dans sa chambre , & il ordonna qu'on mît l'Africain dans un cul de basse-fosse.

Dès le lendemain le bruit se répandit que
le

le fameux Esclave d'Alger , qui avoit tué le fils du Duc d. . . . avoit été surpris en rendez-vous chez la femme de Manrique , & qu'il y étoit prisonnier. Cette nouvelle fit grand bruit ; Eleonor qui en entendit parler , ne douta point que ce ne fût encore moi , qui au lieu de profiter de ses avis , m'étois exposé à cet accident. Le Roi même le fut , & il en conçut de nouveaux soupçons contre la fidélité d'Eleonor.

Le Duc d. . . . qui avoit de la peine à souffrir que la mort de son fils ne fût pas vengée , vint trouver Manrique , & l'un & l'autre ayant examiné l'Africain , ils reconnurent que ce n'étoit pas le même. Isabella n'osoit rien dire , de peur que sur les avis du prisonnier , on n'allât chercher Muley-Asan chez Riberos , & que cet homme ne déclarât le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain ayant déclaré que c'étoit un valet de Muley-Asan qui l'avoit embarqué dans cette affaire , on alla chez Riberos pour se saisir de moi , mais comme j'avois prévu cet événement , je m'y étois préparé. Je n'étois plus retourné chez Riberos , & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maison , où j'avois ordinairement logé. jusques

là , & ayant appris , que l'on commençoit à dire que j'étois Muley-Afan , qui m'étois déguisé sous ce nom-là chez Riberos , pour jouer à Isabella la pièce que je viens de rapporter , je crûs qu'il n'y avoit pas pour moi de sûreté à rester plus long-temps à Madrid , & j'en partis le lendemain , ayant envoyé mes gens devant moi , & n'ayant retenu qu'un valet , avec lequel je pris la poste , sans que personne se mît en état de m'arrêter.

Je vins à Bayonne pour me rendre en Guienne , où j'espérois trouver Monsieur le Prince , qui avoit une Armée opposée à celle que commandoit le Duc de Vendôme. Bourg étoit assiégé en ce temps-là. C'étoit en 1653. vers le mois de Juillet.

Je fus obligé de m'arrêter quelque-temps à Bayonne , y étant tombé malade ; j'écrivis à Monsieur le Prince une partie des raisons que j'avois eûes de quitter Madrid. Ce Prince me fit répondre que je pouvois retourner à Paris , ou me rendre à l'Armée du Duc de Vendôme , & qu'il ne vouloit point être cause , que je suivisse un autre parti , que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre étoit fort sèche , & je compris que Monsieur le Prince étoit peu content de ce que j'avois fait pour lui , pendant que j'avois été en Espagne.

Il est aisé de juger que le chagrin que j'eûs de me voir un peu brouillé avec lui, me fit faire encore plus de réflexions que je n'en aurois fait, sur les bizarres aventures que j'avois eûes à Madrid, mais on sera surpris que ces réflexions ne me rendissent pas plus sage, & ne m'empêchassent pas de prendre un dessein aussi étrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monsieur le Prince étoit mal content que j'eusse quitté Madrid, je crûs que je devois y retourner, & le péril dont j'y étois menacé, eut moins de pouvoir sur moi, que le désir de réparer par une plus grande application, & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de négligence à son service; mais si l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penser à ce dessein, j'avouerai, à ma confusion, que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le soin qu'elle avoit pris de me faire sauver, & la colére avec laquelle elle m'avoit quitté, servirent moins à réveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit témoignée de se voir en disgrâce auprès du Roi. Je m'allai mettre dans l'esprit, qu'elle pouvoit avoir besoin de secours, dans les circonstances où je l'avois laissée. Je craignis que le Roi

l'ayant abandonnée, la jalousie de son mari ne l'exposât à des extrémités fâcheuses, & mon amour s'autorisant de tous ces prétextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lâcheté à m'en séparer comme j'avois fait.

Qu'on est à plaindre (car je ne puis trop faire ces réflexions) quand on se laisse maîtriser par la plus aveugle des passions ! On ajoute à un aveuglement grossier, la folle présomption de n'être pas aveugle, & si toute la terre m'eût dit que j'étois fou & extravagant, de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois crû que toute la terre ne voyoit goutte, & que j'étois le seul éclairé, tant les raisons qui me déterminèrent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laissois pas d'entrevoir quelquefois la témérité de mon dessein, mais plus il me paroissoit téméraire, plus je me sentoís de goût pour l'exécuter, & je me disois sans cesse à moi-même, qu'il étoit beau de m'aller sacrifier pour servir une maîtresse. Dieu veuille que personne, en lisant ceci, ne se trouve aussi fou que moi, & n'approuve par un vain sentiment de générosité amoureuse, une conduite qui m'auroit exposé à des extrémités encore plus fatales, que celles que j'avois évitées, sans la maladie qui m'empêcha d'être aussi fou que je voulois l'être.

Etant donc rempli de cette générosité folle, j'écrivis à Monsieur le Prince, que pour lui marquer que je préférois son service à tout autre intérêt, je retournois en Espagne, où j'espérois qu'il me feroit l'honneur de m'écrire des Lettres moins dures que la dernière. Après avoir envoyé cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoique ma santé fût encore assez mauvaise, mais dès le premier jour je fus obligé de m'arrêter, & tout ce que je pûs faire, fut de gagner Fontarabie, où je demurai près de six semaines au lit, y ayant été assez malade, pour avoir fait juger plus d'une fois, que je n'en releverois pas.

J'avois dès les premiers jours de ma maladie, envoyé un de mes gens à Madrid, avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit été impossible de m'éloigner d'elle, & que je retournerois la voir dès que ma santé me le permettroit, pour lui offrir mon secours & mes soins, en un temps où je craignois qu'elle n'en eût besoin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoyois, de s'informer de ce qu'on disoit de moi, particulièrement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui après l'avoir lûe, lui répondit de bou-

che, que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'étoit tout ce qu'elle avoit à dire pour réponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout, que sa femme ayant appris que j'étois le même que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'aventure de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit été renvoyé après une vive réprimende; que tout le monde étoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette aventure; qu'elle étoit mieux que jamais dans l'esprit de son mari, & qu'enfin je ne devois jamais penser à retourner en Espagne.

On vint me rendre cette réponse lorsque je commençois à me mieux porter, & je crois que si ma santé l'eût permis, j'aurois passé par-dessus tous les périls que j'avois à craindre, tant j'étois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point écrit, & tant j'avois envie de la revoir; mais heureusement je me portois trop mal pour entreprendre aucun voyage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de me guérir, & de me mettre en état d'oublier à jamais Eleonor.

Je m'arrêtai donc à ce dessein, mais avant que de continuer le récit de mes aventures, je crois devoir raconter ce qui se passa à Madrid depuis mon départ. Je ne fus informé de ce détail que long-temps après, mais c'est ici le lieu naturel d'en parler, puisque le Lecteur a encore l'idée toute récente des choses qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire, a des liaisons avec ce que j'en ai déjà raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un Pays qui m'avoit été si funeste, & combien j'eus raison de surmonter enfin la passion qui m'y rappelloit.

J'y laissai deux femmes avec lesquelles j'avois eu le plus de commerce, je veux dire celle que j'ai appelée Donna Isabella, & celle que j'ai fait connoître sous la qualité de Catalane & sous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des sentimens bien différens. J'estimois Eleonor, & je craignois Isabella. L'une m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de sa délicatesse & de sa vertu, & l'autre au contraire ne m'avoit plû que par ses avances & par ses emportemens. On va voir que l'une & l'autre se trouva à-peu-près de même caractère, quand elles se virent dans les mêmes circonstances; & on jugera encore

mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent être aimées, & qui ne peuvent se borner à un mari ou à un amant.

Comme le caractère de Donna Isabella étoit de ne point contraindre ses inclinations & ses goûts, elle avoit eu dans tous ses attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorsque me prenant pour un Esclave d'Alger, elle ne put m'aimer sous une autre qualité, & sous une autre figure. Ainsi, toutes ses intrigues avoient toujours été avec des gens sans conséquence, & qu'elle pouvoit sacrifier aisément aux soupçons de son mari.

Avant que je fusse à Madrid, elle avoit déjà eu plusieurs affaires, & entr'autres celle dont je vais parler. A peine fut-elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de son mari lui donnoit un rang fort distingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidèle & plus sincère, fut le Prince de.... C'étoit le Seigneur de toute l'Espagne le mieux fait, & qui méritoit le plus la préférence par sa bonne mine. Ce jeune Seigneur étoit sur le point d'épouser la fille du Marquis d..... qui étoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il étoit tendre-

ment

DE SAINT-EVREMOND. 313
ment aimé, quand il connut Isabella.

Ce fut une espèce d'enchantement que la manière dont il s'attacha à elle. Il devint insensible à toute autre passion ; & pour rompre ou différer le mariage qu'il étoit sur le point de faire, il fit semblant de vouloir prendre le parti de l'Eglise, & il proposa à son pere de faire le mariage de la fille du Marquis avec son cadet, s'offrant même de lui ceder le droit d'aînesse ; & la chose auroit été exécutée, s'il n'eût reconnu combien Isabella étoit indigne d'un semblable sacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté, & selon le caractère que nous lui avons vû, elle ne manqua pas de faire confidence à son mari de l'amour du Prince ; & le mari en usa à son égard, comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois, assez bien fait, dont il s'étoit servi pour écrire quelquefois à Isabella. Ce Navarrois voyant son maître malade, & ne pouvant ignorer, que le chagrin d'être maltraité d'Isabella, n'eût la principale part à sa maladie, lui dit, qu'il le plaignoit d'autant plus,

qu'il savoit qu'Isabella n'étoit fière pour lui, que parce qu'il étoit trop grand Seigneur, & que s'il ne craignoit de lui déplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce réglé avec un des domestiques de son mari.

Le Prince pensa tuer son valet de Chambre, pour avoir eu la hardiesse de lui tenir un pareil discours, & le Navarrois voyant l'aveuglement de son maître, jura qu'il le détromperoit. Il trouva le moyen de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il disoit être en intrigue avec sa femme, & lui ayant promis une somme considérable, il l'engagea de faire confidence au Prince même de l'intrigue qu'il avoit avec Isabella.

Le Prince fut aussi difficile à être persuadé par le témoignage de ce domestique, qu'il l'avoit été à croire le Navarrois, & il ne parut les écouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la chose de ses yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez Manrique; & toutes les mesures ayant réussi, le Prince fut témoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'ayant pû être éteint par une preuve

si sensible du mépris qu'elle méritoit, irrésolument de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vû, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lâcheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilége, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son mérite, eût pû, sans quelque puissance infernale, s'abaisser à cette indignité; que même il s'offroit de tuer le malheureux Sorcier qui l'avoit abusée, pour la défaire d'un esprit aussi séducteur que celui-là, & la mettre en état d'accorder naturellement ses bonnes grâces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voyant la sottise du Prince, & que lui-même cherchoit les moyens de la justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilége & de forcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec le Diable; mais la puissance de l'esprit infernal n'avoit pas été employée à lui inspirer un attachement indigne avec ce domestique, mais seulement à fasciner les yeux du Prince, pour lui faire voir ce qui n'étoit pas.

516 MEMOIRES DE M.

C'est ainsi qu'on racontoit en Espagne que la chose s'étoit passée , & on la donnoit pour vraie , en sorte qu'on disoit que le Prince , croyant que ses yeux l'avoient trompé , se persuada que tout ce qu'il avoit vû , étoit une illusion du Diable. Quoiqu'il en soit , le pauvre domestique fut assassiné , & on crut que ç'avoit été par ordre du Prince , qui s'étant défait de ce Sorcier , continua à aimer Isabella , & à en être toujours maltraité.

Comme les Espagnols sont extrêmement superstitieux , celui-ci s'imagina que la fierté de sa maîtresse , étoit une suite des sortilèges qu'on lui avoit donnés , & il se mit à faire des Neuvaines pour conjurer l'esprit malin , qu'il croyoit opposé à son bonheur ; en sorte que par une bizarrerie , qui seroit une impiété dans un autre pays que l'Espagne , on vit ce Prince aveugle , employer ce que la Religion a de plus saint , pour obtenir le succès d'une intrigue amoureuse.

Il faut croire que l'esprit lui revint , car il oublia Isabella , & il fit le mariage qu'il n'avoit différé , que parce qu'il n'avoit pu souffrir d'autre femme que celle-là , tant qu'il l'avoit aimée. Je ne savois point cette ridicule histoire , lorsque je m'attachai à elle. Si j'en eusse été instruit alors , j'aurois crû

que c'étoit aussi par une suite de sorcellerie qu'elle n'avoit pû me souffrir sous ma figure naturelle , pendant qu'elle étoit folle de moi sous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid , & que son mari , toujours gagné par ses artifices & ses fausses confidences , eut perdu toute espérance de se venger de moi , il continua à publier par tout , que c'étoit moi qui étoit le faux Esclave d'Alger , & que le Roi & toute l'Espagne en avoient été la dupe. Le Roi , à qui j'avois toujours été suspect à l'égard d'Eleonor , ne douta point que ce ne fût pour l'amour de cette femme , que je m'étois déguisé de la sorte , & il en conçut des soupçons contre elle. Il voulut voir Manrique , & cet homme disant que c'étoit par la vertu & la bonne conduite d'Isabella , que l'on avoit découvert , que l'Esclave & moi étions le même homme , le Roi voulut aussi la voir , & en apprendre tout ce qu'elle savoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'attachement que j'avois pour Eleonor ; ainsi elle ne dit rien au Roi , qui pût confirmer sa jalousie & ses soupçons. Au contraire , elle affecta si fort de marquer que ce déguisement n'avoit jamais regardé qu'elle-même , & elle exagéra tellement le violent

amour que j'avois eu pour elle , que le Roi ne put pas croire qu'un homme si amoureux d'Isabella , eût encore pû aimer Eleonor.

Ainsi les soupçons de ce Prince sur sa maîtresse , furent entièrement dissipés par la vanité qu'eut Isabella de lui faire entendre que je l'avois aimée , & que je l'avois aimée seule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuse que si elle avoit toujours été soupçonnée , & le Roi qui étoit un Prince , à qui la dernière maîtresse faisoit toujours oublier les autres , trouva Isabella assez à son gré pour l'aimer , & cet amour fut le seul effet de la conversation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle passion s'étant bien-tôt répandu , Eleonor en fut instruite des premières. Jusques-là on n'avoit pû rien remarquer en elle , qui ne fût digne d'estime , & même d'admiration. Il sembloit même , qu'elle ne souffrît l'attachement du Roi que par pure complaisance , & l'on publioit que c'étoit la seule qui eût résisté aux desirs de ce Prince , & qui méritât d'être aimée pour sa vertu. Tout cela sembla se démentir dès qu'elle vit que le Roi en aimoit une autre , puisqu'elle mit tout en usage pour le faire revenir , ou se venger.

Comme elle connoissoit un peu Manrique , le mari de sa rivale , elle trouva le moyen de lui parler , & tâcha de lui donner assez de jalousie , pour lui faire emmener sa femme à une Terre qu'il avoit , éloignée de Madrid de deux outrois journées. Elle réussit auprès de Manrique plus qu'elle ne pensoit , & elle lui inspira , non-seulement une jalousie capable de tout entreprendre , mais encore un amour aussi entreprenant , que le pouvoit être la jalousie.

Ainsi Manrique éclairé sur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec sa femme , ne se trouva point d'humeur à le souffrir , & ayant pris des mesures , il la fit enlever & conduire à une Terre encore plus éloignée , que ne l'étoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'étant défait de sa femme , il crut qu'Eleonor auroit de la complaisance pour lui ; mais le Roi ne voyant plus Isabella , & ne voulant point employer son autorité pour la faire revenir , étoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor , & Manrique ne trouvoit plus d'autre moyen de voir tranquillement sa maîtresse , qu'en faisant revenir sa femme.

Il se vit alors dans deux extrémités bizarres , & fort embarrassantes pour un mari jaloux , & pour un amant passionné ; mais

je crois que les intérêts de l'amant l'auroient emporté sur ceux du mari , s'il n'avoit craint , en faisant revenir sa femme , de déplaire à sa maîtresse. Il laissa donc sa femme où elle étoit , & il tâcha , pour voir sa maîtresse , de profiter des momens où le Roi ne la voyoit pas ; mais soit qu'Eleonor n'eût pas cette complaisance pour lui , soit que le Roi ne le permît pas , Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'éloignement de sa femme , que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la maîtresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme , ne jouît pas de ce sacrifice , & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Royauté , où il faisoit sa résidence ; mais ce mari qui ne songeoit qu'à sa fortune , fut peu touché des raisons qu'on lui alléguoit , pour l'obliger à ne point vivre éloigné de sa femme. Ainsi Manrique ne put , ni se faire véritablement aimer d'Eleonor , ni se venger d'elle.

Sa femme n'étoit pas d'une humeur assez complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil ; & apprenant que depuis son départ , Eleonor étoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi , elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle

fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale , & elle crut qu'elle ne devoit pas le laisser ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince , & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'éloigna de Madrid.

Je n'ai pû être informé du reste des aventures de ces deux rivales ; mais quand j'appris qu'Eleonor , pour qui j'avois une véritable estime , avoit été capable d'avoir de la complaisance pour Manrique , je remerciai le Ciel d'avoir mis un obstacle au dessein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me serois jamais consolé , qu'une femme de qui j'avois conçu des idées si nobles , eût eu la bassesse de tout sacrifier à la vanité d'être aimée d'un Prince , qui n'avoit en amour que sa dignité qui le rendit recommandable , car tel fut le caractère des amours du Roi dont je parle ; Prince d'ailleurs digne de son rang.

J'eus le temps pendant que je fus malade à Fontarabic , de faire réflexion aux aventures de ma vie passée ; & quoique je n'eusse encore que vingt-sept à vingt-huit ans , j'avois tant vû de caractères de femmes , & le penchant que j'avois pour elles , m'avoit exposé à tant de diverses épreuves.

que je ne pouvois m'empêcher de regretter le temps qu'elles m'avoient fait perdre ; & de reconnoître que ç'avoit été la source du peu de progrès que j'avois fait dans les Armes ; car enfin je me trouvois moins avancé que je ne l'étois après mes premières campagnes , & je voyois bien que tant que je ne résisterois pas mieux aux occasions de la galanterie , je ne devois guère espérer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y résister ? Je ne m'en trouvois ni la volonté ni la force tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naître un violent desir de m'en retirer , & ce qui acheva de m'y porter ; ce fut le chagrin de la maladie , & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit , & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le rétablissement de ma santé , je trouvai un homme habillé en Hermite , qui se promenoit au même lieu où j'étois ; & qui me voyant sembla vouloir s'éloigner. Je le priaï le plus civilement que je pûs de ne me point fuir , & son habit me le faisant croire solitaire , les pensées de solitude que j'avois alors dans la tête me firent souhaiter sa con-

Verfation. Ainfi je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il s'arrêta. Après l'avoir entretenu quelque temps de choses générales, je lui demandai s'il étoit Hermite & comment il se trouvoit de fa folitude.

Il me répondit qu'il ne favoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoiqu'il menât une vie retirée, parce qu'il se voyoit obligé d'avouer à fa confusion, que quoiqu'il menât cette vie depuis douze ou treize années, fon esprit n'en étoit pas moins vif sur toutes les choses du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie, ayant bien compris que pour se faire Solitaire, il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai si les femmes n'avoient point eu de part au deffein qu'il avoit pris de se retirer, & il me répondit en soupirant, que fon malheur ne venoit que de-là. Je lui dis de mon côté que j'avois auffi beaucoup éprouvé d'avantures qui me donnoient du penchant pour la retraite, & qui me faisoient fouhaiter de l'embrasser. Je vous confeille, me dit cet homme, de vous y mieux prendre que je n'ai fait; car peut-être n'aurez-vous pas plus de constance que moi. Je le conjurai de m'apprendre

quelle vie il avoit menée auparavant, & après s'en être défendu quelque temps, il me conta son histoire à peu près en ces termes.

Je suis né en Portugal, & quoique vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je sois homme de qualité, je puis cependant vous assurer que je suis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moyen de remonter sur le trône de ses ancêtres. J'ai été élevé avec lui lorsqu'il n'étoit encore que Duc de Bragance, & j'aurois eu part à sa fortune, en qualité de son parent, si je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquèrent dans leur dessein, ou plutôt si l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais personne n'a été à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la personne que j'aimois. C'étoit une fille à peu près de mon âge, mais fort ambitieuse, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva personne qui répondît à son ambition. On l'avoit mise auprès de la Duchesse de Mantouë, qui pour lors étoit Vice - Reine de Portugal. Elle étoit née de parens nobles, mais fort au-dessous de ma naissance, & quoique je n'eusse pas beaucoup de bien, j'étois pour elle un parti très - avantageux,

DE SAINT-EVREMOND. 325

Je l'aimai , & elle m'aima , ou du moins elle en fit semblant. Nous ne parlâmes pas d'abord de nous marier , parce que le Duc de Bragance n'auroit pas consenti à un mariage qui m'auroit fait épouser une fille sans bien , mais je lui jurai que je n'épouserois jamais qu'elle , & je vivois dans l'espérance de me voir bientôt en état de le faire , par les apparences que nous voyions tous les jours au rétablissement du Duc de Bragance.

La conspiration qui l'a remis sur le trône commençoit alors à se former. Je fus un de ceux à qui on la découvrit des premiers , & l'amour que j'avois pour ma Maîtresse ne me permit pas de la lui cacher. C'étoit la dernière de toutes les imprudences que de lui confier ce secret , parce que cette fille étant auprès de la Vice-Reine , je devois craindre qu'elle ne lui en découvrit quelque chose , mais j'eûs bien d'autres sujets de me reprocher mon indiscretion.

La Vice - Reine avoit pour Secretaire Vasconcellos , qui quoique Portugais , s'étoit fait le tyran de son propre pays , par l'abus qu'il faisoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laissé usurper. Cet homme s'avisa de devenir amoureux de ma Maîtresse , & ce qui doit encore plus vous

étonner , c'est que cette fille écouta son amour comme elle auroit pû faire celui d'un Roi , tant son ambition se trouva charmée d'être aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Royaume.

Elle ne douta point que Vasconcellos ne la voulût épouser , mais elle ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres desseins , & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des Maîtresses que le besoin qu'on avoit de lui , lui faisoit trouver facilement.

Cette fille sembla avoir assez de vertu pour ne se pas plaire à un amour , qui ne tendoit qu'à son deshonneur , & elle me dit qu'elle haïssoit Vasconcellos autant qu'elle avoit eu de complaisance pour lui quand elle s'étoit flattée de devenir sa femme. Sa femme , repris - je , avec étonnement ! Hé auriez-vous jamais pû vous y résoudre ? Pourquoi non , reprit-elle ? N'y a-t-il pas du plaisir à être Maîtresse , & personne auroit-il plus de crédit dans le Royaume que la femme d'un homme qui y est le maître ?

Je lui fis des reproches d'un sentiment si bas & si intéressé , & elle dit que je devois le lui pardonner , puisqu'elle n'auroit souhaité du pouvoir , que pour me faire du

bien. Ce compliment m'appaisa un peu , & je ne doutai pas , comme elle m'en assura , qu'elle n'eût le dernier mépris pour mon indigne rival après l'insolent amour qu'il lui avoit témoigné. Cependant j'apprenois de tous côtés que ce mépris n'étoit qu'apparent ; que le Secrétaire la voyoit toujours & lui faisoit des présens. En effet , elle commença à faire plus de dépense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoître. Je lui demandai la raison de ce changement ; elle me dit que c'étoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui étoit la seule qui lui fist des présens. On avoit beau me dire que j'étois la dupe de cette fille , & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'étoit que trop véritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect égal à ma tendresse.

Cependant la conspiration éclata de la manière dont tout le monde l'a sù. Les Conjurés s'étant emparés de tous les quartiers de Lisbonne , se saisirent de la Vice-Reine , & de l'Archevêque de Brague. On jeta Vasconcellos par les fenêtres , après l'avoir poignardé , & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui étoient char-

gés de le faire périr. Nous montâmes à la chambre, où le passage m'ayant été disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de fabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvâmes point, & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçûs une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crûs voir des Lettres. Je m'en saisis, & je trouvai le moyen, sans que personne me vît, de prendre les Lettres dont elle étoit remplie, & d'en faire un paquet dont je demeurai le maître. Cependant après avoir long-temps cherché, on apprit que Vasconcellos étoit caché dans l'épaisseur du mur. Lorsqu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma Maîtresse, de lui sauver la vie, ajoutant qu'elle m'en seroit obligée, par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation. Je crûs que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui répondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le temps, & je le vis précipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand

Quand le tumulte eut été apaisé , & que nous nous vîmes maîtres de la Ville , mon premier soin fut de lire les Lettres que j'avois trouvées. Elles étoient la plûpart de ma perfide Maîtresse , & je ne pûs douter en les lisant , de l'infame commerce dont elle avoit été accusée avec le Secrétaire. Je connus par les mêmes Lettres que cette fille l'avertissoit de la conspiration dont je lui avois parlé , & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une chose qui m'auroit perdu si elle fût tombée en d'autres mains. Je gardai ces Lettres à dessein de les faire voir à cette infidelle , & de la confondre , en lui apprenant par-là que je connoissois combien elle étoit digne de mon mépris & de ma haine. Je ne savois ce qu'elle étoit devenue , & je croyois qu'elle avoit suivi le sort de la Vice-Reine , & qu'on l'avoit enfermée avec elle ; mais comme elle étoit Portugaise , on lui avoit permis de se retirer chez un de ses parens. Elle étoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vasconcellos. Elle ne fut pas maîtresse d'elle-même à cette nouvelle , soit qu'elle aimât de bonne foi ce malheureux , soit qu'elle regretât l'argent & les présens dont il avoit acheté ses bonnes graces. Elle garda si peu de mesures , & déclama si

furieusement contre ceux qui l'avoient tué, & même contre le nouveau Roi, qu'on crut devoir s'assurer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se précautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens, & personne ne devoit moins s'intéresser que moi à ce qu'elle deviendroit, mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croyois ne chercher par-là qu'à me mieux venger d'elle; sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches, que parce que je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle étoit enfermée, & dès qu'elle me vit, elle me demanda fièrement si c'étoit par mon ordre qu'on la maltraitoit. Je lui répondis que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle étoit coupable à mon égard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles je tirai ses Lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'écriture. Elle ne se déconcerta point à cette vûe, & elle me dit avec une assurance qui m'étonna, qu'elle pouvoit bien avouer les Lettres que je lui mon-

DE SAINT-EVREMOND 331
trois, puisqu'elle les avoit écrites à son mari ; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit épousée, & qu'elle ne reconnoîtroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à venger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour ne m'arrêter qu'à lui faire voir les Lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'étoit pour l'amour de moi-même, & par l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secrétaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'être attendu au Comte Duc d'Olivares, dont la lenteur à prévenir le mal, l'avoit rendu irremédiable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'étoit pour mon propre intérêt qu'elle avoit tâché de dissiper la conspiration par les avis qu'elle en avoit donnés, & elle me répondit qu'il falloit que je fusse bien aveugle pour ne pas voir que l'élection du Duc de Bragance ne devoit guère être approuvée des Princes de son Sang, auxquelles ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois aussi considérables que ceux qu'ils

332 MEMOIRES DE M.
pouvoient espérer du Roi d'Espagne, qui
étoit un Prince Souverain de plusieurs
Royaumes.

Tout ce que cette fille me disoit auroit
dû augmenter mon indignation contre el-
le, mais sur-tout je devois être horrible-
ment choqué de lui entendre dire qu'elle
avoit épousé mon rival. Cependant ce fut
cela même qui m'empêcha de la trouver
aussi criminelle qu'elle étoit. J'aimai mieux
apprendre qu'elle eût fait un mauvais ma-
riage, que de la soupçonner d'une intrigue
honteuse; & à mesure qu'elle me parloit,
je sentoís que mon cœur se rendoit à ses
raisons, & prenoit son parti auprès de moi.
Ce fut cette intelligence secrète d'un cœur
trop foible & trop aveugle pour ce qu'il
aimoit, qui me fit écouter tout ce qu'elle
voulut me dire contre l'élection du Duc de
Bragance, & entrer insensiblement dans des
vûes de révolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cet-
te première conversation. Je continuai sur
le ton dont j'avois commencé, ou plutôt
je crus continuer sur ce ton-là, mais on ne
peut déguiser quand on aime. Cette fille
s'apperçut malgré moi que je l'écoutois, &
elle vit bien qu'il n'étoit pas impossible de
me mener où elle vouloit.

DE SAINTEVREMOND. 333

Après que je l'eus quittée je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois été pendant que je l'avois vûe. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison, me donna de la compassion, & je crûs qu'il m'étoit permis de solliciter sa grace. Je l'obtins aisément; parce que je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui étoit échappé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été maîtresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le temps de se reconnoître. On ne crut pas qu'il y eût de danger à donner la liberté à une fille qui n'étoit redoutable que par sa colére ou sa douleur, & on me laissa le maître de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour, que la joye extrême que j'eus en pensant à celle que j'allois lui donner en la retirant de prison; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portât la nouvelle, & se chargeât du soin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver, & après lui avoir fait des reproches, je lui dis que pour la confondre & lui mieux faire connoître son ingratitude, je ne voulois me venger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui

dire qu'elle étoit libre. Elle s'arrêta moins à me remercier qu'à me répéter ce qu'elle m'avoit déjà dit contre le gouvernement présent, & elle n'épargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit été plus éclatante si le Portugal ne s'étoit point donné un Roi. Je dissimulai encore que ses discours fissent autant d'impression sur moi qu'ils en faisoient, & l'ayant retirée de prison, je la fis conduire chez le parent où elle avoit été arrêtée.

Je la vis souvent, & je continuois à l'aimer avec autant de délicatesse & d'empressement, que si jamais je n'avois eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut même qu'elle avoit oublié le passé, & je n'osai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vasconcellos; de peur d'y trouver des raisons de la haïr; car je voulois l'aimer, & il me sembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que je dis ici n'est plus à ma louange, mais je ne veux rien déguiser, & l'amour cause tous les jours l'aveuglement & la foiblesse dont je parle.

Il y avoit peu de temps que cette fille étoit en liberté quand je m'apperçûs que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puisque tout le monde

de a sù son malheur , la voyoit avec assez d'affiduité pour me faire craindre qu'il ne fût mon rival. Le Marquis de Villa-Real , pere de ce Duc , étoit mon plus proche parent , & nous l'étions tous trois du nouveau Roi.

Je ne témoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalousie que me donnoient les visites de mon parent , mais elles furent si assidues , & il me parut qu'ils avoient tant de soin de se trouver seuls , que je lui en fis enfin des reproches. Elle me répondit qu'elle vouloit à son tour me confier un secret , en reconnoissance de celui que je lui avois découvert dans le temps de la conspiration du Duc de Bragance , & que c'étoit moins pour guérir ma jalousie , qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi , que pour m'inspirer des sentimens dignes de ma naissance , & ne me pas priver de la gloire d'un dessein qui devoit m'intéresser autant que qui que ce soit. Le Duc de Camine , poursuivit - elle , est amoureux de moi , & j'ai trouvé en lui tous les sentimens que j'ai vainement cherché en vous. En un mot , il n'a point la lâcheté que vous avez de vous soumettre à un Roi , à qui le Trône n'appartenoit pas plus qu'à d'autres ; & nous sommes sur le point de voir le Por-

tugal retourner à son Maître. Ayant achevé ces paroles, elle m'apprit la conspiration qui se formoit pour se saisir de la personne du Roi nouvellement élu & de la Reine sa femme, & après les avoir poignardés, de remettre le Portugal sous la domination des Espagnols. Elle me dit que l'Archevêque de Brague étoit le Chef de cette conspiration, que le Marquis de Villa-Real, le Duc de Camine, & plusieurs autres en étoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai si elle avoit eu ordre de m'en parler; elle répondit que non, mais qu'elle m'aimoit assez pour vouloir que je ne fusse pas le seul de ma famille qui n'eût point de part à un dessein si glorieux. Je la priai de ne point témoigner qu'elle m'en eût parlé, & que je refusasse d'avoir part à cette entreprise, mais que je devois être pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il étoit encore temps, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé sans l'amour du Duc de Camine, mais cette fille m'a-
voit

voit dit si résolument qu'il étoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration réussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le dépit d'avoir aidé moi-même à lui faire posséder la personne que j'aimois.

Je délibérois quand il n'en étoit plus temps, car deux jours après la conversation dont je viens de parler, la conspiration fut découverte par l'imprudencce de l'Archevêque de Brague. Il eut la témérité d'envoyer en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurés. On les arrêta; & comme mon nom n'y étoit point employé, on me laissa en liberté, quoique je ne laissasse pas d'être suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-Réal, & par le soin que j'avois pris de faire délivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arrêtée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tête avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit été condamnée en une prison perpétuelle. Le Marquis de Villa-Réal & le Duc de Camine eurent la tête tranchée. L'Archevêque de Brague fut rei

tenu en prison où il mourut bien-tôt de chagrin : les autres complices périrent par divers supplices , & toute la conspiration fut entièrement dissipée.

Quoiqu'on ne m'eût point arrêté , je m'apperçûs que je n'étois pas libre ; & craignant à la fin qu'on ne s'assurât entièrement de ma personne , je résolus de m'éloigner. C'est ici où vous allez voir ma foiblesse. Je ne pûs prendre la résolution de m'exiler de ma patrie sans avoir fait tous mes efforts pour rompre la prison de la fille , que tout autre que moi auroit haïe , par la liaison qu'elle avoit eüe avec Vasconcellos. Je crûs que lui procurer la liberté ce seroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit éternellement à n'aimer que moi. D'ailleurs , je l'aimois assez pour ne point espérer de bonheur & de repos sans elle , & je m'appliquai encore plus à trouver les moyens de la délivrer , qu'à profiter de ceux que j'avois de m'éloigner avant qu'on en pût pénétrer le dessein.

La maison qui lui servoit de prison étoit un Couvent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet , par lequel je l'avertissois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Couvent & du côté où étoit sa chambre , & qu'elle songeât à se servir utilement de

l'embarras que cauferoit cet incendie , pour fe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois , lui mandant que je ferois de l'autre côté pour lui jeter une échelle de corde , & lui donner le moyen de fe fauver.

Mon billet lui ayant été mis entre les mains , je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette maison , & dans le plus fort de l'embrasement , je me trouvai au pied de la muraille , & après avoir long-temps attendu , je montai pour voir si elle étoit de l'autre côté. Je ne vis personne , & après avoir attendu jusqu'à ce que le feu fût éteint , je me retirai au défefpoir de n'avoir pas réuffi. Je n'avois garde d'avoir cette joye. Ma perfide Maîtrefse ayant reçu mon billet , l'avoit envoyé à la Reine , efperant que cette confiance lui procureroit plus aifément la liberté que le moyen que je lui propofois. La Reine avoit négligé l'avis , & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le négliger , que quand on lui dit que le feu avoit été mis au Couvent. Aux premieres nouvelles qu'elle en apprit , elle envoya des gardes pour s'affûrer de moi , en cas qu'on me trouvât au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiffion fut donnée alla ex-

près me chercher d'un autre côté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme étoit mon ami , il appréhenda que ma mort , ajoutée à celle de mes autres parens , n'excitât contre le Roi & la Reine de nouveaux mécontentemens des peuples.

Quoiqu'il en soit , je ne fus point arrêté , & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre , me fit instruire dès le lendemain de la destinée du billet que j'avois écrit , ajoutant que la récompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoyé , étoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles achevèrent de m'accabler , & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniâtrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que le Reine avoit reçu lui servit pour me faire faire mon procès. On rappella plusieurs choses qui me firent paroître coupable de la conspiration de mes parens , & pendant que je me tenois caché , on proscrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours crû qu'on n'avoit pas voulu me faire arrêter , car on l'auroit pu très-aisément : mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le malheureux succès de mon amour , m'ôta le soin d'aller chercher dans les Cours étrangères des protecteurs & du secours. J'appris que ma Maîtresse avoit accepté la grâce que la Reine lui avoit offerte , & qu'elle se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de la vouloir imiter. J'ai été sous des noms inconnus me présenter à plusieurs Couvens où l'on n'a pas voulu me recevoir. J'en ai cherché à Rome. J'ai même été assez longtemps à Paris , & enfin je suis venu ici ; où depuis six ans je mène la vie que vous voyez.

Le Portugais ayant fini son histoire ; je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus surpris , si je n'avois craint de l'interrompre ; car sérieusement j'avois peine à croire qu'il fût ce qu'il disoit , & je ne balançois point à décider en moi-même que si cela étoit , il falloit qu'il fût devenu fou.

J'avoue que je fus bien consolé de trouver un homme moins sage que moi sur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore plusieurs fois , & il m'apprit que lassé de la vie qu'il menoit , il agissoit pour avoir sa grace , & pour rentrer dans ses biens ; que la plus grande difficulté qu'il y

trouvoit , c'est que n'ayant point ouï parler de lui depuis si long-temps , tout le monde en Portugal étoit persuadé de sa mort , & qu'il prévoyoit qu'on auroit de la peine à le reconnoître.

Je combattois cette difficulté , qui ne me paroissoit pas aussi insurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croyoit que sa Maîtresse étoit morte , & je me servis encore de cette raison pour l'encourager à solliciter sa grace. J'étois bien plus raisonnable en lui parlant que quand je me trouvois seul ; car dès que je faisois réflexion aux malheurs de ma vie , je m'estimois aussi à plaindre que lui.

J'étois même foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre ; savoir , qu'en cas que je renonçasse au monde , je ne soutinsse pas mieux que lui les résolutions & le goût de la retraite , & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoissent point les inconvéniens d'une éternelle solitude , & de dire que si une fois j'avois fait le pas , jamais rien ne seroit capable de me faire reculer : car telle est la présomption des hommes ignorans & superbes , d'espérer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la miséricorde de Dieu.

C'étoit par une semblable présomption que je me flattois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre , & je regardois même en pitié les inconstances du Portugais ; mais après tout , le temps n'en étoit pas encore venu , & les desirs que j'avois de la retraite , n'étoient fondés que sur la paresse & sur un dégoût qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela , sans doute , que je ne soutins pas mes résolutions . Dieu veuille que je les soutienne mieux à l'âge où je suis , & que j'exécute à la fin de ma vie ce que je voulus faire alors , & à quoi je ne manquai que parce que je voulus bâtir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'édifice ; car sans aucune connoissance de la Religion , & sans nulle pratique de la vertu , je crus que je pouvois mener une vie retirée ; & succombant tout entier à ce desir , je pris congé de l'Hermite Portugais , & j'allai , car je me portois assez bien pour cela , prendre la poste à Bayonne pour me rendre incessamment à Paris , voulant , avant que de me retirer du monde , consulter ma Carmelite , ou plutôt voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein sur lequel ma vanité s'applaudissoit la première.

Cette illustre fille , beaucoup plus éclai-

rée que moi dans les conditions & les qualités d'une véritable retraite , m'exhorta à m'éprouver quelque temps avant que de me déclarer , & à me mettre , sans qu'on le fût , sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma , qui pût juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effrayé des préparations qu'elle me dit qui étoient nécessaires avant que de m'exposer à donner au monde le spectacle d'un tel changement. Je ne voulois point différer , & ce qui me faisoit le plus de plaisir , c'étoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faisois une action héroïque , en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquasse pas mes pensées aussi naturellement que je le concevois , elle ne laissa pas de connoître que je n'étois pas tel qu'il falloit pour une vie si nouvelle , & elle me dit nettement que je ne devois point y penser si je ne me sentoiss assez de courage pour me cacher pendant six mois en un lieu , où je n'eusse point d'autre occupation que d'examiner , dans la pratique de la pénitence , ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entêtement où j'étois alors , d'avoir consulté un esprit aussi droit & aussi éclairé que le sien ; car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'au-

roient fait prendre une conduite différente, & qui par l'imprudence d'un éclat que je n'aurois pû soutenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas persévéré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me soumettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croyoit absolument nécessaires, elle me dit que je devois regarder le desir qui m'avoit pris si subitement de renoncer au monde, comme une tentation de paresse & d'oïveté; que ce n'étoit point là ce que Dieu demandoit de moi, mais seulement que j'évitasse tout ce qui me détournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachasse sérieusement à ceux de ma condition & de ma naissance, en me mettant tout de bon dans le service, & finissant enfin cette vie errante que j'avois menée jusques-là. Elle me dit encore que j'étois plus en état que jamais de mener une vie réglée, puisqu'il y avoit deux ans que j'étois hors de Paris, où n'étant presque plus connu, il me seroit aisé de me donner d'abord pour tel que je voulois être dans la suite, c'est-à-dire, pour honnête-homme & pour homme de bien. Je suivis ses conseils, & j'abandonnai le dessein de quitter le monde.

Mais m'étant, par ses avis, retiré pour quel-

346 MEMOIRES DE M.
ques jours dans une Maison Religieuse ;
pour y penser à ma conscience , avant que
de faire connoître que j'étois de retour , &
de me mettre dans le service , je trou-
vai dans la Bibliotheque de cette Maison
un Volume des Lettres d'Abailard. Je les
lûs avec d'autant plus de curiosité , que j'en
avois déjà vû quelque chose en Espagne ;
car j'ai oublié de dire que malgré ma diffi-
pation , j'avois toujours conservé du goût
pour les Livres. Je trouvai en lisant ces
Lettres , tant de conformité entre Héloïse
& ma Carmelite ; la délicatesse avec laquel-
le Abailard l'avoit aimée , me parut si sem-
blable à l'amour que j'avois eu pour cette
premiere Maîtresse , que cet amour se ré-
veilla dans mon cœur avec plus de vivacité
que jamais , & j'en pensai perdre l'esprit.

Je ne l'avois vû qu'un moment au vi-
sage depuis mon retour d'Espagne , & elle
m'avoit paru si belle , que cette idée de
beauté , toujours présente à mon esprit , fit
prendre à mon amour tous les caractères
qu'il avoit eûs autrefois , & je sentis que je
n'avois jamais aimé avec plus d'emporte-
ment & de tendresse. J'en fus occupé nuit
& jour , uniquement sensible au plaisir de
reconnoître mon cœur dans la peinture de
celui d'Abailard , dont je dévorais les Let-

DE SAINTE-VREMOND. 347
tres. Je pouffai ma folie jusqu'au point de me persuader que je n'avois été malheureux dans mes autres amours , que parce que je m'étois séparé de la seule personne que j'eusse véritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle étoit ma femme , qu'elle n'avoit pû légitimement s'engager dans l'état où elle étoit , & que toutes les Loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon esprit à ces frivoles pensées , & jamais amour ne fut ni plus violent , ni plus malheureux que celui dont je me sentis possédé à ces fatales idées ; car enfin , j'avois beau me figurer que cette fille étoit ma femme , je voyois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'état où elle étoit engagée , & je me trouvai d'autant plus malheureux , que je l'aimois sans espérance.

Combien de fois me repentis - je de la complaisance qui m'avoit fait consentir à son engagement ! Comme je n'avois jamais rien senti d'approchant de l'amour qui me possédoit alors , je connus bien que cet amour ne s'étoit jamais éteint dans mon cœur , & que si j'avois paru attaché à tant d'autres , ce n'avoit été que par amusement ; mais l'heure étoit venue où je ne pouvois plus me tromper , & si j'avois eu mille vies ,

je les aurois données pour me trouver au point où j'avois été autrefois avec elle, quand mon amour n'étoit combattu que par je ne sai quelle bien-séance.

Cet amour fut si violent, que j'en perdîs le sommeil & le repos. Je passai toutes les nuits à écrire des Lettres, que je brûlois le matin, n'osant lui apprendre l'état où je me trouvois, ni lui rien envoyer de ce que j'avois écrit. Je me résolus pourtant de ne lui pas laisser ignorer ce que je souffrois, & j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dès que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi, que je ne pûs lui dire un seul mot. Elle me parloit sans me voir, & sans que je la visse, mais elle ne laissa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à genoux, je la conjurois de m'écouter sans me hair. Alors je lui découvris la violence de mon amour, la priant par toutes les raisons que je pouvois lui alléguer, de ne pas me refuser au moins sa compassion dans le triste état où je me trouvois. Elle m'écouta, sans m'interrompre que par ses soupirs; & après que j'eus cessé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la tou-

choit , & enfin me répondant , malgré ses larmes , elle me dit , qu'elle étoit honteuse d'être encore sensible à la douceur qu'elle avoit ressentie , en apprenant que je l'aimois ; qu'il étoit vrai , que depuis le moment que nous avons commencé à nous aimer , jusqu'à celui où elle me parloit , elle n'avoit jamais cessé d'être la même pour moi ; que ni l'absence , ni les devoirs de sa profession , n'avoient pû la distraire de mon image ; qu'elle avoit senti des chagrins inconcevables toutes les fois qu'elle m'avoit vû engagé en d'autres amours , & qu'enfin , elle vouloit bien me dire , qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne crois pas avoir de ma vie senti plus de joie , que m'en donna un aveu si tendre & si touchant ; mais cette joie fut bien-tôt troublée par l'idée affreuse de la situation où elle étoit , & par les obstacles éternels qui s'opposoient à notre bonheur. Hé quoi ! lui dis-je , puisque nous n'avons point cessé de nous aimer , pourquoi nous sommes-nous mis dans l'impossibilité de vivre ensemble , & de vivre uniquement l'un pour l'autre ? N'y a-t-il plus d'espérance ? Ah ! si vous le vouliez , il n'y a aucuns liens que nous ne puissions rompre.

Elle m'interrompit pour blâmer ces vai-

nes idées , & pour me conjurer de ne lui pas faire même envisager que je fusse capable de nourrir une si frivole espérance. Elle me conjura de faire un sacrifice au Seigneur d'une passion , qui ne pouvoit plus lui être agréable , m'assurant qu'elle n'avoit passé aucun jour sans offrir à Dieu tout ce que son amour lui faisoit souffrir , en expiation de ses péchés & des miens , mais qu'elle croyoit que la fin de sa vie approchoit , & qu'elle avoit un secret pressentiment que Dieu vouloit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublèrent en lui entendant parler de sa mort , & je la priai , si elle avoit du pouvoir auprès de Dieu , d'obtenir qu'au moins ; puisque je n'avois pû vivre avec elle , je pusse ne lui pas survivre. Cette conversation dura long-temps , & ce fut la dernière que j'eus avec elle. Dès qu'elle m'eut quitté , la fièvre la prit , quoiqu'elle n'eût auparavant aucun signe de maladie ; & le pressentiment qu'elle avoit eu de sa mort , ne se trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pûs pour la voir encore une fois , & priai souvent une Religieuse son amie , de lui parler de moi ; mais elle la conjura de la laisser m'oublier avec tout le reste du monde , pour ne penser qu'à Dieu seul ; & après lui avoir recommandé de me

dire, qu'elle mouroit dans les sentimens où elle avoit vécu à mon égard, elle ne dit plus rien qui eût rapport à moi, excepté quand il s'agissoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites; car alors, elle ne pouvoit s'empêcher de demander à Dieu les mêmes faveurs pour moi; & je crois que je ne dois qu'à ses prières, la grace d'avoir vécu assez long-temps, pour reconnoître, & pour déplorer les égaremens d'une vie aussi inutile que celle dont je décris les aventures.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuse. Elle mourut dans le temps que l'amour que j'avois pour elle, étoit monté à son dernier excès; & si elle avoit encore vécu, je crois qu'il n'y auroit point eu d'extrémités où je n'eusse été capable de me porter, pour unir ma destinée avec la sienne.

Quand elle fut morte, je ne me sentis occupé que du desir de suivre les conseils qu'elle m'avoit donnés. J'appris mon retour à mon frere, en lui apprenant la mort de cette sainte fille, & je lui témoignai la passion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois mené jusques-là. J'étois plein des meilleurs desirs du monde :

352 MEMOIRES, &c.
mais la suite de ma vie va faire voir des avan-
tures non moins bizarres, que celles que
j'ai décrites jusqu'ici. On aura, je crois,
d'autant plus de plaisir à les apprendre, qu'a-
vec l'histoire de mes folies, on trouvera
celle des principaux événemens du temps
où j'ai vécu, & auxquels j'ai eu assez de
part, pour en pouvoir parler, sans faire
tort à personne, car c'est la précaution que
je prendrai toujours.

Fin du Tome premier.

63645307

